



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

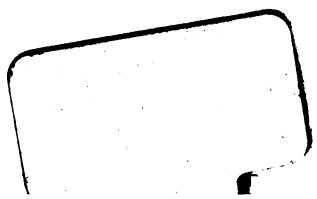
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

11992

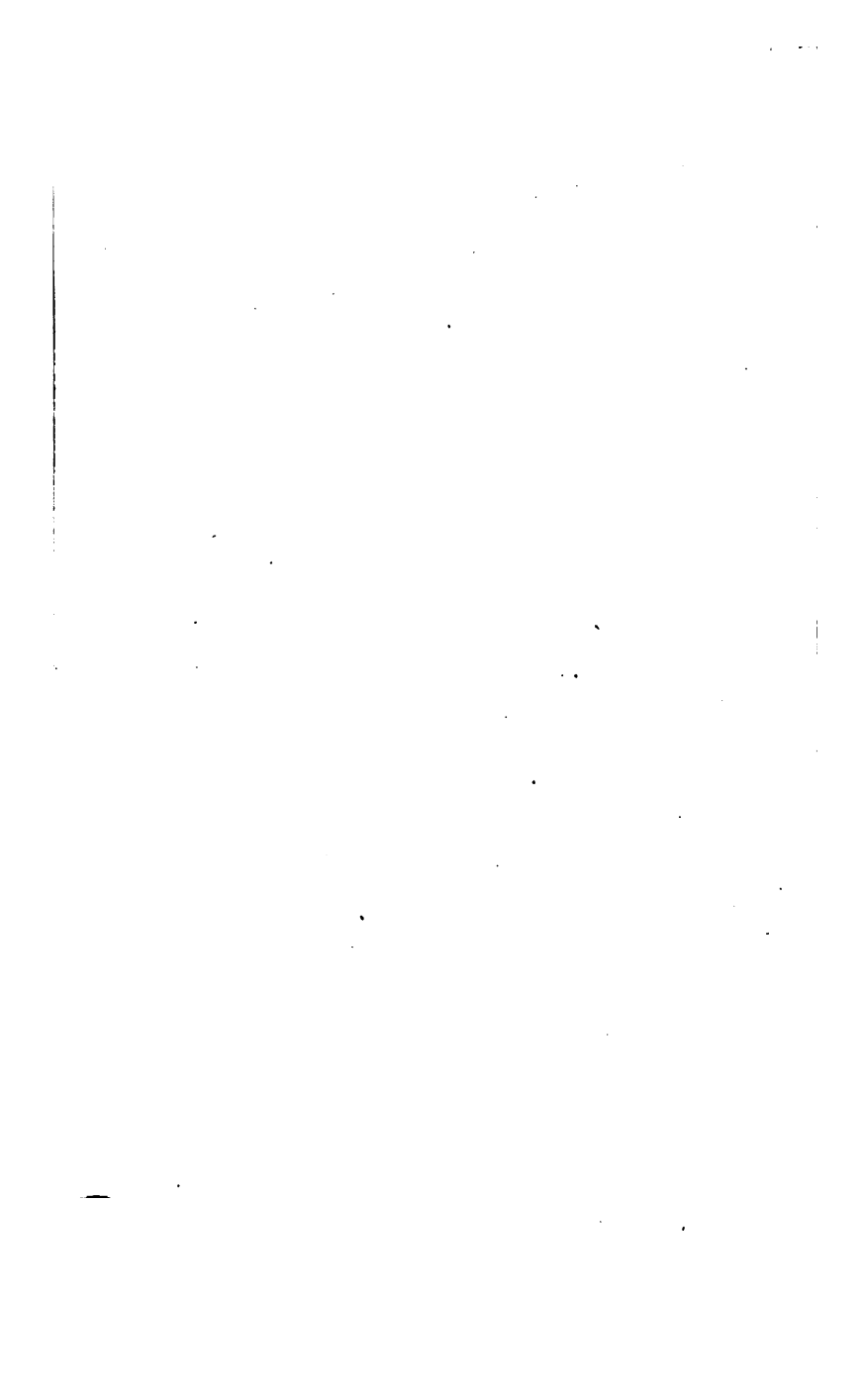
LIBRARY



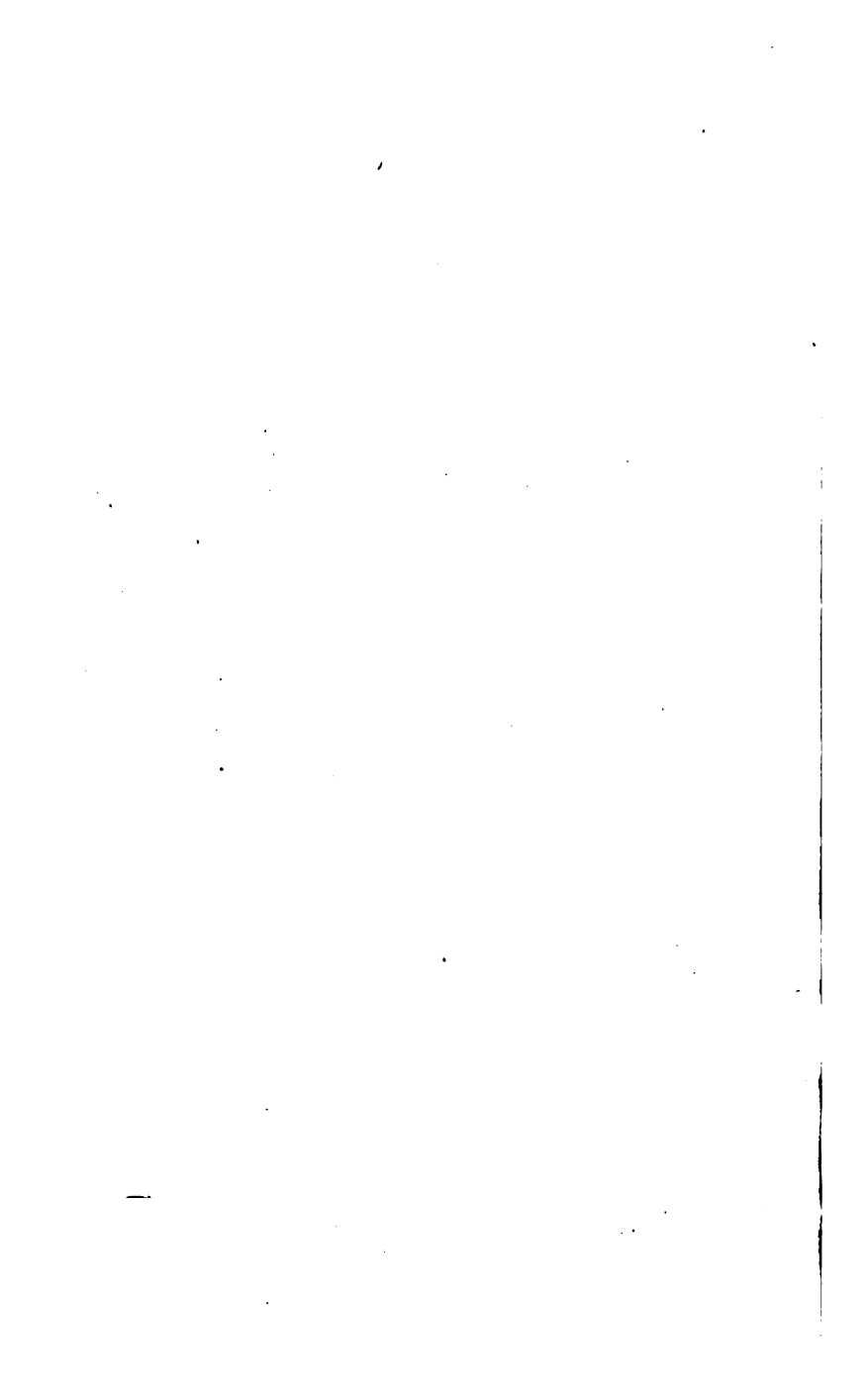
Astoin Collection.  
Presented in 1884.











# LA VIE PARISIENNE

ASTOIN NEW-YORK



---

Paris.— IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE.—A. Delcambre, 15, rue Breda.

---

NESTOR ROQUEPLAN

---

REGAIN

---

---

LA

VIE PARISIENNE

---

17  
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

La traduction et la reproduction sont réservées

---

1857



**REGAIN... Quel est ce livre? que veut-il?**

C'est la question que chacun va faire avant de le lire.

La loyauté de l'auteur lui commande de répondre tout d'abord que ce livre n'était pas nécessaire, qu'on ne l'attendait pas, que celui qui l'attendait peut-être le moins, c'est l'auteur lui-même.

Les pages qu'on va lire ont reçu déjà, dans les recueils accrédités, une hospitalité d'autant plus gracieuse, sans

doute, qu'elle était demandée plus discrètement ; mais, quoique déjà elles aient été imprimées, elles s'effrayent un peu de l'idée qu'elles vont être brochées.

L'anonyme, le pseudonyme, les étoiles, toutes les rubriques de l'humilité, les ont jusqu'ici protégées ; elles avouent aujourd'hui leur paternité.

Une loi mystérieuse de la nature veut que la femme, même la moins belle, à un jour, à une heure de la jeunesse, illumine tout à coup son visage d'un charme qui la fait aimer : cette transfiguration fugitive, cette beauté d'un moment, s'appelle la *beauté du diable*.

Tout homme qui a écrit ne peut-il pas compter que la nature, appliquant à l'ordre moral quelques-unes de ses lois de l'ordre matériel, lui a réservé aussi, dans la jeunesse de son esprit, ce jour, cette heure de séduction, ce don passager qu'il appellera l'*esprit du diable* ?

Et si ce livre, intitulé *Regain*, n'a d'autre prétention que celle de rappeler quelques bonnes fortunes littéraires dues à la jeunesse, à l'à-propos, aux encouragements d'une époque bienveillante et polie, n'a-t-il pas justifié son titre ?

La peinture de nos mœurs avant 1848, les tableaux

de notre dernière vie parisienne, les récits familiers de voyages d'agrément, les souvenirs de théâtre, les aperçus moraux, politiques, philosophiques, quelquefois futiles, aussi souvent sérieux, enfin tout le regain amassé dans ce volume ne méritait pas d'être recueilli, si l'on ne doit reconnaître aucune valeur à ces œuvres qui se glissent obscurément et au hasard dans les interstices de la littérature d'une époque, pour en relier les grandes œuvres, comme le silex broyé cimente les pierres sculptées d'un édifice.

A côté des historiens se rencontrent toujours les chroniqueurs, les conteurs, parfois assez heureux pour prendre plus tard la place des premiers. L'histoire a des hauteurs et des dédains qui laissent le champ libre aux moralistes, aux observateurs, à tous ces esprits faciles, actuels, opportuns, même incorrects, qui jettent la lumière et la couleur sur des coins oubliés du tableau social. La modestie de leur rang, la diversité de leurs travestissements, leur assurent des trouvailles qui deviennent précieuses plus tard pour les curieux et les érudits.

Grands seigneurs spirituels, écrivains familiers, soldats causeurs, poètes satiriques; moines savants ou

gaillards, femmes lettrées, peu importe le rang ou le sexe, ont fourni à l'histoire de tous les temps cet appoint anecdotique qui la complète, ce vêtement intime qui habille sa nudité.

Ce droit de bavardage, ce don de causerie, ont quitté la ruelle et échappé aux petits abbés. De nos jours, c'est un peu la mission et le goût de chacun d'observer son temps, de le raconter, de le railler même, avec l'espoir de le moraliser.

La part de ce livre sera équitablement faite si on lui donne, au milieu des œuvres littéraires contemporaines, le rang que tient dans l'art de la peinture le croquis.

---

LA

# VIE PARISIENNE

---

I

## LES VIELLES FEMMES

Quand on compare ce temps-ci aux autres temps, cette société aux sociétés éteintes, la civilisation de nos jours à celle des époques antérieures, on s'aperçoit qu'elle a perdu un élément, un lien, qu'il lui manque quelque chose :

Les vieilles femmes.

Ce n'est pas que la fontaine de Jouvence soit découverte, et que les femmes défendent mieux leur visage et leurs formes contre les assauts du temps.

Non, la nature n'a pas abrogé ses lois.

Seulement les femmes dépérissent, mais ne vieillissent plus.



Jadis vieillir était un art.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un malheur.

Quand il y avait une société, de la conversation, de la littérature, des bons mots et des salons, chacun prenait sa place et son rôle.

Et celui des vieilles femmes était le plus aimable.

Quand une femme, selon les qualités plus ou moins durables de sa beauté, avait passé ses années de galanterie, elle prenait son parti bravement, ne conservait que les recherches nécessaires pour supporter la vue de la vieillesse sans la cacher, se constituait vieille femme, et remplissait une mission importante et tutélaire pour tous les âges.

Elle présidait des cercles fameux, distribuait aux femmes et aux hommes les réputations de beauté et d'esprit, ménageait aux jeunes et aux vieux l'entrée ou la sortie du monde, faisait des mariages, protégeait des amours, mettait à la mode certains visages et certains livres, liait souvent des intérêts frivoles à de grands intérêts, tenait école de manières, soutenait par l'autorité des traditions le bon langage et la politesse, et se couchait tard.

Les vieilles femmes exerçaient une grande influence. La jeunesse respectait ces êtres d'un sexe neutre, qui ne gardaient des premières années que la grâce et l'habitude de plaire, en puisant dans les leçons de l'âge le goût de servir les autres et de les instruire.

Quoi de plus aimable, de plus attendrissant, qu'une jolie vieille ?

A moins d'être un bâtard ou un monstre, qui ne songe à sa mère qu'il aime ou qu'il a perdue en voyant et en écoutant une femme dont le cœur est sans orage, dont le visage a été flétri par les douleurs et les soins de la maternité, dont la parole est grave et douce, l'entretien léger et instructif, l'observation fine et juste ?

Nous n'avons plus de ces vieilles femmes ; il y a seulement des êtres du genre féminin qui s'éteignent obscurément, sans entourage, sans prévenances, avec des souvenirs perdus pour les autres.

Après dix ou douze ans d'éclat et d'agitation, une femme de nos jours commence une vie de rage intime et de dénigrement contre le genre humain.

Elle porte envie à celles qui débutent et leur emprunte leurs modes ; n'espérant plus de grandes passions, elle court après des caprices humiliants : au bal masqué elle frétille, la taille étranglée et rajeunie par des buscs, et commence par l'esprit une séduction que doit détruire le visage.

Dans les salons, elle s'en prend à toutes les renommées, discute les beautés, conteste les dents et les cheveux de tous, établit bêtes des gens de mérite, surprend et dénonce des regards, inquiète les maris, gêne les amants, détruit, abîme, déchire tout autour d'elle et semble dire : Me voilà !

Elle ne se résigne pas à vieillir.

Après tant d'efforts désespérés pour vivre de mensonge, de blanc, de rouge, de fausses nattes et de méchancetés, la femme mûre arrive vite, non pas à une vieillesse heureuse et gaie, mais à une décrépitude découragée, à l'accablement, à l'oubli, à l'avarice, et n'a plus même, comme jadis, le refuge de la dévotion.

Et que voyons-nous ?

Les jeunes gens sont moins polis, moins soigneux des bonnes formes et des convenances, et presque oublieux des devoirs de famille.

Des jeunes femmes apparaissent jolies, recherchées; la mode les porte haut; il se fait autour d'elles un bruit de compliments, de galanterie, de valse, de mazourkes; la tête leur part quand les ailes leur viennent; elles volent au hasard et sans guide, comme les petits moineaux sans mères; puis un beau jour le vent du scandale les abat.

Les gens d'esprit sont exclus du monde parce qu'il n'y a pas de conversation, d'échanges d'esprit possibles, au milieu de ce tapage abrutissant de beaux valseurs et de petites coquettes, au milieu de ces femmes qui vont disparaître quand elles ne pourront plus gigotter dans les ambassades, qui après le plaisir de danser ne connaissent pas celui de causer, et qui n'ont un jour pour recevoir qu'autant qu'elles ne peuvent accepter des invitations de bal.

Et pourquoi les jeunes gens fuient-ils ainsi le monde et en négligent-ils les devoirs et les traditions ?

Parce qu'il n'y a plus de vieilles femmes pour les guider, pour les honorer ou les excuser dans leurs plaisirs, et que, jeunes femmes pour jeunes femmes, ils préfèrent celles qui soupent, qui fument, qui crient et qui ne les appellent pas : *Ange de ma vie*.

Pourquoi les jeunes femmes sont-elles si facilement et si vite compromises ?

Parce qu'elles ne sont pas maintenues par l'autorité, redressées par l'expérience, et défendues par le dévouement des vieilles femmes.

Pourquoi l'esprit n'est-il plus qu'un commerce et non un délassement ? Pourquoi n'y a-t-il plus que des soirées à Strauss et à Levassor ? et plus de ces longues heures remplies par la conversation et la flânerie intellectuelles ?

Parce qu'il n'y a plus de vieilles femmes qui aient un salon, un cercle, du crédit et le goût de l'esprit.

Parce qu'il n'y a pas une femme de cinquante ans qui osât dire aujourd'hui, en parlant de sa jeunesse, ce mot charmant de madame du Deffant :

« Autrefois, quand j'étais femme... »

---

## II

## LES PIGEONS

La galanterie française, cette ancienne galanterie qui vivait de scandale, d'esprit et d'infidélités, est complètement dénaturée.

Les mœurs italiennes, avec ces cavaliers servants, ces amants qu'on fait durer vingt-cinq ans, et qui sont plus esclaves du ménage que le mari lui-même, ont déteint sur les mœurs de notre société.

Un jeune homme qui craint d'alarmer sa famille par des amours échevelées cherche un amour du monde, et se voue à l'existence passionnée et laborieusement jalouse du *pigeon*.

Il va faire la roue auprès d'une *colombe* à la mode, épanouir les plumes changeantes de ses ailes, renfler son jabot, s'effiler le bec, et pousser des cris gémissants, jusqu'à ce qu'on lui réponde par les douces agaceries d'un roucoulement étouffé.

Alors les deux amants s'aiment d'amour tendre ; on en fait part à ses amis et connaissances, et, excepté le mari qui ne sait pas ou ne veut pas savoir, le genre humain tout entier est prévenu que deux *pigeons* nouveaux von

embellir du spectacle de leur passion les réunions de la société parisienne.

Quand vous voyez une colombe s'abattre sur la crête d'un toit, n'êtes-vous pas sûr de voir bientôt son mâle amoureux et inquiet?

Ainsi, dans le monde, on annonce madame *une telle* toute seule et sans son mari : à cinq minutes d'inter-valle apparaît monsieur *un tel*.

En général, on suppose qu'ils sont arrivés ensemble, et dans la même voiture, jusqu'à la porte cochère de la maison, et que, par décence et pour ne pas afficher les mystères du colombier, ils se sont séparés pour un instant.

La *colombe*, entrée la première, s'assied avec un air d'aisance affectée, et dirige son œil d'émail vers la porte.

Le tendre *pigeon* se présente, fait ses petites salutations obligées, et, tout haut, demande froidement de ses nouvelles à la *colombe*, comme quelqu'un qui n'aurait pas voyagé tout à l'heure dans le même coupé, patte contre patte, aile contre aile,

Au grand dédain du cocher, habitué à conduire sans malice et sans regarder derrière lui son pigeonnier ambulante.

Pendant la soirée, le *pigeon* a mille petits soins pour la *colombe*. Plus soumis qu'un mari, forcé souvent d'aller où il ne voudrait pas, empêché d'aller où il voudrait,

et où va le mari qui s'y amuse, il faut que, pour l'amour-propre du volatile auquel il s'est voué, il affecte de lui tenir son éventail, de rire, de causer : comme s'il y avait encore quelque chose à dire; d'apporter des glaces, des sandwiches, de ramasser le bouquet qui tombe, de poser des tasses de thé sur les meubles, d'accomplir tous ces petits actes de domesticité amoureuse qui font dire à chacun : Ah ! voilà des pigeons qui s'aiment d'amour tendre.

Quand la soirée est finie, le *pigeon* dit d'un air nonchalant, et comme s'il était galant par occasion : « Voulez-vous, madame, que je fasse appeler vos gens ? — Je veux bien. »

Et le couple se dirige vers l'antichambre, s'enveloppe à la hâte de tous ses manteaux, et grimpe dans son pigeonnier à quatre roues, qui devient presque toujours une arène dans laquelle on se reproche mille choses très-graves :

D'une part,

Avoir feint de pleurer d'attendrissement pendant que madame\*\*\* chantait.

Avoir fait valser madame\*\*\* deux fois et avec des étreintes passionnées.

D'autre part,

Avoir agacé le *pigeon* de madame\*\*\*, lui avoir dit avec intention qu'on allait tous les jours aux Champs-Élysées à quatre heures.

Avoir trouvé de bon goût une épingle qu'il porte et qui n'est que bizarre.

Comme les maris permettent fort bien à leurs femmes de se donner au monde, sans être forcés de les accompagner, l'espèce des *pigeons* pullule beaucoup, et il arrive qu'on puisse souvent, dans une seule maison, compter jusqu'à dix couples, diversement intéressants par leur beauté, leur plumage et leur constance.

Ce qui plonge dans un ridicule amer les femmes qui se font suivre d'un mari, ou dans une embarrassante solitude celles qui *vont toutes seules*, et n'ont pas fait de choix :

Il se parle entre les *pigeons* un langage, il s'organise des choses, des plaisirs, des parties, auxquelles la femme encore conjugale, ou la *colombe* isolée, ne peuvent prendre aucune part.

L'espèce du *pigeon* dont nous parlons est connue dans l'histoire naturelle sous le nom de *pigeon ordinaire* ou *pigeon mondain*. C'est le captif volontaire, comme l'appelle Buffon.

Il suit partout sa *colombe*.

Aux courses de chevaux, celle-ci se perche dans une tribune en évidence.

Lui, sur l'hippodrome, se rengorge dans son costume panaché, et fait mille gracieuses gentillesses à la manière des pigeons *culbutants*.

Au spectacle, il vient s'abattre dans la même loge,



toujours comme par hasard, et savoir si l'on est content du bouquet qu'il a envoyé.

A Chantilly, quelle nuée de *pigeons* ! les échos de la forêt en sont encore à répéter les roucoulements qu'ils ont entendus.

Tout *pigeon* se présente généralement sous le plumage de *pigeon mondain* ; et, pendant l'hiver, il est tendre, discret, servile.

Mais, quand vient le printemps, le plumage tombe, et alors la malheureuse *colombe* reconnaît qu'elle a donné son cœur, son amour, sa vie,

A un *pigeon fuyard* !

Le volage prend les plus mauvais prétextes pour échapper aux devoirs et aux serments du nid :

Une carrière à suivre sérieusement ;

Un mariage à préparer ;

Des chevaux à acheter en Angleterre.

La *colombe* désolée, mais consolable, cherche des distractions, et demande à l'air pur des champs des émotions honnêtes et calmes.

Mais les séducteurs d'été, ces trouble-ménages qui courent les châteaux, comptant sur les chances d'une galanterie d'autant mieux reçue qu'à la campagne il y a moins de concurrence, viennent rouler des yeux de feu autour de la timide femelle.

Elle ne résiste pas longtemps ; le *pigeon ramier*, qui prend son nom de son goût pour les bois et les arbres,

est très-fascinateur. Il organise des parties de pêche, de cheval, des promenades au clair de la lune; et, dans les châteaux qu'il visite, on entend toute la nuit des bruits de porte, des piétinements dans les corridors :

Le *ramier* fait son nid.

Les femmes qui vont aux bains de mer y rencontrent le *pigeon des roches*, qui aime à se suspendre aux falaises, à voir le choc des lames, et à coqueter sur le galet.

Les *bisets* ou *pigeons voyageurs* parcourent en troupe les villes d'eaux : Aix-la-Chapelle, Baden, Ems et les Pyrénées.

Les ménages à la mode du monde parisien sont tous dans cette condition, qui présente à étudier un des côtés les plus variés de l'histoire naturelle.

Les maris sont négligents, grognons ou occupés d'affaires industrielles, politiques ou autres;

On les enrichit souvent de *pigeonneaux* d'un plumage accusateur, et dont la ressemblance avec le père est constatée et souvent même admirée dans le monde.

Il faut qu'une femme soit bien vertueuse pour qu'elle se résigne à mener sans *pigeon* une vie décolorée et languissante.

Et l'isolement fane ses belles années si elle ne choisit pas,

Ou un *pigeon cavalier* qui lui prête des chevaux de selle et la mène à quatre dans les promenades publiques,

Jadis vieillir était un art.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un malheur.

Quand il y avait une société, de la conversation, de la littérature, des bons mots et des salons, chacun prenait sa place et son rôle.

Et celui des vieilles femmes était le plus aimable.

Quand une femme, selon les qualités plus ou moins durables de sa beauté, avait passé ses années de galanterie, elle prenait son parti bravement, ne conservait que les recherches nécessaires pour supporter la vue de la vieillesse sans la cacher, se constituait vieille femme, et remplissait une mission importante et tutélaire pour tous les âges.

Elle présidait des cercles fameux, distribuait aux femmes et aux hommes les réputations de beauté et d'esprit, ménageait aux jeunes et aux vieux l'entrée ou la sortie du monde, faisait des mariages, protégeait des amours, mettait à la mode certains visages et certains livres, liait souvent des intérêts frivoles à de grands intérêts, tenait école de manières, soutenait par l'autorité des traditions le bon langage et la politesse, et se couchait tard.

Les vieilles femmes exerçaient une grande influence. La jeunesse respectait ces êtres d'un sexe neutre, qui ne gardaient des premières années que la grâce et l'habitude de plaire, en puisant dans les leçons de l'âge le goût de servir les autres et de les instruire.

Quoi de plus aimable, de plus attendrissant, qu'une jolie vieille ?

A moins d'être un bâtard ou un monstre, qui ne songe à sa mère qu'il aime ou qu'il a perdue en voyant et en écoutant une femme dont le cœur est sans orage, dont le visage a été flétri par les douleurs et les soins de la maternité, dont la parole est grave et douce, l'entretien léger et instructif, l'observation fine et juste ?

Nous n'avons plus de ces vieilles femmes ; il y a seulement des êtres du genre féminin qui s'éteignent obscurément, sans entourage, sans prévenances, avec des souvenirs perdus pour les autres.

Après dix ou douze ans d'éclat et d'agitation, une femme de nos jours commence une vie de rage intime et de dénigrement contre le genre humain.

Elle porte envie à celles qui débutent et leur emprunte leurs modes ; n'espérant plus de grandes passions, elle court après des caprices humiliants : au bal masqué elle frétille, la taille étranglée et rajeunie par des buscs, et commence par l'esprit une séduction que doit détruire le visage.

Dans les salons, elle s'en prend à toutes les renommées, discute les beautés, conteste les dents et les cheveux de tous, établit bêtes des gens de mérite, surprend et dénonce des regards, inquiète les maris, gêne les amants, détruit, abîme, déchire tout autour d'elle et semble dire : Me voilà !

Jadis vieillir était un art.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un malheur.

Quand il y avait une société, de la conversation, de la littérature, des bons mots et des salons, chacun prenait sa place et son rôle.

Et celui des vieilles femmes était le plus aimable.

Quand une femme, selon les qualités plus ou moins durables de sa beauté, avait passé ses années de galanterie, elle prenait son parti bravement, ne conservait que les recherches nécessaires pour supporter la vue de la vieillesse sans la cacher, se constituait vieille femme, et remplissait une mission importante et tutélaire pour tous les âges.

Elle présidait des cercles fameux, distribuait aux femmes et aux hommes les réputations de beauté et d'esprit, ménageait aux jeunes et aux vieux l'entrée ou la sortie du monde, faisait des mariages, protégeait des amours, mettait à la mode certains visages et certains livres, liait souvent des intérêts frivoles à de grands intérêts, tenait école de manières, soutenait par l'autorité des traditions le bon langage et la politesse, et se couchait tard.

Les vieilles femmes exerçaient une grande influence. La jeunesse respectait ces êtres d'un sexe neutre, qui ne gardaient des premières années que la grâce et l'habitude de plaire, en puisant dans les leçons de l'âge le goût de servir les autres et de les instruire.

Quoi de plus aimable, de plus attendrissant, qu'une jolie vieille ?

A moins d'être un bâtard ou un monstre, qui ne songe à sa mère qu'il aime ou qu'il a perdue en voyant et en écoutant une femme dont le cœur est sans orage, dont le visage a été flétri par les douleurs et les soins de la maternité, dont la parole est grave et douce, l'entretien léger et instructif, l'observation fine et juste ?

Nous n'avons plus de ces vieilles femmes ; il y a seulement des êtres du genre féminin qui s'éteignent obscurément, sans entourage, sans prévenances, avec des souvenirs perdus pour les autres.

Après dix ou douze ans d'éclat et d'agitation, une femme de nos jours commence une vie de rage intime et de dénigrement contre le genre humain.

Elle porte envie à celles qui débutent et leur emprunte leurs modes ; n'espérant plus de grandes passions, elle court après des caprices humiliants : au bal masqué elle frétille, la taille étranglée et rajeunie par des buscs, et commence par l'esprit une séduction que doit détruire le visage.

Dans les salons, elle s'en prend à toutes les renommées, discute les beautés, conteste les dents et les cheveux de tous, établit bêtes des gens de mérite, surprend et dénonce des regards, inquiète les maris, gêne les amants, détruit, abîme, déchire tout autour d'elle et semble dire : Me voilà !

Jadis vieillir était un art.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un malheur.

Quand il y avait une société, de la conversation, de la littérature, des bons mots et des salons, chacun prenait sa place et son rôle.

Et celui des vieilles femmes était le plus aimable.

Quand une femme, selon les qualités plus ou moins durables de sa beauté, avait passé ses années de galanterie, elle prenait son parti bravement, ne conservait que les recherches nécessaires pour supporter la vue de la vieillesse sans la cacher, se constituait vieille femme, et remplissait une mission importante et tutélaire pour tous les âges.

Elle présidait des cercles fameux, distribuait aux femmes et aux hommes les réputations de beauté et d'esprit, ménageait aux jeunes et aux vieux l'entrée ou la sortie du monde, faisait des mariages, protégeait des amours, mettait à la mode certains visages et certains livres, liait souvent des intérêts frivoles à de grands intérêts, tenait école de manières, soutenait par l'autorité des traditions le bon langage et la politesse, et se couchait tard.

Les vieilles femmes exerçaient une grande influence. La jeunesse respectait ces êtres d'un sexe neutre, qui ne gardaient des premières années que la grâce et l'habitude de plaire, en puisant dans les leçons de l'âge le goût de servir les autres et de les instruire.

Quoi de plus aimable, de plus attendrissant, qu'une jolie vieille ?

A moins d'être un bâtard ou un monstre, qui ne songe à sa mère qu'il aime ou qu'il a perdue en voyant et en écoutant une femme dont le cœur est sans orage, dont le visage a été flétri par les douleurs et les soins de la maternité, dont la parole est grave et douce, l'entretien léger et instructif, l'observation fine et juste ?

Nous n'avons plus de ces vieilles femmes ; il y a seulement des êtres du genre féminin qui s'éteignent obscurément, sans entourage, sans prévenances, avec des souvenirs perdus pour les autres.

Après dix ou douze ans d'éclat et d'agitation, une femme de nos jours commence une vie de rage intime et de dénigrement contre le genre humain.

Elle porte envie à celles qui débutent et leur emprunte leurs modes ; n'espérant plus de grandes passions, elle court après des caprices humiliants : au bal masqué elle frétille, la taille étranglée et rajeunie par des buscs, et commence par l'esprit une séduction que doit détruire le visage.

Dans les salons, elle s'en prend à toutes les renommées, discute les beautés, conteste les dents et les cheveux de tous, établit bêtes des gens de mérite, surprend et dénonce des regards, inquiète les maris, gêne les amants, détruit, abîme, déchire tout autour d'elle et semble dire : Me voilà !



ceau de la peau du séducteur, ils cernent le gîte et font un exemple.

Enfin, le *dindon* a un double estomac.

Quel est le premier reproche que fait à son mari une femme qui veut le classer parmi les *dindons*?

#### IV

### LES LORETTES <sup>1</sup>

Tous les quartiers nouveaux ont une première destination assez curieuse.

La nécessité de donner au plus vite les apparences de la vie et du mouvement à leurs bâtisses fraîches et solitaires, rend les propriétaires des maisons neuves peu exigeants sur la solvabilité de leurs locataires, les portiers plus tolérants sur leur moralité.

Chassées des quartiers sérieux, les plus ou moins jeunes personnes qui se livrent à la perdition des fils de famille refluent donc vers ces constructions fantastiques, moyen âge, renaissance, italiennes, espagnoles, qui forment une espèce de ville nouvelle, partant du bout de la

<sup>1</sup> Ceci a été écrit en 1841. Alors le mot *lorette* n'existait pas. Si l'auteur se reproche d'avoir sa part dans cet excès de néologie qui depuis quelques années a travesti la langue, il se console en pensant que, dans ce cas-là du moins, son néologisme a servi à chasser un mot honteux et toujours mal venu.

rue Laffitte jusqu'à la rue Blanche, comprenant les rues Neuve-Saint-Georges, la Bruyère, Breda, Navarin, et prenant son nom de la rue principale *Notre-Dame de Lorette*.

L'ensemble de ces rues a été nommé le quartier des *lorettes*, et, par extension, toutes les *demoiselles* à qui l'on en fait essuyer les plâtres reçoivent, dans le langage de la petite galanterie, le nom de *lorettes*.

On sentait, du reste, la nécessité de remplacer par un autre mot ce vieux, vilain et impropre mot de *filles entretenues*, attendu qu'il n'y en a plus ;

Et que, dans un temps où quatre familles d'avoués se réunissent pour avoir un jour de loge par semaine aux Italiens, dans un temps où l'avarice et la ladrerie sont des vertus publiques, on se trouve très-ridicule d'entreprendre, à soi tout seul, le bonheur de qui que ce soit.

Il n'y a donc plus que des *lorettes*.

Dans les familles, on dit d'un jeune homme qui ne voit pas *très-bonne compagnie en femmes* : « Il se perd dans les *lorettes*. »

Quand il y avait des *demoiselles entretenues*, il y avait aussi ce qu'on appelait des *amants cachés*.

Cela est encore supprimé.

Aujourd'hui tout le monde est *amant caché*.

Une *lorette* en a plusieurs qui se cachent les uns des autres, chacun dans le meuble qu'il affectionne : celui-ci dans une armoire, celui-là dans un buffet, cet autre

dans un garde-manger. Lord Clan...., le vieux prince T.... et Ch..., ont fait tous trois de grands sacrifices pour être ensemble les amants cachés de madame G...; ils avaient chacun leur jour : il arriva souvent de singulières confusions. Une fois, entre autres, madame G...., oubliant que c'était le tour du prince à être *en pied*, le laissa sept heures dans un réduit, à étouffer d'une toux qu'il retenait, tandis que Ch.... était lui-même mis sous clef dans un cabinet noir, où il fuma quarante cigares.

Il n'y a donc plus réellement d'*amants cachés* : il n'y a que des *Arthurs*, et hanter les lorettes, c'est être un *Arthur*.

Le quartier des lorettes offre le matin un singulier aspect. Au carrefour de la rue des Martyrs et de la rue Fléchier, devant la fontaine Saint-Georges, des groupes d'hommes ayant sous le bras des paquets volumineux, se promènent, causent, rient, se parlent bas comme des gens qui se donnent la volupté de conter des scandales.

Ce sont des valets de chambre qui portent des habits, du linge, des bottes, à leurs jeunes maîtres, aux *Arthurs* qui, s'étant attardés la veille dans les lorettes, ne peuvent décemment pas revenir, à dix heures du matin, dans les quartiers honnêtes, en bas de soie, en souliers, en toilette du soir.

A midi, presque tous les *Arthurs* sont rentrés chez eux. Alors commencent pour la lorette ces tribulations co-

miques, ces malheurs risibles qui composent son existence diurne.

D'abord se présente la question de la nourriture.

Le lait compose le déjeuner de la lorette heureuse, car la laitière ne fait pas crédit, c'est connu.

La lorette, battue par le vent de l'adversité, envoie sa *bonne*, et quelle *bonne* ! chez la fruitière, pour lui soustraire quelques vilains légumes, quelques pauvres fruits qu'on grignote en fredonnant des quadrilles de Musard.

Quant au dîner, il est toujours livré aux chances du hasard ; on n'y songe pas de si loin, parce qu'on ne sait pas le nombre de princes russes et de lords qui peuvent arriver dans la journée pour offrir des festins. D'ailleurs, les sardines, les fruits secs de l'épicier, sont une ressource qui, pour être la dernière, n'en est pas plus nourrissante.

Entre midi et trois heures, la lorette a son pauvre petit tympan brisé par des coups de sonnette méchamment exagérés. Ce sont les créanciers, impitoyables dans ce quartier-là.

Il n'y a pas à les éconduire comme monsieur Dimanche, ou les pétrifier comme les fournisseurs du *Diable amoureux*. Si la lorette se cache, ils l'attendent chez elle, chez son portier, dans la rue : ils appellent cela lui monter une *garde* ; et, si toutes ces démonstrations n'amènent pas un solde de compte, ils lui arrachent son châte en public, ce qui est le dernier coup porté à la considéra-

tion et au crédit de la lorette ; car, alors, on dit dans le quartier :

*Hier, on lui a arraché son châte.*

Quand la lorette a souscrit des billets, et elle en fait dès l'âge de quatorze ans, elle est assignée devant le juge de paix du 2<sup>e</sup> arrondissement, qui se montre sourd à ses gémissements et la condamne à des à-compte mensuels de 2 ou 3 francs sur des créances de 100, ce qui grève sa pauvre petite existence de charges fort lourdes.

Donc le fournisseur est insolent et dur quand il voit de la gêne chez sa débitrice : il devient plus rampant qu'un lézard quand la lorette prospère, quand elle porte avec affectation des bracelets, des colliers, une montre dont le mont-de-piété n'est plus dépositaire.

Il offre tout : l'oubli des injures passées, des robes, des bas, des meubles ; car le fournisseur *lorétanien*, presque toujours juif, vend de tout : il y a des coiffeurs qui vendent des meubles ; des ébénistes qui vendent de la guipure ; des fruitières qui fournissent du linge. La paresseuse lorette ne s'adresse pas, pour satisfaire ses goûts, aux marchands spéciaux ; elle a l'habitude d'être volée par les mêmes gens, et ne veut pas changer ; il n'y a pas de caprices que ces escrocs n'encouragent et ne satisfassent.

Une marchande à la toilette disait un jour à la plus dépensière de ses pratiques : « Je m'étonne que madame ne mange pas plus souvent des ananas, et qu'elle n'ait

pas plus d'oiseaux empaillés dans son salon; c'est la grande mode. J'ai deux hiboux superbes que l'ambassadeur de Russie a rapportés, car il ne voyage jamais sans ses oiseaux empaillés. »

C'est le baron allemand L.... qui avait mis les ananas à la mode dans les lorettes. Il ne faisait pas de visites sans mettre dans sa voiture une douzaine d'ananas, au milieu desquels il s'épanouissait lui-même, à l'idée de sa galanterie.

Il allait ainsi de porte en porte déposer un de ces fruits. C'était sa carte de visite.

Autour de la lorette gravite encore une industrie inconnue, qui fonctionne pourtant avec un certain éclat. Nous voulons parler de la maîtresse de piano, au pays des lorettes.

On sait que les lorettes, bien que généralement chargées de l'éducation des fils de famille, ne sont, pour leur compte, que médiocrement éduquées. Filles de parents ruinés par les révolutions, la plupart savent à peine lire. Le plus grand nombre ne sut jamais écrire.

Aussi ne peut-on dire d'elles : Le style, c'est la femme.

Pour parer à cet inconvénient, les lorettes ont imaginé de créer la maîtresse de piano, pseudonyme élégant et d'assez bonne maison, qui cache le nom plus indiscret de secrétaire intime. Il est, d'ailleurs, justifié par l'usage et les mœurs de ces dames.

Toute lorette prétend qu'elle se destine au Conservatoire.

La maîtresse de piano est à la lorette ce que l'écrivain public est à la cuisinière ; ce que, dans l'ordre politique, le *teinturier* est au diplomate, une sorte de Figaro épistolaire.

Les fonctions de la pianiste-secrétaire ne sont nullement musicales. D'ordinaire, elle chante faux et prend pour de l'hébreu le mot de *gamme chromatique* ; mais, en revanche, elle sait tourner fort agréablement une lettre.

Tous les secrets du cœur, toutes les délicatesses écrites, toutes les phrases échevelées, brûlantes, volcaniques, elle les possède d'instinct et de mémoire ; car elle a lu George Sand et a *beaucoup aimé*.

Ainsi, des trois personnages qui assistent, par état, au petit lever des lorettes : le coiffeur, le pédicure et la maîtresse de piano, celle-ci a seule le droit d'intimité.

On la prend pour confesseur.

Dès neuf heures du matin, la pianiste-secrétaire commence sa tournée. Elle s'arrête d'abord à quelque second étage de la rue de Breda. C'est là qu'elle recueille son premier cachet et donne sa première leçon.

Cette leçon se résume ainsi :

LA LORETTE. — Arrivez donc, ma chère ; je suis au désespoir.

**LA PIANISTE.** — Vous voulez dire au dépourvu, sans doute ?

**LA LORETTE.** — Il est vrai. Le petit baron m'a écrit. Il attend ma réponse.

**LA PIANISTE.** — A merveille ! Qu'allons-nous lui dire ?

**LA LORETTE.** — Ce que vous voudrez... Que je l'aime.

**LA PIANISTE.** — Jamais ! Y pensez-vous ? Ces choses-là se payent toujours d'avance. Demain, nous ouvrirons notre cœur ; aujourd'hui, ouvrons un crédit.

Et elle écrit sur l'amour une épître mystique que l'on peut traduire par ces mots :

« Je crois que je puis vous aimer, mais je suis certaine d'avoir beaucoup de dettes. »

La leçon se termine ainsi. La pianiste-secrétaire prend congé de la lorette en lui recommandant d'étudier son solfège.

A midi précis, la tournée est close. Passé cette heure, la lorette ne répond à aucune demande, déclaration ou proposition quelconque. Les épîtres de ce genre sont ajournées au lendemain.

On cite un gentleman qui, ayant sollicité par écrit, à une heure trente-cinq minutes, la faveur d'un souper pour le jour même, rencontra la lorette dans l'après-midi.

« Puis-je compter sur vous pour ce soir ? lui dit-il.

— Monsieur, interrompit celle-ci avec une délicieuse naïveté, j'aurai l'honneur de vous répondre demain. »



Toutes les correspondances du quartier Saint-Georges sont monopolisées, en ce moment, par trois ou quatre mains qui se partagent ce genre de fourniture.

Du reste, l'industrie de pianiste-secrétaire est assez lucrative. Celles qui l'exercent peuvent capitaliser et devenir, sur leurs vieux jours,

**Marchandes à la toilette.**

La soirée de la lorette est remplie par des emplois très-variés.

1. Se faire des petits bonnets, manger des pommes et de la galette du Gymnase.

2. S'accroupir au coin du feu, avec sa bonne, et faire cuire des marrons dans la cendre.

3. Écrire des lettres anonymes.

4. Feindre de broder des bretelles et des porte-cigares pour ses *Arthurs*.

5. Faire des projets avec sa bonne.

6. Arrêter un voyage à Londres, toujours avec sa bonne ; car toute lorette va à Londres, détester les Anglais sans pouvoir les attraper.

On ne rapporte plus de Londres que des chiens.

7. Dire *Nune part* pour *nulle part*, *colidor* pour *corridor*, une fièvre cérébrale, ou encore : le crapaud, c'est très-*vélimeux*.

Dans les jours de fortune, quand les *Arthurs* sont nombreux, riches et empressés, on loue Paul de Kock, on va au spectacle, on retient des couplets de vaudeville,

on achète la pièce, on soupe au café Anglais, d'où l'on sort en fumant, après avoir mangé de ces grands poulets qui ont de grandes jambes noires, et qu'on ne trouve qu'à ces heures-là.

Telle est la vie normale de la lorette; telle nous l'a faite le régime constitutionnel.

Il y a des exceptions. De rares lorettes font fortune par leur beauté ou leur esprit; alors elles disent adieu au quartier, aux *Arthurs* qu'elles méprisent, et s'en vont dans des maisons respectables s'établir de grandes existences, un salon, une société d'hommes que les femmes du monde leur envient; elles écrivent des lettres, font des mots qu'on cite, et disent de la femme la plus comme il faut : *la* un tel.

La toilette de la lorette ordinaire a son cachet; c'est du mauvais goût élégant : des petits chapeaux bouillonnés, à *mort*, de la guipure, à *mort*, des bracelets, à *mort*; sa coiffure consiste en *bandeaux* lisses et serrés comme une coiffe, ou en crans symétriques.

Dans tout cela il y a peu de distinction, mais un extrême soin et une propreté miraculeuse, car la lorette est fort propre; mais elle n'a jamais su porter son châle.

Nous n'avons parlé que de sa vie d'hiver, sans même toucher à ses plaisirs du carnaval; nous la retrouverons à Asnières et dans les parties d'été.

Et cela est quelquefois plus sérieux que des parties de plaisir. La lorette se retrouve sous plusieurs formes : je

veux dire qu'elle a créé diverses industries. Il en est une surtout qu'elle a mise fort en vogue depuis quelques années.

Chaque jour, de deux à quatre heures, les boulevards et les Champs-Élysées se couvrent d'amazones plus ou moins légères, chevauchant vers le Bois sur des haque-  
nées de louage.

Et le Parisien se demande : Qu'est-ce que cela peut être ?

Des douairières en belle humeur ?

Ou des veuves à la mode ?

Ou de jeunes héritières ?

Ou des femmes d'agent de change ?

Ce sont tout simplement quelques vierges folles du jour, aux gages des jeunes cavaliers qui les suivent. En d'autres termes, cela s'appelle des *femmes de manège*.

La femme de manège était un besoin de l'époque. Ce genre de maquignons féminins a été inventé pour les plaisirs équestres de nos jeunes dissipateurs,

De nos fils de famille émancipés,

De nos journalistes élégants,

De nos clercs de notaire,

De nos attachés d'ambassade,

De nos étudiants de quatorzième année.

C'est, en un mot, la profession de dame de compagnie à cheval.

Sur deux ou trois mille lorettes dont se compose le

monde à peu près élégant, cent cinquante à peu près se sont faites femmes de manége. Aussi sont-ce toujours les mêmes que l'on rencontre dans les endroits fréquentés.

Elles boivent du rhum, fument des cigarettes et parlent correctement la langue des palfreniers. Tout cela entre, du reste, dans le budget de leurs connaissances.

La femme de manége est, en général, une lorette menacée d'embonpoint. Elle commence par aller au Bois chercher de l'exercice, et continue par spéculation ce qu'elle a commencé par hygiène.

Bientôt une petite clientèle lui arrive ; les jeunes centaures la recherchent, la prient, et finissent par se la disputer. Dès ce jour, tout est dit : elle ne galope plus que moyennant rétribution honnête.

En ce qui touche son tarif, la femme de manége ne se loue point à l'heure, comme les coupés de remise. On la prend pour un jour, au moins, sauf arrangement ultérieur pour prolongation de temps.

Les prix varient de cent cinquante à deux cents francs, y compris les frais de cravache et de nourriture abondante.

Il est encore une particularité de faux frais remarquable dans ce genre de location : c'est que la femme de manége perd régulièrement au Bois un ou deux bracelets qu'elle n'a jamais eus.

Passons aux qualités de la lorette.

La lorette a parfois de l'esprit en action.

Une lorette, fort répandue dans le monde prodigue, a eu autrefois une idée assez originale. Riche d'une brillante collection de bagues, anneaux et alliances, elle a commandé à son joaillier de fondre tout cela en un beau bracelet.

C'était une nouvelle façon d'avoir sous la main tous ses souvenirs résumés.

Tout porte à croire que les ingénieuses lorettes ne s'en tiendront pas au bracelet ; on conjecture même qu'à force de fondre des bagues elles pourront bien porter, d'ici à peu de temps...

Une ceinture dorée.

Il y a mieux :

Sous le spécieux prétexte que le duc d'Aumale était prince du sang, fort riche et joli homme, toutes les demoiselles non entretenues se vantaient de l'être par lui.

C'est mademoiselle F..., de l'Opéra, qui a mis cette plaisanterie en circulation.

On ne pouvait arriver près de ces dames sans avoir passé deux heures dans une armoire, parce que, disait-on : *Il est là !* Un dimanche de novembre, dans diverses maisons, quelques jeunes gens sont morts de froid sur diverses gouttières, en attendant que *les* ducs d'Aumale fussent partis.

Un jour, un flâneur très-versé dans le personnel des

rues Navarin et Breda, se présente chez une de ces demoiselles :

« Filez, filez vite, *le prince est là !* »

Chez une seconde : « Vous allez nous faire pincer, *il est là !* »

Chez une troisième : « Vous voulez me perdre ! partez, c'est son heure. »

Chez une quatrième : « Montez vite, *il est déjà au premier* ; vous redescendrez dans une heure. »

Il a ainsi compté quinze ducs d'Aumale.

Non-seulement la lorette a inventé les *faux ducs* d'Aumale, mais encore les faux cigares du prince de Joinville ; elle en avait toujours sur sa cheminée une demi-douzaine qu'elle offrait avec mystère, et que les *Arthurs* fumaient avec une délectation tout à fait dynastique.

La lorette a des coquetteries de sentiment :

Elle a mis à la mode, dans le quartier Saint-Georges, une piquante méthode de tendres relations.

Au lieu de fleurs et de bijoux qu'elles échangeaient autrefois avec leurs prétendants, plusieurs lorettes échangent aujourd'hui de charmantes petites levrettes.

C'est une originale réforme dans la galanterie facile, une révolution dans la théorie des gages.

La levrette est à la passion ce que les petits cadeaux sont à l'amitié.

L'existence de ces aimables bêtes serait à peu près douce, si elle n'était beaucoup trop agitée. Obligées de

suivre par état toutes les variations de l'inconstance humaine, il leur arrive rarement de passer deux nuits dans le même boudoir, de caresser deux fois la même main.

On cite une levrette ayant appartenu d'abord à la comtesse de T..., et qui a subi en huit jours tous les excès de sa condition.

La chétive créature fut ravie à sa noble maîtresse par monsieur le comte, qui en fit hommage à une sienne lorette.

A son tour, la lorette offrit le pauvre animal à un jeune diplomate.

Lequel l'a rendu par amour à madame de T..., sans se douter apparemment qu'il ne faisait qu'une restitution au premier propriétaire.

Il y a là toute une épopée.

A l'heure qu'il est, il suffit d'inspirer un doux sentiment pour recevoir une levrette, comme on reçoit en Afrique le cheval de soumission.

Cette ânerie de cœur pourrait bien avoir été inspirée par quelque jeune spahi en congé de semestre.

La lorette a de l'esprit de mot :

Un de nos robins beaux esprits, ayant la manie de faire des vers, s'est trouvé un jour au dépourvu de lecteurs.

N'ayant plus un ami à ennuyer, il a pris revanche sur sa lorette. Le bourreau lui a adressé une épître incroya-

ble, qu'on peut prendre, à la rigueur, pour un cantique de Saint-Sulpice. On y remarque notamment cette strophe chrétienne :

Jamais, ma souveraine,  
D'autre foi que la tienne,  
D'autre culte que toi.  
J'aurai pour dieu ta guise,  
Ton boudoir pour église  
Et pour dogme ta foi.

A quoi la lorette s'est contentée de répondre :

« Pour les frais du culte, s'il vous platt! »

La lorette, enfin, a le sentiment de la famille :

Un monsieur, qui allait faire une visite à mademoiselle Fi...., se plaignit à elle de l'insolence de son portier.

« Vous devriez bien, dit-il, faire chasser ce drôle-là.

— J'y ai bien pensé, mais que voulez-vous? c'est mon père. »

## V

### LES FEMMES DÉCHUES

Il existe une femme qui a les mœurs libres, le langage assez distingué, et qui n'est ni lorette, ni femme du monde; c'est la femme *déchue*.

Grâce à une infinité de causes sociales, l'espèce des



*femmes déchuës* se recrute sans cesse de sujets variés par leur origine et leur destinée.

Ce sont :

Des jeunes personnes issues de parents pauvres et improbés, qui quittent la province où elles sont *mal vues*, sous le prétexte romanesque de venir à Paris cultiver les arts et solliciter une perception pour un oncle stellionataire.

Les cuistres de ministère s'emparent de leur pétition, qu'ils se renvoient, les découragent après avoir tenté de les déshonorer, et les voilà sur le pavé de Paris à attendre la chute des alouettes toutes rôties, comme on dit bêtement, attendu que c'est un mauvais manger.

Ce sont :

Des femmes mariées qui, après avoir donné le jour à quatre enfants, dans le silence d'une retraite honnête, tombent un beau jour sur un livre de George Sand, le messie de l'adultère, et entament tout de suite, avec n'importe quel sous-préfet exaspéré par le célibat, une correspondance en style *Tour de Nesle*; de sous-préfet en sous-préfet, elles arrivent à un scandale complet : les gamins de l'arrondissement hurlent des allusions, les clercs d'huissier font des chansons; il faut partir, pour où ? pour Paris, après avoir partagé avec le mari, les draps, les matelas, les enfants, et les rentes s'il y en a.

Voilà pour les départements.

Paris fournit une plus grande variété de *femmes déchues*.

Il y a des femmes du monde qui, s'étant livrées pendant quelques années au mystère tranquille d'une liaison coupable, perdent un jour la tête en voyant leur complice adoré affiché sur la liste des bans de la mairie, et s'en vont tout droit piquer une tête au pont des Arts, consacré pour le suicide, comme jadis le bois de Boulogne pour les duels, avant que monsieur Dupin eût créé le soufflet sans rancune.

On les repêche, c'est l'usage, parce que toute femme à grande passion sait nager.

Il y a les femmes de fonctionnaires éloignés de Paris, de diplomates qu'on veut perdre, et qu'on envoie chez des sauvages; de militaires ivrognes, qui boivent les dots; de savants qui vont chercher du persil sur l'Himalaya; de notaires qui partent gaiement, emportant tout avec eux, comme le philosophe antique; de banquiers qui ont mis la morale *en actions*, et laissent la clef sur la porte, ce qui est plus poli que de la mettre dessous.

Il y a les jeunes filles capricieuses, fantasques et sans fortune, qui, n'ayant pas pu se marier avec l'assistance d'un notaire, prennent le parti de se marier toutes seules.

Il y a les artistes manquées, les *soprani* méconnues, les pianistes pleines d'âme, tous les êtres enfin qui s'ar-

rachent à la terre pour obéir à des vocations célestes, pour chérir les arts, la peinture, la musique, les belles-lettres, et maudire une époque qui n'a que de la prose, peu d'argent, et des princes sans Parc-aux-Cerfs.

Chaque procès en séparation de corps fournit une *femme déchue*.

A son point de départ, la *femme déchue*, comme on voit, tient toujours à quelque chose de régulier, de social, souvent de très-élevé dans le monde; elle a toujours un fond d'éducation, quelquefois bourgeoise, mais honnête, quelquefois très-soignée et très-complète, ce qui la distingue d'une manière fort arrêtée de la lorette, dont l'origine est toujours burlesque.

La *femme déchue* a toujours commencé par aller dans un monde quelconque, où l'on s'est dit un beau jour : « A propos, nous ne voyons plus chez vous madame une telle. — C'est vrai, nous ne la recevons plus depuis quinze jours. » Cela veut tout dire — un procès, un amant, un coup de couteau, des lettres saisies, une scène, un scandale enfin.

La *femme déchue* est donc toujours mal à l'aise, repoussée d'un monde qu'elle regrette et qu'elle hait, peu faite pour un autre monde dont elle est et qu'elle méprise; dans le principe, elle ne voit plus les femmes, mais encore les hommes de son ancienne société. Bientôt ce cercle se rétrécit; alors elle se perd dans les broutilles de son imagination, et ne veut plus voir que les

artistes : sous ce prétexte , tout ce qu'il y a de batteurs de piano , de racleurs de violon , de huitièmes premiers grands prix du Conservatoire , de tonneliers ténors , de peintres barbus comme des fleuves , de lithographes crottés comme des omnibus , de poètes velus comme des singes , vient lui boire son eau sucrée dans des soirées sans nom , où l'on se gave de *Schubert* , de *mélodies romantiques* , de *caprices styriens* , de *fantaisies morlaques* et de *poésies moresques*.

Quand la *femme déchuë* est riche , elle voyage avec son artiste , aux eaux , en Italie , en Suisse , dans tous les endroits où il y a de la nature , de l'art , du soleil , de l'eau limpide , des routines d'admiration ; on la rencontre avec son artiste mal peigné , l'applaudissant le jour de son concert , ou lui caressant les cheveux quand il dessine un champignon d'après nature.

Quand la *femme déchuë* est peu fortunée , elle recourt à de petits expédients hypocrites ; elle reçoit très-furtivement des demi-diplomates , des fonctionnaires , des robins , des agioteurs , qui , n'ayant courtié jusque-là que des femmes de ménage , veulent enfin arriver à cette grande réalisation du rêve de tous les nigauds , une intrigue avec une femme mariée , un amour du monde.

On parle toujours du mari qui peut revenir d'un jour à l'autre des îles *Gallapagos* , où il est allé fonder une fabrique de paracrottes ; on ne demande jamais d'ar-

gent, mais on est sans nouvelles de Gallapagos, et le navire n'apporte pas le semestre de la pension.

On ne reçoit jamais, on emprunte, ce qui compose une existence de lorette, moins la franchise, plus l'illusion du vieil *Arthur*, qui est heureux de recevoir des billets infectés d'ambre et tournés en style à poignard.

La *femme déchuë* est généralement lettrée, trop lettrée même, c'est souvent par là qu'elle a péri; et quelquefois elle devient femme de lettres.

Alors elle peint le monde, elle fait des nouvelles enrichies de marquis mauvais sujets, de comtesses idéales; elle raconte des amours de jeunes personnes pour des laquais ou des galériens, des vengeances de maris assez goujats pour se fâcher d'une chose qui vexé d'autant plus qu'elle fait rire les autres; en un mot, une société où l'adultère est considéré comme un troisième repas, et l'empoisonnement des maris comme une œuvre de réforme morale.

D'origine, de fortune différentes, les *femmes déchuës* finissent néanmoins par se rejoindre, par se rencontrer et former une société à elles; hommes de bonne ou de mauvaise compagnie, imbéciles, gens d'esprit, elles reçoivent tout ce qui tient bien ou mal un rang, un archet, une plume: ce qu'il leur faut, c'est de la foule, des semblants de monde: un bal de souscription, une course, un rand spectacle, les appellent toujours; elles y courent avec des toilettes qui sentent encore leur ancien

bon goût. Au bal masqué, elles intriguent en bon langage, ne veulent pas souper et tournent la tête à des ingénus qui se croient en pleines *liaisons dangereuses*.

Leurs soirées sont des mélanges bouffons. On y voit de tout : des artistes en herbe, des écrivains sans nom, des chanteuses sans voix, des étrangers faussaires, des chevaliers d'ordres inconnus, de faux colonels qui trichent au jeu, des spéculateurs sans commandite, quelques honnêtes personnes qui se croient dans un salon, tous gens équivoques, mal posés et mal renseignés, qui ne cessent de parler du grand monde, de citer des grands noms et de se faire toutes les attrapes et toutes les illusions possibles.

La *femme déchue* ne finit pas misérablement : elle va s'enfuir obscurément dans un coin de Paris ou de la province, s'il lui reste une famille indulgente et riche.

Ou bien elle continue la supposition des îles Gallapagos, de la fabrique de paracrottes, assez longtemps pour s'établir une liaison éternelle avec un notaire ou un banquier, qui, pendant vingt ans, se croit en bonne fortune.

Et alors la *femme déchue* obtient, par la faveur d'un député, un bureau de timbre, en y joignant l'industrie d'un cabinet de lecture ;

Ou encore, elle meuble un appartement dont elle cède la moitié à un étranger qu'elle s'applique lentement à ruiner ;

Puis elle ouvre un salon où la musique est le prétexte de la bouillotte.

Reste enfin la spéculation de l'hôtel garni, à laquelle la *femme déchuë* est très-propre, par ses anciennes bonnes façons, l'étendue de ses relations et son embonpoint.

## VI

### LES HOMMES AIMÉS

L'amour est un sentiment multiple et vrai, qui prend des formes toujours variées, toujours inattendues, quelquefois choquantes, sans qu'il soit jamais possible de le condamner. La passion excuse tout.

Comme dans toute chose humaine, il y a dans l'amour le côté commercial.

On s'en occupe effrontément dans les contrats de mariage ; on se dispute des lambeaux de rente, on se cache des hypothèques, on se promet réciproquement la mort prochaine de ses parents riches, on fait, en un mot, des marchés dont les opérations d'usure n'offrent pas le cynisme et la mauvaise foi.

Les procédés prennent de meilleures formes quand il s'agit de ne rien recevoir et de tout donner. Celui qui met à la vertu d'une femme le prix qu'elle vaut, c'est-

à-dire le prix qu'on en demande, se montre d'autant plus discret et délicat qu'il comprend mieux son rôle protecteur.

Mais, dans ces relations illégitimes entre gens d'âge, de condition et de bourse disproportionnés, c'est surtout quand le rôle se renverse, quand un sexe faible, souvent pauvre, dévoué toujours, dispute à l'autre sexe le plaisir de protéger l'être aimé, c'est alors que se développe chez la femme cette merveilleuse propriété d'être généreuse sans offense.

Il y a eu de tout temps des *hommes aimés*.

La grande Mademoiselle voulait *aimer* monsieur de Lauzun.

Madame de Warens *aima* J. J. Rousseau.

Et le royal Bergami !

Mais, dans l'histoire de notre siècle, une phase très-favorable à la classe des hommes *aimés*, ce fut la fin de l'Empire.

Au sommet de la société, on *aimait* énormément.

Les épouses très-sensibles des plus grands dignitaires s'intéressaient au sort de jeunes officiers pourvus de modestes grades dans l'armée, mais dignes des grades les plus élevés dans l'amour.

C'étaient de grands gaillards rubiconds et barbus, tout en cuisses et en mollets.

Sous l'Empire, on croyait beaucoup au mollet. C'est



le mollet de monsieur de Fontanes qui a fait sa fortune.

Les beaux de ce temps-là nous sembleraient affreux. Ils étaient pesamment construits, mal habillés, et sans taille.

La taille existe seulement depuis 1814. On ne se sangle que depuis l'invasion.

Quand la guerre eut dévoré tous les colosses, on se rabattit par force sur les auditeurs au conseil d'État, qui n'avaient pas de taille non plus et portaient des lunettes.

Quelquefois l'amour alla chercher dans les coulisses quelque héros de théâtre, des Florimond d'opéra-comique, de ces mauvais sujets habiles à emprisonner leurs formes dans une botte russe et un pantalon collant gris-perle.

Il y avait même alors ce qu'on appelait des *rôles à cuisses*.

Un chanteur célèbre fut très-aimé parce qu'il était comédien, en se flattant toujours de l'être comme homme du monde. Il se croyait tel parce qu'il habitait le soir les costumes les plus riches, les uniformes de hussard les plus chamarrés, et ne représentait que des étourdis de haute volée.

On le remarque, la femme qui veut *aimer* préfère toujours un homme qui n'est pas de sa classe.

La volupté est dans le contraste.

Une femme ne se décide guère à *aimer* que vers quarante ans.

Et, à cause de cet âge, de la garantie de sagesse et de sûreté qu'il donne aux relations, elle emprunte son nom à la plus raisonnable des divinités. Elle s'appelle *Minerve*.

Toute femme qui *aime* est *Minerve*.

L'homme qui se laisse *aimer* doit, au contraire, avoir dans ses allures quelque chose de dégagé, de chevaleresque et d'hypothétique. Cet homme Manon-Lescaut, cet homme lorette, doit s'appeler de Saint n'importe quoi. Et les Saint-Ernest, les Saint-Victor étant usés, on le nomme généralement monsieur de *Saint-Elphège*.

Ce qui est encore de la gentilhommerie de strass.

Agréable par ses manières édulcorées, le *Saint-Elphège* est néanmoins fort dissipé, un peu joueur, et a souvent besoin d'être consolé.

On l'a vu plus d'une fois monter à Frascati, pour y tout perdre, en sortant des bras de sa *Minerve*, qui lui avait donné la consolation avant le malheur.

Le *Saint-Elphège* est sujet à des migraines qui le déflorent, le brisent, lui ôtent le goût de la toilette et de la frisure; ces jours-là, le *Saint-Elphège* est tout défait.

La *Minerve* fait appeler un médecin qui dit en latin : *Ægrotat crumena*, et ne veut pas se charger de la traduction.

Les migraines arrivent particulièrement les 1<sup>er</sup> et les

15 du mois, qui passent généralement pour des jours d'échéance.

Un *Saint-Elphège* célèbre ne procédait pas par la mi-graine,

Mais par les transports amoureux.

Quand un garde du commerce venait avec quatre hommes et un fiacre lui parler d'affaires, il lui disait :

— Tirez votre montre ; quelle heure est-il ?

— Trois heures.

— Je règle ma montre sur la vôtre. Revenez à cinq heures précises, soyez exact à une minute près.

A l'heure dite, le garde du commerce arrivait, et troublait, par ses cupides réclamations, par une ignoble question d'argent, un tête-à-tête admirablement groupé : *Minerve*, assise, savourait à longs traits l'ambrosie des regards de *Saint-Elphège* à genoux, tendre, haletant et transporté.

L'homme de la loi parlait, criait, exigeait ;

*Saint-Elphège* pleurait ;

*Minerve* aimait.

En général, les vocations de *Minerve* se dessinent dans tous les ordres de la société. Il y a même la cuisinière *Minerve* qui offre du bouillon à des trompettes.

Les hautes classes en comptent cependant très-peu aujourd'hui, après avoir fourni jadis des exemples d'inférieurs très-aimés.

Il faut même le dire, les classes intermédiaires, qui

ont hérité de quelques-uns de leurs vices, sans leur avoir pris leurs manières, contiennent une variété infinie de *Minerves* qui *aiment* avec des formes très-diverses de dévouement :

C'est un commis dont la *Minerve* nettoie elle-même les comptes, toujours équivoques;

C'est un surnuméraire trop pauvre pour se donner le luxe de la paternité, et dont on élève deux ou trois rejetons sous un nom légitime,

Ce qui explique tant d'enfants blonds dans des ménages bruns, et tant de nez aquilins dans des familles camardes;

C'est le jeune premier qui met de l'ordre dans les tiroirs de la vieille actrice;

C'est le garçon épicier à qui la bourgeoise ne demande pas le compte des pruneaux exposés sur la voie publique;

C'est le garçon de café que la limonadière n'inquiète jamais sur le nombre d'assiettes et de verres cassés.

Nous avons encore le *Saint-Elphège* de l'ordre politique, qui arrive par une *Minerve* intrigante et bien placée dans les avenues du pouvoir.

C'est le *Saint-Elphège* décoré. Le *Saint-Elphège* décoré est plus aimé que les autres.

Quelques liaisons de *Minerve* et de *Saint-Elphège* sont notoires; et des familles, après avoir longtemps lutté contre de si touchantes affections, finissent par agréer

le *Saint-Elphège*, le protéger même contre des retours de cœur, et s'opposer à l'introduction de nouveaux *Saints-Elphéges* qui donneraient lieu à de nouveaux frais.

La *Minerve* exclue du monde, la *Minerve déchuë*, s'enthousiasme d'un pianiste. Le piano, pour elle, c'est la cythare céleste, confiée par des anges au *Saint-Elphège* de son choix. Dans le travail clapotant de cet être crochu, qui, avec ses phalanges décharnées, gratte l'ivoire muet et stupide de ces touches correspondant à des élastiques de bretelles ; dans le fourmillement maladif de ces doigts qui tourmentent un clavier rebelle et sans âme, elle voit la révélation d'idées aériennes ; ces sons mats et courts lui apportent la parole d'en haut, et elle ne comprend pas que le piano n'est qu'un meuble comme le buffet ou la commode, et n'a jamais été un instrument.

La *Minerve* musicale est insupportable, poétique, exigeante ; généralement elle cohabite.

La maternité est si douce à tous les âges, si flatteuse à celui de quarante ans, que la préoccupation de toute *Minerve* est de devenir *Lucine*.

Le *Saint-Elphège* n'est pas trop mal vu dans le monde, où l'on est si sévère pour une femme qui reçoit mal à propos un bouquet, si indulgent pour un homme qui égrène une fortune.

Après avoir confié à la *Minerve* la direction de ses

premières années, le *Saint-Elphège* songe parfois à se marier.

C'est un grand déchirement.

Mais après avoir rempli plusieurs bols de ses larmes, s'être arraché beaucoup de nattes, avoir bu un peu de laudanum et secoué un peu l'espagnolette de sa croisée, comme pour prendre le chemin du ciel, la *Minerve* se détache du *Saint-Elphège*, elle lui dit, lors du dernier adieu : « Tu m'écriras. »

Et elle se charge de la corbeille.

## VII

### LES AMOURS A DISTANCE

On compte bien des manières d'aimer.

Mais toutes ces manières diverses n'ont qu'un même but : la possession.

Il y a des gens qui aiment sans viser à ce but : ce sont ceux qui aiment à distance. C'est une classe nombreuse et bien originale dans ses voluptés.

Cette classe se subdivise elle-même à l'infini. Nous avons d'abord les adorateurs d'actrices, qui se fanent, s'étiolent, s'abrutissent dans l'admiration d'une femme

de théâtre, et dont la passion ne dépasse jamais les quinquets de la rampe. Cet amour les prend dans leur stalle et les quitte à la fin du spectacle. Ils ne s'approchent jamais de l'idole, et se contentent de l'aimer de loin, le soir, sans jamais chercher à la voir le jour, lui parler, lui écrire. Ils l'aiment comme femme de théâtre, et non comme femme, ce qui est loin d'être la même chose.

Dans le monde, dans les concerts, dans les bals, dans les salles de spectacle, on rencontre aussi le *faiseur d'œil*.

Le *faiseur d'œil* n'a pas de prétention positive et précise. Il promène sur toutes les femmes son regard de vautour amoureux; ses yeux sont illuminés d'un feu de charbon de terre; il a toujours l'air d'un Européen lâché dans un sérail; sa prunelle s'abaisse, se relève comme le soufflet d'un accordéon. Pourtant, aucune femme n'est le point de mire de cette fusillade de regards. C'est au sexe entier qu'il en veut. Il *fait l'œil*, et voilà tout. Il aime à distance, et se contente de l'idée qu'on lui trouve de beaux yeux.

Le *torseur* procède par d'autres moyens. Le *torseur* fait l'indifférent, le myope, le distrait, ne regarde personne, et emprunte tous ses effets à son torse, toujours bardé d'une cravate à gros nœuds et d'un gilet bien étudié. Le *torseur* projette sa poitrine sur le devant d'une loge ou dans les embrasures de portes d'un salon, ou dans l'intervalle de deux rideaux de croisée.

Tandis que dans le monde les amoureux positifs se faufilent dans les groupes de femmes, parlent à voix basse, se font donner des petites fleurs ou des coups d'éventail, ramassent des mouchoirs et des mots qui tombent, les amoureux à distance, le *faiseur d'œil*, le *torseur*, ceux qui posent pour le regard ou pour le gilet, se tiennent, comme nous le disions, dans les croisées ou les embrasures de portes, d'où ils aiment, sans rien dire, quelqu'un qui s'en aperçoit et n'est pas censé le savoir.

Une remarque en passant : Au théâtre, le *torseur* chauve ne va jamais à l'orchestre : c'est au balcon toujours qu'il expose ses nœuds de cravate et va cacher son crâne.

Dans un ordre d'idées et d'habitudes inférieures, qui n'est pas frappé de la multiplicité des *suiveurs* ?

Le *suiveur* est un type parisien. Quelle femme étant sortie seule, le soir ou le jour, n'a pas à raconter, en rentrant chez elle, les angoisses que lui a causées l'obstination d'un *suiveur* !

Le *suiveur* est très-drôle à observer et à suivre. Suivez un *suiveur* dans ses évolutions. Une femme passe devant lui, et réjouit sa vue par une tournure quelconque, par un développement de crinoline : le *suiveur* accélère son pas, dépasse sa victime, et se retourne bientôt pour juger de la beauté de l'objet de sa poursuite. Si l'objet est laid (ce qui est fréquent), le *suiveur* ralentit sa mar-



che, lit des écriteaux, des enseignes, et se laisse dépasser à son tour pour chercher mieux.

Si l'objet est beau (ce qui est rare), le *suiueur* compose son allure, se cambre, marche sur la pointe des pieds, ajuste son chapeau, fredonne un air, regarde dans les boutiques pour attendre, passe, repasse, traverse la rue, envoie des regards de flamme, et continue ainsi son service d'escorte jusqu'au domicile de l'objet. Pendant dix minutes, il se poste dans la rue, regarde aux fenêtres, et ne quitte qu'à regret la place où la vision s'est évanouie.

C'est surtout par les temps de pluie que le *suiueur* abonde et se passionne. Tous ces mollets que la malpropreté des rues contraint à se produire, tous ces bas blancs qui luttent contre les éclaboussures, lui révèlent des beautés de jambes invisibles par le beau temps, et le *suiueur* s'enhardit à lâcher des compliments, quelquefois sa carte ou des lettres au crayon toutes faites.

Le Musée, qui n'est plus depuis longtemps une exposition de peinture, est un champ ouvert aux filous qui veulent se compléter des douzaines de mouchoirs, et aux *suiueurs* qui cherchent aventure.

Là, le *suiueur* est dans son élément : il coudoie doucement, il effleure les châles, et lit tout haut dans son livret pour rendre service aux curieuses qui s'arrêtent devant un tableau dont elles ignorent le sujet.

Tout cela se fait sans but, sans mauvaise intention de

troubler des familles et des ménages, mais uniquement pour *suivre*, pour aimer à distance.

En somme, l'adorateur d'actrices, le *faiseur d'œil*, le *torseur*, le *suiveur*, se contentent de préliminaires, d'espérances, et ne tiennent pas aux réalités.

Ils préfèrent les moyens au but, l'aventure à la possession. Ce n'est pas de la timidité, c'est de l'imagination, c'est la recherche de l'infini.

## VIII

### LES PETITS MÉNAGES

Jamais, à aucune époque, il n'y eut moins qu'aujourd'hui de vertus intérieures, de vertus de famille :

Tout ce qu'on donnait à des affections intimes, à des devoirs domestiques, on le reporte sur des ambitions insensées, et tout extérieures.

Les mœurs privées et surtout les sentiments privés sont corrompus et viciés; mais les mœurs publiques ont meilleure apparence.

Il y a moins d'honnêtes gens, et plus de gens moraux.

C'est-à-dire qu'au temps des plus intolérables tracas-

series religieuses on ne compta jamais plus d'hommes soumis à l'opinion de certains autres ?

On craignait un peu Dieu ; on ne craint plus que la publicité.

On aime bien plutôt vivre en paix avec des journaux qu'on redoute, avec des électeurs dont on a besoin, qu'on ne cherchait à mériter l'absolution d'un confesseur commode.

La Charte a fait plus d'hypocrites que l'Église.

Parlons des actrices.

Le temps est loin où mademoiselle Clotilde, la célèbre danseuse de l'Opéra, adorée par le brillant Pignatelli, comte d'Egmont, et par l'amiral espagnol Mazaredo, dépensait quinze cent mille francs par an.

D'abord, qui est-ce qui a encore et qui est-ce qui donnerait à présent quinze cent mille francs ?

L'hypocrisie publique n'encourage que l'usure qui se cache et ne pardonne plus à la prodigalité qui se montre.

Ce qui fait que l'art dramatique marche à sa perte. \

Au produit modestement rétribué d'un talent remarquable, une actrice ajoutait jadis le produit d'un Anglais follement riche, ou d'un général qui avait fait fortune.

Aujourd'hui, ce sont les théâtres qui payent les actrices, comme d'anciens Anglais, comme d'anciens géné-

raux ; tous les entrepreneurs s'y ruineront ; c'est pourquoi l'art dramatique marche à sa perte.

En attendant, voici ce qui se passe :

A défaut de gens riches, ou prodigues, ou indépendants de l'opinion des chambres et des journaux, l'actrice s'arrange une vie d'épargne et de lésine, un intérieur de prose et d'ennui, et se livre aux tristes et froids détails du *pot-au-feu*.

Elle se marie.

Au lieu de rêver un grand état de maison, de riches toilettes, elle abaisse ses regards sur les charmes d'un petit ménage maussade, mais légitime, et l'époux qu'elle choisit, c'est celui qui vocalise le matin avec elle, qui se poignarde le soir pour elle, qui bat des entrechats dans ses jambes, avec qui elle a l'habitude de vivre, de travailler, de voyager ; avec qui elle confond sa voix, son haleine, qu'elle embrasse, qu'elle tutoie. Elle épouse un acteur, un chanteur, un danseur, ou un chef d'orchestre.

Tous deux vivent dans leur coque, utilisent leurs mères mutuelles, soit par la cuisine, soit par les recommandages, rançonnent leurs directeurs, courent la province, ramassent des gros sous, qu'ils placent à la caisse d'épargne, prennent du ventre et font souche d'huissiers ou d'avocats.

Ou bien, elle ne se marie pas.

Elle écoute son cœur ; son cœur lui dit :

Tiens, voilà un homme de lettres, spirituel, il n'a pas d'argent.

Tiens, voilà un jeune homme du monde, élégant, bien né ; il n'a d'argent que ce qu'il lui en faut pour payer la stalle d'où il te lorgne.

Tiens, voilà un homme d'affaires, un spéculateur ; il ne possède que son cabriolet.

Tiens, voilà un journaliste, un vaudevilliste, ce que tu voudras, tu as le choix ; tu peux les aimer : les ruiner, non.

Et elle aime.

Commence alors un *petit ménage* illégitime. Pour ces unions les deux dots sont réglées : deux cœurs.

C'est effrayant comme on s'aime ! à la différence des liaisons d'autrefois, qui consistaient en visites attendues, et dont les conventions étaient : d'une part, beaucoup d'argent ; de l'autre, peu d'amour ; on se voit sans cesse, on ne se quitte pas, on se voit trop, et l'on arrête ainsi ses conditions : de l'amour tous les jours ; de l'argent quelquefois.

L'*époux* de ce *petit ménage* s'identifie avec la profession de son *épouse* ; et, à l'inverse de ce qui se passait, quand l'actrice devenait, par les sacrifices fastueux de son protecteur, en quelque sorte une grande dame,

C'est lui, au contraire, qui devient acteur, plus acteur même que l'actrice à qui son existence est liée.

Quand elle est sur les planches, il respire pour elle,

parle pour elle, l'accompagne du regard, la souffle quand la mémoire lui manque, s'émeut, s'agite, frissonne, passe du froid au chaud, du rouge au pâle, et joue tout seul, sans interlocuteur, un drame intime et réel.

A la fin du spectacle, c'est lui qui vient l'attendre, la couvrir d'une foule d'attentions et de cachenez, visiter l'agrafe de ses socques, et la hisser, avec ou sans sa mère, dans un fiacre.

Dans les *petits ménages*, le cachemire est une fiction, la voiture un mythe; la nourriture est assez bonne : le veau en est la base.

La mode des *petits ménages* s'est étendue à tous les degrés.

Aux figurantes, on n'adresse même plus de ces propositions frivoles que se permettaient des étourdis ayant de l'or à la poche et du vin à la tête; on propose un *petit ménage*, ou, pour mieux parler la langue pratique, *d'être avec*.

Encore plus d'égards et moins d'argent.

Ce n'est plus une actrice, une femme quelque peu formée par une éducation indispensable, par l'étude de la déclamation ou de la musique; c'est un petit être joli, mais inculte, plein de grâce et d'ignorance, d'une ânerie adorable, mais inquiétante pour l'avenir.

On lui cherche alors des maîtres à bon marché, pour lui démontrer que la langue maternelle n'est pas la lan-

gue française, et lui apprendre qu'il y a des meubles appelés *pianos*.

On achète avant tout une armoire à glace, puis un peu de linge, un cachemire français, un manteau tartan, six couverts et un fauteuil Voltaire, dans lequel on s'abrutit le soir à fumer et boire du vin chaud.

Dans tous les *petits ménages*, c'est l'*époux* qui se charge des véritables et sérieux intérêts de sa moitié, c'est lui qui s'occupe des costumes, des rôles, qui menace les directeurs d'une extinction de voix ou d'une entorse, et visite les journalistes.

Le langage de la maison est très-chaste : les vilaines locutions en sont bannies, et le tutoiement n'est même pas risqué devant la belle-mère.

Les *petits ménages* se voient entre eux, se font des visites qui servent à établir la statistique des autres *petits ménages*, à parler de ceux qui se projettent et de ceux qui se rompent.

On arrange des parties de campagne ou de spectacle : ce sont les grands jours ; les rivalités de chapeaux et de robes, les jalousies d'écharpes et de bracelets, se mettent à nu, et, après des efforts réciproques pour mettre en harmonie toutes les toilettes, on s'empile dans des voitures et des loges payées à frais communs.

Le *petit ménage* se distingue généralement par un air propre à l'extérieur ; mais l'intérieur en est rendu peu

ragoûtant par les habitudes et les manies de la belle-mère.

La mère d'une femme de théâtre est un être auquel ne correspond aucune analogie de l'ordre social :

Elle prend du tabac et en sème partout; dans ses poches, elle entasse mille objets, des fichus décolorés, des clefs, des quatre mendiants, des écheveaux de fil, de vieux journaux, des pots de rouge et des chaussons; ses bas de laine tombent à gros plis sur ses chevilles engorgées; son bonnet couleur de beurre tourne, mal attaché, sur des cheveux mêlés comme du foin; sa robe, ouverte dans le dos, bâille sur un corset aux œillets arrachés; et tout ce vêtement, qui tient par des fils usés, par des cordons précaires, exhale une odeur de chat et de vieux linge.

Elle a l'air de ne s'être jamais habillée ni déshabillée.

Pour sa toilette de ville, elle possède un chapeau couleur de suie mouillée, et un châle dont les franges pleurardes balayent le trottoir.

Le ton de la mère est grognon; elle allume le feu avec la grammaire de sa fille, et reçoit le linge sur son piano.

Elle cause trop avec la portière, et s'entend avec elle pour donner un sobriquet à l'époux de sa fille.

En général, les *petits ménages* sont stériles.

On compte aussi quelques *petits ménages* de *lorettes*, mais ils sont rares et peu dignes.



Il n'y en a jamais eu qu'un de célèbre. Il est rompu depuis quelques années. C'était un ménage modèle : on s'y battait et l'on y riait tout le jour. La Chaussée-d'Antin a gardé le souvenir de ses querelles et de la gaieté de ses amis.

Toute une génération contemporaine a dépensé sa verve et sa jeunesse dans cet intérieur, où le vin était spirituel et la folie philosophique.

De l'établissement de ces *petits ménages* sans bruit et sans faste, il faut tirer ces conclusions :

Que souvent l'homme sort de la bonne compagnie sans que la femme sorte de la mauvaise;

Qu'on ose se donner des vices cachés, durables et à bon marché, et qu'on n'ose pas afficher des vices éclatants, magnifiques et passagers;

Et, comme l'a dit Étienne Bequet,

Que tout célibataire est plus ou moins marié.

## IX

### LES LORETTES DU MONDE

Quand nous avons créé le mot *lorette*, nous savions rendre un grand service à la langue et à la pudeur françaises.

Le mot a fait fortune comme un mot agréable qui, à lui seul, en remplace plusieurs désagréables, et nous retirons un fruit bien doux de notre propre création en pouvant toucher sans scandale et sans périphrase quelques-uns des côtés les plus piquants de notre société.

Une des supériorités de la femme sur l'homme, c'est de pouvoir garder son cœur et de gagner l'estime de ses semblables à cet éloignement des passions.

Une femme sage est un objet d'admiration; un homme sage (dans la même acception) est un monstre ridicule.

Les lois du monde, plus fortes que celles de la morale, l'ont ainsi voulu.

Sous peine donc d'être un objet d'horreur et de risée, un homme qui attend quelque chose du monde lui doit le sacrifice de sa sagesse, et payer sa bienvenue au prix de quelques folies du cœur.

Il faut avoir eu, comme on dit, son temps, et payer tribut à la galanterie.

Un *Jean* d'Arc ne trouverait pas à se marier. Toute la question est dans le choix.

Le monde, qui encourage les erreurs, ne veut pas que vous les commettiez hors de sa présence et de sa limite, quelque trouble qu'elles apportent dans ses relations, dans ses lois, dans ses devoirs.

Le monde vous veut galant avec ses femmes, ses

filles, ses sœurs, avec ce qu'il a de plus pur et de plus sacré.

Ensuite, le monde vous fait des procès en adultère, vous provoque en duel, vous ferme quelques portes, mais ne consent à vous appeler homme du monde qu'autant que vous lui apportez des désordres, des ravages, des douleurs et des dangers.

Les hommes qui choisissent des actrices et des lorettes pour compagnes de mangeaille et de cigares sont réputés perdus.

Ils sont censés pervertis et criblés de dettes.

Ceux qui dérangent des ménages et troublent la paix des familles, mais qui vont aux bals des ambassadeurs, passent pour des modèles de bonnes manières et des observateurs du devoir, pour des Sullys qui veillent au bon ordre de leurs finances.

Est-ce vrai? est-ce juste?

Prenons un exemple :

Un jeune homme a de véritables oncles, des oncles riches à ménager ; il ne veut pas inquiéter leur vieillesse, et s'interdit les *rats*.

Il valse à deux temps, à trois temps si l'on veut, et court tous les *raouts* de l'hiver pour ennoblir son cœur par un amour *honnête et pas cher*.

Il aime, il est écouté.

Dès lors, sa toilette prend un développement nouveau. Les gilets pleuvent, les pantalons abondent, une

frisure éternelle et odorante boucle ses cheveux, un vernis éternel reflète sur ses petits souliers les capricieuses rayures de ses bas de soie ; des parfums nauséabonds trempent tout son linge, des épingles monstrueuses attachent ses cravates, des chevaux de nuit et un coupé rongeur le déposent et l'attendent aux quatre coins de Paris ;

Il platt,

Il platt, le malheureux !

Sa ruine est commencée.

Il faut qu'il aille partout, toujours élégant, toujours parfumé, toujours nouveau ; il lui faut deux places fixes à l'Opéra et aux Italiens ; on compte sur lui pour les petites attentions, les loges du Palais-Royal et des Variétés, pour les bouquets d'hiver et les garnitures de jardinières ; les prétextes et les occasions se multiplient, les concerts, les loteries, les patronages, les bals de souscription dont on lui fait prendre des rames de billets ; puis le jour de l'an arrive béant, vorace, terrible, avec ses porcelaines, ses cachets, ses sachets et tous ses riens monstrueux.

L'été, il lui faut un cheval de selle pour lui, et il faut par-dessus le marché qu'il ait l'air d'avoir par hasard un petit cheval très-doux qu'une femme pourrait monter, et qu'il le prête pendant toute la saison pour l'essayer.

Il doit de plus insinuer que son tailleur fait très-bien

les amazones et payer tous les paris de courses, même quand il les gagne.

Pendant la saison des voyages, il doit acheter une voiture, courir la poste et arriver dans les villes d'eaux pour faire des surprises.

N'y a-t-il pas aussi parfois des souffrances inconnues, des maux qu'il faut absolument guérir? des mémoires de Beudrant, des factures d'ombrelles, des comptes de fourreurs et autres douleurs d'une femme dont la petite pension est insuffisante ?

C'est le cas d'être généreux avec mystère, grand et prodigue dans l'ombre : de donner sans bruit plus qu'il n'en faudrait pour l'acquisition de six *rats* les plus gloutons.

Et dans tout cela n'entre pas en ligne de compte la perte de ce grand capital qui s'appelle le temps.

A moins d'être riche et grand seigneur, et de montrer une humeur libérale,

Ou pauvre, et de passer pour sordide,

Il est peu de positions qui permettent les amours à *bon marché*.

Les lorettes du monde sont ruineuses,

Mais elles vous appellent : *Ange de ma vie*, et donnent beaucoup de cheveux.

Elles ont de l'orthographe, mais elles en abusent.

Les autres lorettes ont déjà tant de peine à parler, qu'elles se risquent moins à écrire.

Toutes ces considérations portent une morale.

C'est que dans notre temps il est difficile de placer son cœur et de garder son argent,

Et que, pour donner une satisfaction à l'opinion publique, il faut se procurer à soi-même les inconvénients du mariage.

## X

## LES COULISSES DE L'OPÉRA

Le prestige vulgaire qui de tout temps s'est attaché aux choses et aux personnes du théâtre n'est pas encore effacé.

Arnal ne passe pas dans la rue sans être remarqué par deux béotiens, dont l'un sert le bras de l'autre en lui disant : « Tiens, tiens, tiens, Arnal ! Je te dis que c'est Arnal ! »

Le plus souvent ils se détournent de leur chemin pour le suivre à trois pas, et on les voit échanger un sourire d'intelligence avec d'autres béotiens, qui se retournent aussi pour voir passer *Renaudin de Caen*. Ce sourire veut dire : « Vous reconnaissez Arnal ? nous aussi, nous l'avons reconnu : la preuve, c'est que nous le suivons. »

Il n'est pas rare, non plus, que des individus fréquen-

tent ces cafés, voisins inséparables des théâtres, exprès pour voir comme quoi les acteurs déjeunent, boivent de la bière, jouent aux dominos.

Ils affectionnent particulièrement le *comique*, se tiennent derrière lui en riant d'un rire étouffé, lui offrent une chaise, lui donnent du blanc pour sa queue de billard, relèvent son mouchoir. Ces complaisances muettes finissent par toucher le comédien, qui peu à peu salue l'habitué, consent à lui accorder la poignée de main, et daigne un jour le tutoyer.

Quand l'habitué est jeune et qu'il perd ainsi le temps qu'il doit à son notaire, à son avoué, sa famille dit ordinairement de lui : « C'est un mauvais sujet qui ne fera jamais rien, *il est toujours fourré avec des acteurs.* »

L'actrice est un objet de curiosité bien autrement recherché et convoité.

Le portier de sa maison donne rendez-vous aux voisins dans sa loge pour la voir passer quand elle se rend aux répétitions; sur son chemin elle rencontre des figures de jeunes gens qui connaissent ses heures et s'échelonnent dans la rue pour l'attendre.

A peine paraît-elle, qu'ils composent de loin leur allure, tortillent les boucles de leurs cheveux, aiguissent leur regard, et, comme s'ils la voyaient pour la première fois, disent, en lui faisant place sur le trottoir et de manière à être entendus :

« C'est Déjazet ! »

Le soir, au spectacle, on les retrouve au balcon, à l'orchestre, élevant au-dessus de la foule deux mains gantées, dont l'une se fatigue aux exercices de la lorgnette, tandis que l'autre régularise les plis d'une cravate ambitieuse. Il n'en est pas un qui n'ait la prétention d'être reconnu dans sa stalle, qui ne se croie l'objet d'une foule d'œillades et d'agaceries.

Les choses vont de cette façon jusqu'au jour où l'actrice reçoit une lettre ainsi conçue :

« Madame,

» J'ai dix-huit ans, un cœur neuf et brûlant. Je n'ai pas des milliards à déposer à vos pieds ; mais je peux vous offrir un amour éternel et sans bornes.

» Votre admirateur passionné,

» ÉDOUARD.

» P. S. Comme je demeure chez mes parents, ne me répondez pas à domicile. Envoyez-moi poste restante une lettre dans laquelle vous me direz si je dois vous attendre, dimanche prochain, à une heure, au Luxembourg, sur le troisième banc à gauche de l'allée de l'Observatoire. Vous me reconnaîtrez à mon pantalon vert, à ma redingote boutonnée, et au feu de mes yeux, qui vous exprimeront ma félicité suprême. Si vous ne



pouvez pas dimanche prochain, ce sera pour le dimanche d'ensuite. »

Autre lettre :

« Madame,

» *Frétilton* est si bonne fille, qu'elle voudra sans aucun doute connaître un bon garçon qui brûle du désir de la voir. Venez au magasin, faites semblant d'acheter des mouchoirs de batiste et remettez-moi mystérieusement la réponse de la présente, afin de ne pas être remarquée des autres commis, qui sont un peu farceurs.

» EUGÈNE,

» Commis du *Cheval de bronze*,  
» boulevard des Italiens. »

Ils croient, les pauvres petits, qu'après le spectacle la chanteuse va jeter les éclats de sa voix à travers le bruit et les fumées d'un souper, et broder de gammes chromatiques le refrain d'une chanson à boire ;

Que la danseuse ne dit pas un mot, ne reçoit pas un baiser, sans faire un rond de jambe ;

Qu'elle bondit dans son appartement, qu'elle bat un entrechat pour prendre son châle dans une armoire, arrondit une suave pirouette pour fermer la porte, et ne s'avance jamais vers son amant, mollement couché sur un divan, sans exécuter deux pas de basque et lui présenter une corbeille de fleurs.

Frétilton leur apparaît toujours insouciant, rayonnante, généreuse, *sablant la champagne*, et roulant sa vie dans un torrent de folie et de gaieté.

Ils n'imagineront jamais que la chanteuse, ayant passé la journée à filer des sons (exercice tellement odieux aux voisins qu'il est une cause de résiliation de bail), chanté péniblement le soir dans trois ou cinq actes, sort furtivement de son théâtre, enveloppée de vêtements chauds, et va se réfugier dans son lit, contre les maux de gorge, extinctions de voix, et autres calamités qui affligent la gent musicienne ;

Que la danseuse se prépare le matin par mille contorsions hideuses, telles que pliés, battements, qui l'éteignent, l'étouffent, la noient de sueur, aux grâces et aux succès de la représentation ;

Que, semblable au cheval de course, elle est ensevelie sous des monceaux de châles en rentrant dans la coulisse, — et remonte péniblement, — sans vigueur, — sans légèreté, — sans sourire, trouver dans sa loge un peu de repos, et payer par une heure de suffocation un petit effet couronné d'applaudissements.

Quant à Frétilton, c'est une femme spirituelle à l'excès, mais non moins mélancolique, qui étudie laborieusement douze rôles par an, subit quatre heures de répétition par jour, et dîne bourgeoisement à cinq heures, parce qu'elle joue dans deux ou trois pièces.

Voilà la vérité, la vérité aussi prosaïque, aussi insignifiante qu'un décor vu de près.

Allez la dire, cette vérité, aux provinciaux, aux lycéens, aux mineurs, clerks d'avoué, clerks de notaire, élèves des écoles, à toute cette génération de vingt ans qui voit la vie colorée d'un arc-en-ciel de plaisirs,

Pour qui le théâtre est un enfer de voluptés, un *ca-pharnaüm* de jouissances ;

Pour qui les danseuses sont des houris, des sylphides, des sultanes, des nymphes, des êtres dorés, ailés, éthérés, gazeux, des papillons radieux, des insectes diaprés, fragiles, méprisant la terre, volant dans l'espace à travers une atmosphère d'essence de Portugal, de patchouli, de vanille et de bouquet.

Ces infortunés novices ouvrent leurs naseaux vierges quand vous parlez d'un premier sujet ; leurs oreilles rouges et duvetées se dilatent pour recueillir un détail de sa vie. Ils frémissent d'une jalousie sourde s'ils savent que vous parlez à ce premier sujet, que vous touchez, quand il vous plaît, l'étoffe de sa robe ; ils vous assassineront d'envie s'ils apprennent que vous lui baisez quelquefois la main.

Être admis dans un théâtre quelconque, chez madame Saqui, par exemple, leur paraît au-dessus d'une présentation dans un salon du meilleur monde.

Pour eux, les coulisses d'un théâtre royal, c'est le paradis... de Mahomet, bien entendu ;

Et si, sans aucun ménagement, sans préparation, vous leur offriez de les conduire dans les coulisses de l'Opéra, ils tomberaient la face contre terre, frappés de vertige, asphyxiés de bonheur.

Il faut convenir que les grandes fredaines de nos pères n'ont pas médiocrement servi à poétiser l'existence des femmes de théâtre ; on nous a si souvent parlé de marquis ruinés par les danseuses, de fermiers généraux pressurés, tordus comme des éponges, jusqu'à la dernière parcelle d'or, de grands seigneurs pailletés qui mangeaient leurs patrimoines avec des Camargo, des Guimard, narguant à souper Dieu et le roi, secouant la poudre de leurs perruques sur des sofas à ramages !

Ces amours fardés, en paniers, en mules, en robes de pékin, ces amours *rocaille* étaient l'histoire de la ville et de la cour.

Ce fut assez longtemps l'histoire de France.

Avoir une comédienne était un luxe si indispensable, que le maréchal de Saxe, cet homme de sabre, cet Hercule qui, d'un coup de poing, envoyait un boxeur dans un tombereau de bouc, aux grands applaudissements de la populace de Londres, le maréchal de Saxe se fit amener madame Favart jusque dans la tranchée de Maëstricht.

Ainsi, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, c'était l'usage. Les ducs et pairs, les mousquetaires, les cadets de famille, les petits abbés trouvaient chez les comédiennes le plaisir, la ruine et l'esprit, toutes choses aristocratiques que la Révolution sépara si bien de la profession du théâtre, que les pauvres actrices furent forcées de faire de l'art et rien de plus.

Cependant tous les hauts jacobins ne furent pas purs de relations de ce genre, et l'hypocrite sentimentalité de leurs principes publics donnerait une fausse idée de leurs mœurs privées. Mais c'était de la simple débauche, sans générosité, sans grandeur, sans argent.

Une actrice célèbre, mademoiselle R..., qui avait cédé aux pressantes instances d'un terroriste fameux, crut remarquer un jour que la voix de son amant était douce, sa figure humaine; le moment lui sembla bon pour glisser une demande :

« Citoyen, dit-elle, que me donneras-tu pour ma fête ?

— Je te donnerai la vie, » répondit-il.

Avec le Directoire et sa réaction reparurent les folies du luxe et les grandes dissipations.

Quelques émigrés rentrés en possession de leurs têtes et d'une partie de leurs biens non vendus, des généraux enrichis par le sac des villes ennemies, songèrent à mener joyeuse vie ;

Ce fut un débordement à n'y pas croire :

A proprement parler, on jetait l'argent par les fenêtres; les maisons de jeu regorgeaient d'hommes passionnés qui perdaient sur un coup de roulette tout le butin d'une campagne, les galons de leurs uniformes, les dragones de leurs sabres, et qui jetaient au peuple, par la fenêtre du 113, des poignées de louis prélevées sur un coup gagné.

Les restaurateurs faisaient fortune; les hommes de ce temps-là mangeaient comme s'ils eussent fait diète depuis 93. Monsieur R. S. J. D. dépensait tout seul à son dîner cent francs, et l'on nous montrait, il n'y a pas dix ans, chez Véry, un garçon qui recevait chaque jour vingt francs d'étrennes, parce qu'il avait l'honneur de servir ce dîner de Gargantua.

Les femmes, les actrices surtout ne furent pas négligées au milieu de ces réactions du plaisir, et les hommages les plus magnifiques vinrent s'entasser à leurs pieds.

Le faste de l'Empire et de ses grands dignitaires leur continua cette vie d'opulence et de recherche.

Or, sous le Directoire et sous l'Empire florissait la célèbre Cl...; c'était une danseuse grande, belle, au visage grave et voluptueux, à la taille aussi souple qu'une branche de saule: on disait alors que mademoiselle Georges était une belle statue, et Cl... une belle créature; ses cheveux, blonds et purs comme de l'or, couronnaient un front mat au-dessous duquel s'enchaînaient deux

yeux de saphir. Sa tête se balançait mollement comme une aigrette sur un cou long, élégant et fier. Les amateurs du temps parlent encore, les larmes aux yeux, mais de ces larmes qui attestent le regret d'une belle sensation perdue, d'un certain mouvement de hanche indescriptible, qui donnait à tout le corps de Cl... un frémissement d'ineffable volupté.

Quand elle levait les bras et se penchait pour commencer une pirouette, quand cette élévation des bras laissait voir librement tout le dessin du corsage, et que l'inclinaison du corps faisait saillir la hanche de cette délicieuse femme, il paraît que c'était un tableau à se brûler la cervelle.

On ne dit pourtant pas que personne lui ait fait le sacrifice de sa vie, mais on cite plusieurs individus qui lui offrirent de plus utiles holocaustes, et qui gaspillèrent des millions pour avoir le droit de l'aimer. Le plus brillant, le plus noble, fut le prince Pignatelli, comte d'Egmont, Espagnol, porteur d'un grand nom, possesseur d'une immense fortune et doué des plus beaux instincts d'élégance.

Ce fut lui qui fit venir de Londres la première berline à ressorts anglais. Cette voiture, basse, commode et remarquable par sa coupe, fit dans le temps une grande impression ;

Ce fut lui encore qui, au grand bal donné par les marchands, se présenta dans trois toilettes différentes,

dont la richesse défraya les conversations de toute une semaine.

Dans le cours de ses galantes prodigalités, le prince Pignatelli devait rencontrer la belle et dépensière Cl... Il lui créa un état de maison éblouissant, lui fit un revenu annuel de 1,200,000 francs, lui donna les plus riches équipages pour Longchamps, dans un temps où Longchamps était quelque chose.

Mais Cl... avait le cœur si bon, l'âme si charitable, il lui arrivait si souvent, par paresse, par générosité, de donner à son cordonnier 1,000 francs d'une paire de souliers pour n'avoir pas à changer un billet;

Elle était si compatissante aux misères de la petite population théâtrale, des comparses, des figurantes, des choristes, que les magnificences du prince Pignatelli ne suffisaient pas à tant de besoins honorables.

L'amiral espagnol Mazaredo vint aider Cl... dans ses charités, et augmenta de 400,000 francs son modeste revenu.

A ces nouvelles largesses de Mazaredo s'ajoutèrent bientôt les petites galantries de M. Pu..., qui venait s'asseoir seulement à côté d'elle à trois heures, pendant son dîner.

Cette espèce de commensalité inactive ne se payait pas moins de 100,000 francs par an. Total 1,600,000 ou 1,700,000 francs.



Tiens, voilà un homme de lettres, spirituel, il n'a pas d'argent.

Tiens, voilà un jeune homme du monde, élégant, bien né ; il n'a d'argent que ce qu'il lui en faut pour payer la stalle d'où il te lorgne.

Tiens, voilà un homme d'affaires, un spéculateur ; il ne possède que son cabriolet.

Tiens, voilà un journaliste, un vaudevilliste, ce que tu voudras, tu as le choix ; tu peux les aimer : les ruiner, non.

Et elle aime.

Commence alors un *petit ménage* illégitime. Pour ces unions les deux dots sont réglées : deux cœurs.

C'est effrayant comme on s'aime ! à la différence des liaisons d'autrefois, qui consistaient en visites attendues, et dont les conventions étaient : d'une part, beaucoup d'argent ; de l'autre, peu d'amour ; on se voit sans cesse, on ne se quitte pas, on se voit trop, et l'on arrête ainsi ses conditions : de l'amour tous les jours ; de l'argent quelquefois.

L'*époux* de ce *petit ménage* s'identifie avec la profession de son *épouse* ; et, à l'inverse de ce qui se passait, quand l'actrice devenait, par les sacrifices fastueux de son protecteur, en quelque sorte une grande dame,

C'est lui, au contraire, qui devient acteur, plus acteur même que l'actrice à qui son existence est liée.

Quand elle est sur les planches, il respire pour elle,

parle pour elle, l'accompagne du regard, la souffle quand la mémoire lui manque, s'émeut, s'agite, frissonne, passe du froid au chaud, du rouge au pâle, et joue tout seul, sans interlocuteur, un drame intime et réel.

A la fin du spectacle, c'est lui qui vient l'attendre, la couvrir d'une foule d'attentions et de cachenez, visiter l'agrafe de ses socques, et la hisser, avec ou sans sa mère, dans un fiacre.

Dans les *petits ménages*, le cachemire est une fiction, la voiture un mythe; la nourriture est assez bonne : le veau en est la base.

La mode des *petits ménages* s'est étendue à tous les degrés.

Aux figurantes, on n'adresse même plus de ces propositions frivoles que se permettaient des étourdis ayant de l'or à la poche et du vin à la tête; on propose un *petit ménage*, ou, pour mieux parler la langue pratique, *d'être avec*.

Encore plus d'égards et moins d'argent.

Ce n'est plus une actrice, une femme quelque peu formée par une éducation indispensable, par l'étude de la déclamation ou de la musique; c'est un petit être joli, mais inculte, plein de grâce et d'ignorance, d'une ânerie adorable, mais inquiétante pour l'avenir.

On lui cherche alors des maîtres à bon marché, pour lui démontrer que la langue maternelle n'est pas la lan-

Tiens, voilà un homme de lettres, spirituel, il n'a pas d'argent.

Tiens, voilà un jeune homme du monde, élégant, bien né ; il n'a d'argent que ce qu'il lui en faut pour payer la stalle d'où il te lorgne.

Tiens, voilà un homme d'affaires, un spéculateur ; il ne possède que son cabriolet.

Tiens, voilà un journaliste, un vaudevilliste, ce que tu voudras, tu as le choix ; tu peux les aimer : les ruiner, non.

Et elle aime.

Commence alors un *petit ménage* illégitime. Pour ces unions les deux dots sont réglées : deux cœurs.

C'est effrayant comme on s'aime ! à la différence des liaisons d'autrefois, qui consistaient en visites attendues, et dont les conventions étaient : d'une part, beaucoup d'argent ; de l'autre, peu d'amour ; on se voit sans cesse, on ne se quitte pas, on se voit trop, et l'on arrête ainsi ses conditions : de l'amour tous les jours ; de l'argent quelquefois.

L'*époux* de ce *petit ménage* s'identifie avec la profession de son *épouse* ; et, à l'inverse de ce qui se passait, quand l'actrice devenait, par les sacrifices fastueux de son protecteur, en quelque sorte une grande dame,

C'est lui, au contraire, qui devient acteur, plus acteur même que l'actrice à qui son existence est liée.

Quand elle est sur les planches, il respire pour elle,

parle pour elle, l'accompagne du regard, la souffle quand la mémoire lui manque, s'émeut, s'agite, frissonne, passe du froid au chaud, du rouge au pâle, et joue tout seul, sans interlocuteur, un drame intime et réel.

A la fin du spectacle, c'est lui qui vient l'attendre, la couvrir d'une foule d'attentions et de cachenez, visiter l'agrafe de ses socques, et la hisser, avec ou sans sa mère, dans un fiacre.

Dans les *petits ménages*, le cachemire est une fiction, la voiture un mythe; la nourriture est assez bonne : le veau en est la base.

La mode des *petits ménages* s'est étendue à tous les degrés.

Aux figurantes, on n'adresse même plus de ces propositions frivoles que se permettaient des étourdis ayant de l'or à la poche et du vin à la tête; on propose un *petit ménage*, ou, pour mieux parler la langue pratique, *d'être avec*.

Encore plus d'égards et moins d'argent.

Ce n'est plus une actrice, une femme quelque peu formée par une éducation indispensable, par l'étude de la déclamation ou de la musique; c'est un petit être joli, mais inculte, plein de grâce et d'ignorance, d'une ânerie adorable, mais inquiétante pour l'avenir.

On lui cherche alors des maîtres à bon marché, pour lui démontrer que la langue maternelle n'est pas la lan-

Tiens, voilà un homme de lettres, spirituel, il n'a pas d'argent.

Tiens, voilà un jeune homme du monde, élégant, bien né ; il n'a d'argent que ce qu'il lui en faut pour payer la stalle d'où il te lorgne.

Tiens, voilà un homme d'affaires, un spéculateur ; il ne possède que son cabriolet.

Tiens, voilà un journaliste, un vaudevilliste, ce que tu voudras, tu as le choix ; tu peux les aimer : les ruiner, non.

Et elle aime.

Commence alors un *petit ménage* illégitime. Pour ces unions les deux dots sont réglées : deux cœurs.

C'est effrayant comme on s'aime ! à la différence des liaisons d'autrefois, qui consistaient en visites attendues, et dont les conventions étaient : d'une part, beaucoup d'argent ; de l'autre, peu d'amour ; on se voit sans cesse, on ne se quitte pas, on se voit trop, et l'on arrête ainsi ses conditions : de l'amour tous les jours ; de l'argent quelquefois.

L'*époux* de ce *petit ménage* s'identifie avec la profession de son *épouse* ; et, à l'inverse de ce qui se passait, quand l'actrice devenait, par les sacrifices fastueux de son protecteur, en quelque sorte une grande dame,

C'est lui, au contraire, qui devient acteur, plus acteur même que l'actrice à qui son existence est liée.

Quand elle est sur les planches, il respire pour elle,

parle pour elle, l'accompagne du regard, la souffle quand la mémoire lui manque, s'émeut, s'agite, frissonne, passe du froid au chaud, du rouge au pâle, et joue tout seul, sans interlocuteur, un drame intime et réel.

A la fin du spectacle, c'est lui qui vient l'attendre, la couvrir d'une foule d'attentions et de cachenez, visiter l'agrafe de ses socques, et la hisser, avec ou sans sa mère, dans un fiacre.

Dans les *petits ménages*, le cachemire est une fiction, la voiture un mythe; la nourriture est assez bonne : le veau en est la base.

La mode des *petits ménages* s'est étendue à tous les degrés.

Aux figurantes, on n'adresse même plus de ces propositions frivoles que se permettaient des étourdis ayant de l'or à la poche et du vin à la tête; on propose un *petit ménage*, ou, pour mieux parler la langue pratique, *d'être avec*.

Encore plus d'égards et moins d'argent.

Ce n'est plus une actrice, une femme quelque peu formée par une éducation indispensable, par l'étude de la déclamation ou de la musique; c'est un petit être joli, mais inculte, plein de grâce et d'ignorance, d'une ânerie adorable, mais inquiétante pour l'avenir.

On lui cherche alors des maîtres à bon marché, pour lui démontrer que la langue maternelle n'est pas la lan-

Il n'y en a jamais eu qu'un de célèbre. Il est rompu depuis quelques années. C'était un ménage modèle : on s'y battait et l'on y riait tout le jour. La Chaussée-d'Antin a gardé le souvenir de ses querelles et de la gaieté de ses amis.

Toute une génération contemporaine a dépensé sa verve et sa jeunesse dans cet intérieur, où le vin était spirituel et la folie philosophique.

De l'établissement de ces *petits ménages* sans bruit et sans faste, il faut tirer ces conclusions :

Que souvent l'homme sort de la bonne compagnie sans que la femme sorte de la mauvaise ;

Qu'on ose se donner des vices cachés, durables et à bon marché, et qu'on n'ose pas afficher des vices éclatants, magnifiques et passagers ;

Et, comme l'a dit Étienne Bequet,

Que tout célibataire est plus ou moins marié.

## IX

### LES LORETTES DU MONDE

Quand nous avons créé le mot *lorette*, nous savions rendre un grand service à la langue et à la pudeur françaises.

Le mot a fait fortune comme un mot agréable qui, à lui seul, en remplace plusieurs désagréables, et nous retirons un fruit bien doux de notre propre création en pouvant toucher sans scandale et sans périphrase quelques-uns des côtés les plus piquants de notre société.

Une des supériorités de la femme sur l'homme, c'est de pouvoir garder son cœur et de gagner l'estime de ses semblables à cet éloignement des passions.

Une femme sage est un objet d'admiration; un homme sage (dans la même acception) est un monstre ridicule.

Les lois du monde, plus fortes que celles de la morale, l'ont ainsi voulu.

Sous peine donc d'être un objet d'horreur et de risée, un homme qui attend quelque chose du monde lui doit le sacrifice de sa sagesse, et payer sa bienvenue au prix de quelques folies du cœur.

Il faut avoir eu, comme on dit, son temps, et payer tribut à la galanterie.

Un *Jean d'Arc* ne trouverait pas à se marier. Toute la question est dans le choix.

Le monde, qui encourage les erreurs, ne veut pas que vous les commettiez hors de sa présence et de sa limite, quelque trouble qu'elles apportent dans ses relations, dans ses lois, dans ses devoirs.

Le monde vous veut galant avec ses femmes, ses



Il n'y en a jamais eu qu'un de célèbre. Il est rompu depuis quelques années. C'était un ménage modèle : on s'y battait et l'on y riait tout le jour. La Chaussée-d'Antin a gardé le souvenir de ses querelles et de la gaieté de ses amis.

Toute une génération contemporaine a dépensé sa verve et sa jeunesse dans cet intérieur, où le vin était spirituel et la folie philosophique.

De l'établissement de ces *petits ménages* sans bruit et sans faste, il faut tirer ces conclusions :

Que souvent l'homme sort de la bonne compagnie sans que la femme sorte de la mauvaise ;

Qu'on ose se donner des vices cachés, durables et à bon marché, et qu'on n'ose pas afficher des vices éclatants, magnifiques et passagers ;

Et, comme l'a dit Étienne Bequet,

Que tout célibataire est plus ou moins marié.

## IX

### LES LORETTES DU MONDE

Quand nous avons créé le mot *lorette*, nous savions rendre un grand service à la langue et à la pudeur françaises.

Le mot a fait fortune comme un mot agréable qui, à lui seul, en remplace plusieurs désagréables, et nous retirons un fruit bien doux de notre propre création en pouvant toucher sans scandale et sans périphrase quelques-uns des côtés les plus piquants de notre société.

Une des supériorités de la femme sur l'homme, c'est de pouvoir garder son cœur et de gagner l'estime de ses semblables à cet éloignement des passions.

Une femme sage est un objet d'admiration; un homme sage (dans la même acception) est un monstre ridicule.

Les lois du monde, plus fortes que celles de la morale, l'ont ainsi voulu.

Sous peine donc d'être un objet d'horreur et de risée, un homme qui attend quelque chose du monde lui doit le sacrifice de sa sagesse, et payer sa bienvenue au prix de quelques folies du cœur.

Il faut avoir eu, comme on dit, son temps, et payer tribut à la galanterie.

Un *Jean d'Arc* ne trouverait pas à se marier. Toute la question est dans le choix.

Le monde, qui encourage les erreurs, ne veut pas que vous les commettiez hors de sa présence et de sa limite, quelque trouble qu'elles apportent dans ses relations, dans ses lois, dans ses devoirs.

Le monde vous veut galant avec ses femmes, ses

Il n'y en a jamais eu qu'un de célèbre. Il est rompu depuis quelques années. C'était un ménage modèle : on s'y battait et l'on y riait tout le jour. La Chaussée-d'Antin a gardé le souvenir de ses querelles et de la gaieté de ses amis.

Toute une génération contemporaine a dépensé sa verve et sa jeunesse dans cet intérieur, où le vin était spirituel et la folie philosophique.

De l'établissement de ces *petits ménages* sans bruit et sans faste, il faut tirer ces conclusions :

Que souvent l'homme sort de la bonne compagnie sans que la femme sorte de la mauvaise;

Qu'on ose se donner des vices cachés, durables et à bon marché, et qu'on n'ose pas afficher des vices éclatants, magnifiques et passagers;

Et, comme l'a dit Étienne Bequet,

Que tout célibataire est plus ou moins marié.

## IX

### LES LORETTES DU MONDE

Quand nous avons créé le mot *lorette*, nous savions rendre un grand service à la langue et à la pudeur françaises.

Le mot a fait fortune comme un mot agréable qui, à lui seul, en remplace plusieurs désagréables, et nous retirons un fruit bien doux de notre propre création en pouvant toucher sans scandale et sans périphrase quelques-uns des côtés les plus piquants de notre société.

Une des supériorités de la femme sur l'homme, c'est de pouvoir garder son cœur et de gagner l'estime de ses semblables à cet éloignement des passions.

Une femme sage est un objet d'admiration; un homme sage (dans la même acception) est un monstre ridicule.

Les lois du monde, plus fortes que celles de la morale, l'ont ainsi voulu.

Sous peine donc d'être un objet d'horreur et de risée, un homme qui attend quelque chose du monde lui doit le sacrifice de sa sagesse, et payer sa bienvenue au prix de quelques folies du cœur.

Il faut avoir eu, comme on dit, son temps, et payer tribut à la galanterie.

Un *Jean d'Arc* ne trouverait pas à se marier. Toute la question est dans le choix.

Le monde, qui encourage les erreurs, ne veut pas que vous les commettiez hors de sa présence et de sa limite, quelque trouble qu'elles apportent dans ses relations, dans ses lois, dans ses devoirs.

Le monde vous veut galant avec ses femmes, ses

En mettant ensemble les revenus de la femme et du mari, en prélevant là-dessus une bonne part pour les économies, elles ont entrevu dans l'avenir une petite maison de campagne, en pleine poussière du bois de Boulogne, une petite calèche remorquée par un seul cheval, et remplie d'enfants barbouillés de confitures.

Aujourd'hui donc, il y a chez les femmes de théâtre une tendance générale à mépriser des hommages devenus trop mesquins, et à choisir des époux parmi les hommes qui vocalisent le matin avec elles ; qui, le soir, leur serrent la main en *mi-bémol*, et se poignent pour elles en *ut majeur*, ou parmi ceux qui les enlacent dans des poses anacréontiques, qui leur battent des entrechats à la hauteur du nez, et confectionnent avec elles des ronds de jambe et des pirouettes.

Cette habitude de vivre, de travailler, de voyager ensemble, de confondre sa voix, son haleine, de s'embrasser, de se tutoyer, avait, de tout temps, fondé un privilège qui primait celui des amants du dehors, lesquels veulent tout avoir pour de l'argent.

Et c'est bien à tort qu'on a comparé les coulisses d'un théâtre à un sérail, attendu que pas un homme n'y joue le personnage le plus nécessaire à la tenue d'un sérail.

Mais aujourd'hui ces badinages illégitimes ont disparu pour faire place à des unions sérieuses et consacrées par la loi. Nous voyons successivement tout l'Opéra s'enrêgimenter sous les drapeaux de l'hymen, et des femmes,

que n'a même pas souillées une proposition déshonnête, jurer, par-devant monsieur le maire du deuxième arrondissement, fidélité à l'époux de leur choix.

C'est ainsi que mademoiselle Noblet épousa monsieur Dupont, chanteur ;

Que mademoiselle Dorus épousa un violon de l'orchestre, monsieur Gras ;

Et mademoiselle Leroux mit sa main dans l'énorme main de cet excellent homme de Dabadie, si patriote dans *la Muette* et dans *Guillaume Tell*.

Ce furent de bons ménages bourgeois, qui considéraient l'Opéra comme une exploitation à laquelle ils concouraient, moyennant une rétribution honnête de leur talent.

Ces personnages-là ont une maison convenablement tenue, un agent de change, un uniforme de la garde nationale, avec ou sans sac, portent le deuil de leurs parents morts, font leur devoir, ou soutiennent des procès avec le directeur quand ils ne le font pas, et ne conservent rien de la physionomie folle, désordonnée, bohème, des comédiens d'autrefois.

Leur exemple gagne de jour en jour, surtout dans les autres théâtres, et s'il ne profite pas plus à l'Opéra, c'est qu'il y a là des traditions plus invétérées, des souvenirs de galanterie plus tenaces, et que d'ailleurs l'Opéra se divise en deux corps d'armée, celui de la danse et celui du chant, et que si le chant élève l'âme et la purifie,

il faut croire que la danse amollit le cœur et tourne la tête.

Notre compte avec le chant n'est pas long à régler ; les premiers sujets sont mariés ou à marier, et ne s'occupent que de rentes, d'actions de canaux et autres valeurs de placement.

Quant aux choristes, parlons des femmes : ce sont d'honnêtes personnes, dont la plupart n'affichent pas de prétentions à la beauté.

Les choristes, hommes et femmes, ont un foyer spécial, dans lequel ne vont jamais, et pour les causes ci-dessus, les habitués des coulisses.

Les hommes sont ou de vieux musiciens dont la carrière s'est arrêtée là, dont l'ambition se borne à dire :

« Jurons ! — Oui, tous ! — Si parmi nous il est des traîtres ! — Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire ! » et autres choses qui ne se disent qu'à plusieurs ;

Ou des jeunes gens, élèves du Conservatoire, qui laissent former leurs voix et nourrissent l'espoir d'aborder *notre grande scène lyrique*, style de journaux.

Autrefois les chœurs se plaçaient sur deux rangées, à droite et à gauche, et restaient immobiles, hommes et femmes, sans prendre aucune part à l'action qui se consommait dans ce cercle de momies chantantes. Les systèmes nouveaux de mise en scène ont donné à tout ce monde du mouvement, des épées pour les tirer du fourreau, des poignards pour les brandir en l'air, des

bras pour étrangler le premier sujet, dans l'occasion; des jambes pour courir à la délivrance de Naples ou de la Suisse.

Parmi ceux qui se sont démenés avec le plus de conscience, il faut compter le père Gontier, vieux chanteur de province, qui donnait à ses bras une langue télégraphique, à sa figure, tantôt une expression de rage concentrée, tantôt de courage noble et fier; peu lui importait la place, il exprimait toujours quelque chose; qu'il fût sur le devant de la scène, qu'il fût au fond du théâtre, derrière les autres, inaperçu de tous, dans la foule, il aurait cru se manquer à lui-même s'il n'avait contracté ses traits par la colère, le mépris, la haine; mais son expression favorite était celle d'un dédain amer: il était magnifique dans les insurrections.

Venons au ballet.

Le ballet se divisait, autrefois, en *premiers sujets*, *remplacements*, *coryphées*, *figurantes* et *comparses*. Cette division n'est plus observée dans toute sa rigueur. Ainsi l'on voit des *premiers sujets* servir de *remplacements*, et des *coryphées* sortir tout à coup, sans début, des rangs de la masse, pour remplacer un premier sujet.

La vie des premiers sujets est tout entière dans leurs intrigues de théâtre; dans la question des appointements, des feux et des rôles à emporter sur des rivales: leur vie est fort insignifiante. C'est une amourette sans faste, un mariage fou, une faiblesse pour monsieur P.....;



le plus beau danseur et l'homme le plus laid des temps modernes, une appréciation passagère des formes de monsieur B..., tout, enfin, excepté ce qui composait jadis l'existence royale des danseuses de l'Opéra.

L'une, dont nous avons parlé, continue paisiblement une liaison, la plus ancienne de l'Opéra; liaison qui lui a valu de tout temps une protection efficace et à toute épreuve;

L'autre a trouvé depuis longtemps son fait dans un jeune premier d'un autre théâtre.

Une troisième est paisiblement mariée; mademoiselle Le... pleure ses fautes dans le sein de Dieu, et mademoiselle Jul... pleure, sur le sein de sa mère, les fautes qu'elle n'a pas voulu commettre.

A propos de mère, c'est un être bien digne d'être observé à la loupe, que la mère d'une danseuse.

S'il est prouvé que l'on n'a pas toujours un père, mais qu'on a toujours une mère, c'est surtout des danseuses qu'il faut le dire; une danseuse en a toujours une.

Si la Parque vient trancher le fil des jours de sa mère, il faut à tout prix qu'elle en trouve, qu'elle en emprunte, qu'elle en loue une autre : la mère est morte! vive la mère! C'est un ustensile de première nécessité;

La mère tient le mantelet de sa fille, dans la coulisse, la regarde danser, lui couvre les épaules quand son pas

est fini, lui offre un petit carafon rempli de bouillon froid, qui la-désaltère et la fortifie ;

La mère est encore utile quand la fille est obsédée de fades et stériles assiduités ; elle accourt comme une lionne, griffer le ravisseur de son enfant ;

Quand la fille voit luire l'amour d'un homme bien lesté de quadruples, de florins ou de *bank-notes*, elle se rejette sur sa position de mineure, et renvoie le soupirant s'expliquer par-devant sa mère ;

Là, après avoir essayé une scène d'attendrissement dans laquelle on explique que des revers de fortune ont pu seuls conseiller la profession du théâtre, le bienfaiteur est amené à se prononcer : le plus souvent il promet tout, des revenus, des meubles, des rentes dans l'avenir ; il promet tout : le Pérou, Golconde, le Visapour.

On l'arrête sur place.

« L'avenir n'est à personne, le présent est à nous : ma fille et moi, nous nous adorons comme deux sœurs ; nous séparer, c'est nous ôter à chacune la moitié de la vie ; moi, plus raisonnable qu'elle, je me résignerai à ce sacrifice, si vous consentez à lui assurer un sort. Il lui faut 3 ou 4,000 livres de rente : secouez un peu votre fortune, et faites-en tomber ce grain de poussière. »

A cette proposition, qui représente 80,000 francs, on dit que les uns deviennent verts comme des gre-

nouilles, les autres blancs et mats comme des vers à soie.

Il y en a dont les cheveux se dressent et offrent la surface d'une étrille.

On en voit qui éprouvent dans le diaphragme le travail d'un moulin à vent, et qui demandent un verre d'eau sucrée.

Quelques-uns rient comme des singes fous, ou pleurent comme un cerf aux abois.

On en cite fort peu qui sautent au cou de la mère, et accueillent cette demande d'un sort qu'on appelle *l'entrée de jeu*. C'était pourtant l'usage autrefois, mais que de bons usages perdus, sans compter celui-là !

Une des plus singulières manies qui soient survenues à l'esprit des hommes qui fréquentent les théâtres, c'est la prétention

D'être aimés pour eux-mêmes.

Désespérant de trouver une pareille stupidité dans les bayadères du premier ordre, criblées de billets doux, dévisagées par trois cents lorgnettes, fortifiées à la Vauban par des mères habiles, on les voit depuis quelque temps, pour éviter *l'entrée de jeu*, qui leur semble une humiliation, s'abattre sur des figurantes subalternes qui n'exigent, pour *entrée de jeu*, qu'un souper ou un tartan.

Au milieu des masses que développe la grandiose et fastueuse mise en scène de l'Opéra, le public a pu re-

marquer de petites femmes qui agitent les jambes, qui élèvent les bras, et font à peu près quelque chose qui ressemble à la danse; d'autres qui marchent bêtement et simplement; qu'on nous pardonne ici d'employer, pour désigner ces deux espèces, deux mots du vocabulaire théâtral; si l'on excuse cette licence, on ne sera peut-être pas fâché de savoir que les premières s'appellent *rats*;

Que les autres, nommées autrefois comparses-femmes, ont fini par s'appeler *marcheuses* :

Le *rat* est élève de l'école de danse, et c'est peut-être parce qu'il est enfant de la maison, parce qu'il y vit, qu'il y grignote, y jabote, y clapote;

Parce qu'il ronge et égratigne les décorations, éraille et troue les costumes, cause une foule de dommages inconnus et commet une foule d'actions malfaisantes, occultes et nocturnes, qu'il a reçu ce nom passablement incroyable de *rat*.

*Marcheuse* : ce sobriquet est logique, il exprime l'emploi de celles qui le portent; tandis que le *rat* est destiné à former des groupes dansants, de génies, d'amours, de sylphides, la *marcheuse* ne fait que parader avec des costumes de pages ou d'icoglans.

D'abord le *rat* est tout jeune.

Certains gens du dehors appellent rats de grands êtres qui n'ont rien de l'exigüité et de l'inconsistance de ce petit animal, et il y a des jeunes gens de famille qui

ne désabusent pas leurs parents quand ceux-ci, en parlant de grosses diablesses de trente ans, leur reprochent *leur rat de l'Opéra*.

Le vrai *rat*, en bon langage, est une petite fille de sept à quatorze ans, élève de la danse, qui porte des souliers usés par d'autres, des châles déteints, des chapeaux couleur de suie, se chauffe à la fumée des quinquets, a du pain dans ses poches et demande dix sous pour acheter des bonbons.

Le *rat* fait des trous aux décorations pour voir le spectacle, court au grand galop derrière les toiles de fond et joue aux quatre coins dans les corridors ;

Il est censé gagner vingt sous par soirée, mais, au moyen des amendes énormes qu'il encourt par ses désordres, il ne touche par mois que huit à dix francs et trente coups de pied de sa mère.

Le *rat* reste *rat* jusqu'à l'âge où il prend le nom d'artiste, jusqu'à l'âge où il ne demande plus de bonbons, et reçoit des bouquets.

La *marcheuse* a vingt ou vingt-cinq ans, elle est petite ou grande, toujours grasse, agréable à l'œil, n'apprend rien, ne sait rien, et ne vit pas du théâtre.

Parmi les amusements favoris du *rat*, il faut citer la célébration de la Sainte-Catherine, le 25 novembre :

Jamais la Sainte-Catherine n'est plus brillante que quand, par bonheur, on joue *Robert le Diable*. Prenons

donc pour exemple le 25 novembre 18.. ; on jouait, cela est bien entendu, *Robert*.

Il fallait beaucoup de choses : du punch, des gâteaux, un local ; c'est-à-dire de l'argent pour acheter les comestibles, du temps pour danser.

Or le temps ne manquait pas : car *Robert le Diable* a un excellent quatrième acte à deux personnages et, dont la durée, ajoutée à deux entr'actes, compose le total d'une heure.

Voici pour le temps.

Quant à l'argent, chacun a boursillé selon ses moyens :

Les hommes ont fait une petite saignée à leurs minces appointements ;

Parmi ces dames, coryphées, figurantes, *marcheuses*, *rats*,

Celles qui sont établies en *petits ménages* offraient : — 5 francs ;

Celles qui ne savaient pas encore quand on les trouvera jolies, offraient : — 1 sou.

La collecte fut bientôt faite.

Dès le commencement du spectacle, une députation composée de *chie-en-lit* fort piquants, choisis parmi les plus espiègles des petits figurants, était venue exécuter une sérénade à la porte de toutes les loges féminines.

Cette marche, à travers les couloirs les plus tortueux, était conduite par un gamin fameux dans les coulisses, sous le sobriquet de l'*Abonné*. C'est un de ceux qui se

*révoltaient* le mieux dans *la Muette*. Il avait huit ans.

L'Abonné était déguisé en commissaire, et il invitait toutes ces demoiselles au bal qui allait se donner.

Quelle jolie chose que ce bal!

Dans une chambre de vingt pieds carrés était dressée une table sur laquelle l'orchestre grinçait de toutes les cordes d'un violon et hurlait par tous les trous d'un flageolet enrhumé. Un bonnet pointu, une robe d'avocat, une mitre, une veste de pierrot, les déguisements les plus fous, affublaient les musiciens. Les danseurs avaient gardé leurs costumes de *Robert*; seigneurs, pages, prêtres, soldats, nonnes et moines, tous les rangs, toutes les transpirations se confondaient.

Deux faux gendarmes faisaient la police.

Il y a eu quatre contredanses.

De peur de compromettre la responsabilité des gendarmes, il ne faut pas définir le caractère de la danse qui a eu le plus de faveur; mais on comprend de reste que de jeunes élèves saturés des préceptes de la *danse noble* se complaisent au laisser-aller d'un genre moins sévère.

Par son style très-onduleux, une jeune personne, mademoiselle P..., qui est depuis allée mourir en Californie, mérita les hourras furieux de l'assemblée, et d'un suffrage unanime fut proclamée la reine du bal.

Le *rat* aime assurément la danse, mais il met son suprême bonheur à grignoter, à laper n'importe quoi, des

poires, des noix, des nèfles (ah! les nèfles!), du coco, de la bière, ce qu'on veut, ce qu'il trouve.

C'est avec regret, sans doute, mais non sans plaisir, que de la salle de danse on a couru vers les buffets.

L'aristocratie est allée boire pompeusement son punch vitriolé et croquer ses insolents biscuits.

La bourgeoisie a débouché son cidre et dévoré sa nourrissante galette.

Le pauvre fretin s'est partagé des objets sans nom, des pommes vertes, des trognons de poires tapées, des grains de raisin, des miettes de croquignoles : au moyen d'une collecte qui était arrivée à la fraction de liard, de pauvres enfants avaient eu pour leur part un marron et une amande trempée dans un petit verre de cassis pour quinze.

Heureusement, le dernier acte de *Robert* est tout religieux, et le personnel de la Sainte-Catherine, qui n'aurait pas pu faire un battement, avait conservé assez de force pour s'agenouiller et célébrer la conversion et le mariage du héros normand.

Quelle gaieté! rien au monde, robes, chapeaux, bijoux, voitures, ne donne autant de joie que ces petits amusements, ces petites ripailles en famille, entre camarades, dans ce lieu où l'enfance a été si laborieuse où la jeunesse est si riante,

D'où la vieillesse est chassée.

C'est la vie du *rat*.



Après avoir parlé des plaisirs du *rat*, parlons de ses terreurs. Le *rat* ne passe jamais qu'en frémissant près de l'armoire qui renferme le vieux squelette qui fait partie des *accessoires* de l'Opéra.

Cette terreur a une origine; cet *accessoire* a une légende que voici :

Au second acte du *Freyschutz*, pendant la scène de l'évocation infernale, un squelette s'agite sur la scène, et cette apparition produit sur le public une certaine sensation.

Ce squelette est véritable!

En 1786, un jeune homme de dix-huit ans, faisant partie des élèves surnuméraires de l'école de danse à l'Opéra, et nommé Boismaison, devint amoureux de mademoiselle Nanine Dorival, élève comme lui, et fille de l'ouvreuse de la loge du comte d'Artois.

Mademoiselle Nanine enflamma par ses coquetteries la naïve passion de son camarade, et lui donna des espérances jusqu'au jour où elle trouva de belles moustaches à monsieur Mazurier, sergent-major commandant le poste des soixante gardes-françaises qui faisaient le service de l'Opéra.

Boismaison vit son malheur, le jugea irréparable, et ne pensa plus qu'à la vengeance.

Un soir, au coin de la rue Saint-Nicaise, où était situé l'hôtel de l'Académie, comme on disait alors, il attendit, après le spectacle, le passage des gardes-françaises et

alla résolûment prendre à la gorge son heureux rival. Mazurier eut d'abord l'idée de tuer sur la place son agresseur; mais sa jeunesse et sa petite taille firent sourire le galant soldat. Sur son ordre, trois hommes détachèrent les bretelles de leurs fusils, attachèrent le jeune furieux et le déposèrent sous le péristyle de l'Opéra; où il passa la nuit, ainsi garrotté.

Le lendemain de grand matin, le sieur Demeru, gardien de la salle, trouva Boismaison, qui avait fait de vains efforts pour se délier, apprit de lui l'aventure de la veille, en rit beaucoup pour sa part, et ne manqua pas d'en égayer tout le théâtre.

Boismaison, bafoué par ses camarades, eut la fièvre. se mit au lit, et mourut en faisant un singulier testament.

Il légua son corps à monsieur Lamairan, médecin attaché à l'Opéra, et qui avait un cabinet dans l'hôtel même.

Le pauvre jeune homme pria monsieur Lamairan de garder son squelette dans ce cabinet, pour être, après sa mort encore, près de celle qu'il avait aimée.

Malgré les vicissitudes de l'Académie royale de musique, les incendies et les autres causes qui l'ont transportée jusqu'à la rue le Peletier, peut-être aussi par un respect traditionnel pour la dernière volonté du jeune figurant, son squelette n'a pas cessé de faire partie du matériel de l'établissement.

Et la vie du théâtre a recommencé pour lui.

Le public a quelques préjugés : il croit que le pied de la danseuse, si élégamment cambré, si souple, si fort, si gracieux, quand il est revêtu du bas de soie et du chausson piqué,

Il croit que ce pied nu est une monstruosité; il s' imagine un volume de chair plus ou moins gros, rougie et tuméfiée par un exercice violent et continu, des articulations ossifiées, des doigts tordus en sens contraire, des ongles enfouis dans des replis durs comme la corne, une peau irritée, calleuse et agréablement bigarrée de durillons, de cors et d'ampoules : voilà ce qu'il croit produit par l'étude des *entrechats*, des *pirouettes* et des *pointes*.

Il n'en est rien; on a vu, on a moulé même de charmants pieds de danseuse.

Le public croit aussi que les danseuses, mal réparties du côté des mollets, se font faire des mollets de coton. Cela n'est pas possible, le mouvement des *entrechats* bouleverserait tout et ramènerait les suppléments sur le devant du tibia.

L'entrée des coulisses de l'Opéra était jadis, comme nous l'avons dit, une prérogative très-recherchée, très-défendue, et que se partageaient les intimes de la maison du roi.

Par suite du système d'entreprise particulière, la concession de ces entrées appartient au directeur, qui sut s'en faire un moyen d'administration.

Il admit successivement, mais toujours de sa propre

volonté et sans créer un droit, la plupart des abonnés fidèles ou influents de son théâtre. Il étendit cette faveur à des députés, à des pairs, aux employés supérieurs des ministères, aux journalistes, aux artistes distingués, en un mot, à toutes les personnes dont les rapports pouvaient lui être utiles ou seulement agréables.

Cette combinaison a produit les résultats prévus.

Les coulisses ont cessé d'être une mine exploitée par cinq ou six gentilshommes ridés; mais elles n'ont rien perdu sous le rapport de la tenue et du bon ordre. Des ministres n'ont pas cru déroger à la sévérité de leurs fonctions en venant voir comment se machine le troisième acte de *Robert*.

Et aucun jeune homme de famille n'est devenu fou d'amour pour avoir parlé à une danseuse.

Voici en quoi consiste la jouissance de ces entrées. Une petite porte, placée au bas de l'escalier voisin du côté gauche de l'orchestre, est surveillée par un employé gardien de la liste des privilégiés, et communique à trois petits paliers puants, gras, infectés d'huile, qui conduisent sur le théâtre, à peine éclairé quand le rideau est baissé <sup>1</sup>.

Dans la pénombre de ce lieu si magique de loin, si re-

<sup>1</sup> Aujourd'hui cette topographie est changée : l'entrée, parfaitement assainie, est à droite; elle consiste en un petit escalier élégant et raide qui prend son point de départ dans un vestibule convenable.

poussant de près, passent et repassent des formes de figurantes, de chanteurs, de danseuses.

Aux cris du machiniste se mêlent les ricanements niais des petites filles, les gloussements licencieux des petits garçons, les roulades préparatoires du ténor, et les allocutions véhémentes des chefs de service.

Ceux qu'une permission récente vient d'admettre dans cette terre promise s'y présentent d'abord avec l'embaras et l'indécision de gens qui surprendraient des femmes turques au bain.

Errant d'une coulisse à l'autre, ils prennent part seulement par le sourire aux conversations grivoises que ne ménagent pas les habitués vétérans.

Ils sont plus enhardis dans le foyer de la danse.

C'est un ancien salon doré de l'hôtel Choiseul, coupé en deux dans sa hauteur, et dont les pilastres enfumés, les glaces cintrées et les ornements noircis attestent encore la richesse passée. Une pente légère du plancher est destinée à reproduire l'inclinaison du théâtre; tout autour de la pièce sont adaptées des barres d'appui contre lesquelles les sujets dansants viennent se tordre les pieds, se cambrer les reins, se renverser les jambes.

Voyez, pour l'intelligence, le premier tableau du deuxième acte du *Diable boiteux*.

Devant la cheminée se tiennent les enfants et le fretin du ballet.

A côté des deux chambranles s'assoupissent, digèrent, bavardent, les mères de ce menu monde.

N'oublions pas la feuille de présence, sur laquelle chaque figurant mâle ou femelle vient signer son nom ou dessiner une simple croix, s'il y a lieu.

Au milieu de la pièce, un groupe d'hommes habillés avec soin, le chapeau à la main, chuchotant, riant, semble attendre quelque chose.

Ce sont les habitués. Qu'attendent-ils? L'arrivée des premiers sujets, qui vont s'exercer avant le lever du rideau.

Ces dames tardent le moins possible à parattre.

On les voit venir une à une, descendre avec une grâce étudiée un petit escalier de quatre pas, marcher avec ce déhanchement qui n'appartient qu'aux danseuses, le pied en dehors, tout d'une pièce et chaussé d'une guêtre large qui leur donne assez l'aspect de petites poules anglaises blanches.

Ces guêtres sont destinées à garantir le lustre de leurs souliers de satin et la netteté de leurs bas.

Avec le petit arrosoir qu'elles portent du bout du doigt, en façon de jardinières de Watteau, elles versent un peu d'eau sur un espace de trois pieds carrés; puis, soulevant avec la main la tournure de leur robe, elles envoient dans la glace une œillade générale au groupe qui se tient derrière elles, et les voilà parties s'arrondissant, pirouet-

tant, s'enlevant, travaillant les sourires, les langueurs, les entrechats, pendant cinq minutes.

Ici un peu de repos.

Le groupe d'hommes se disloque, les plus intimes s'approchent et profitent de cette courte halte.

Ce qui se dit, ce qui s'arrange, ce sont des secrets que nous ignorons ou que nous voulons taire.

L'avertisseur vient jeter sa voix de crécelle au milieu de ces gazouillements de femmes et de jeunes gens :

— *Messieurs et dames, on commence.* (Ce n'est pas vrai.)

Cet incident est utile à celles de ces dames qui veulent couper court à une conversation ennuyeuse ou trop pressante :

Leur réponse est un entrechat.

L'avertisseur revient :

— *Messieurs et dames, l'on a commencé.* (C'est à peu près vrai.)

On défait alors les guêtres, on remet son arrosoir à sa mère, à sa femme de chambre, ou à la personne qui est l'une et l'autre, et l'on prend, en se déhanchant de plus belle, en donnant à son corps les saillies les plus déraisonnables, le chemin de la scène.

Le foyer est un salon ; les mères regrettent le temps où c'était un bazar.

Il s'y fait beaucoup de conversations et peu d'affaires ; on y parle assez facilement d'amour, rarement d'argent.

Les hommes riches de l'époque penseraient jouer au grand seigneur d'autrefois s'ils convoitaient des danseuses du premier ordre ; ils se croiraient des Guéménéé, des Soubise, et se précipitent dans la figurante, afin d'être aimés pour eux-mêmes.

Vieillards, ventrus, catarrheux, goutteux, ils ont tous cette prétention.

Le personnel des habitués se compose donc des abonnés saillants, des jeunes gens à la mode, qui occupent leur soirée avec les petits bruits et les petits faits du lieu.

Quelques étrangers ont été reçus dans les coulisses, et, parmi les députés qui ne dédaignaient pas les pompes et les œuvres secrètes du théâtre, on a souvent compté plusieurs membres de cette nuance qu'on appelle stupidement la *doctrine*, parce qu'en France il est peu de choses qui ne reçoivent une dénomination imbécile.

Le début dans ce monde nouveau leur a été ménagé par une personne qui s'est attribué l'entreprise générale de leur éducation.

Un accent méridional, assaisonné de gasconisme grivois, une sorte d'œil noir assez provocateur et un nez basque constituaient toute la séduction.

Cette pauvre personne, bonne fille s'il en fut, remplit avec tant de conscience ses fonctions d'institutrice, qu'on finit par l'appeler le *canapé de la doctrine*.



Il nous reste à parler des loges de ces dames, dont nous n'avons pas vu une seule, comme on pense.

Une psyché, un divan, une toilette et des armoires en composent le mobilier nécessaire. En fait d'ornement, des gravures, le plus souvent des portraits de Vestris, de Gardel, de Duport, de Bigottini.

La loge de mademoiselle No... offre une collection complète des illustrations de la danse passée et présente.

Celle de mademoiselle Leg... était un oratoire profane, un boudoir dévot, dans lequel se rencontraient un prie-Dieu et un pot de rouge, un livre d'heures et des rôles de ballet, un bénitier et un flacon d'essence. Dans un entr'acte, mademoiselle Leg... avait le temps de se sanctifier et de se damner vingt fois, de se parfumer et de faire le signe de la croix, de réciter trois Ave et de se farder le visage.

Ses camarades iront en enfer, elle comptait sur le purgatoire.

Le corps de ballet est réparti dans des chambres de quinze, dix, cinq ou trois femmes.

Il se pousse là des cris inconnus, des éclats de rire de l'autre monde.

On chante, on se déshabille, on médite, on bat les coiffeurs, on désole les habilleuses, et l'on se paye des petits verres de cassis ou de la bière, jusqu'au coup de cloche de l'avertisseur.

Quand la bande est tout entière étuvée, peignée, vêtue

à la moyen âge, à la péruvienne, à la grecque, à la sauvage, coiffée à la *mal content*, à l'italienne, paysannes, pages, grandes dames, sylphides, roulent dans les escaliers, à grand bruit, comme des pavés de Fontainebleau qu'on décharge sur la voie publique.

De tous ces détails et de toutes ces considérations sur l'état actuel de la danse, non pas comme art, mais comme moyen de fortune, il faut tirer cette conclusion déplorable que l'époque n'est pas généreuse, qu'elle blâme les folies brillantes et tolère les petits plaisirs, obscurs et sordides.

## XI

### LES CHOSES QUI N'EXISTENT PLUS

Nous n'en sommes pas à exprimer nos premières plaintes, à pousser nos premiers gémissements sur la disparition d'une foule de choses qui servaient jadis au bonheur de la vie.

Parmi les pertes les plus regrettables, nous avons d'abord pleuré l'esprit, le bon esprit;

Celui qui vivait dans la conversation, qui intriguait de bonnes comédies, qui tournait de fins couplets de vaudeville, qui n'abandonnait pas les hommes d'État à

la porte de leur ministère, qui inspiraient la diplomatie, en un mot, qui menait la société, le théâtre et les affaires.

Il n'y a plus de causeurs, plus d'auteurs comiques, de chansonniers, de ministres, d'ambassadeurs, dont on puisse citer un trait, un bon dialogue, une chanson, une repartie, une intrigue où l'esprit se retrouve.

Cette énumération serait interminable et inutile, car chacun, au milieu de cet ennui général, de cet assoupissement de l'intelligence, sent que ce qui manque, que ce qui est perdu, c'est l'esprit.

L'esprit n'a plus que des dangers. Ceci sera prouvé une autre fois.

On a aujourd'hui quelque chose <sup>là</sup> qui est à l'esprit ce que la charge est à la bonne peinture.

L'honnêteté n'existe plus, cette honnêteté qui tenait du sentiment religieux et du respect pour le nom de famille : on vole partout, jusqu'à la limite de l'article du Code. C'est là le dernier frein : on ne craint plus de rendre compte de ses actions devant Dieu ou devant le confesseur, mais devant la police correctionnelle.

La littérature s'est transformée en journaux.

Les arts s'en sont allés aussi. La peinture, parce qu'on ne la paye pas ; la musique, parce qu'on lui préfère les cafés chantants.

On a supprimé aussi l'ancien Palais-Royal, avec ses galeries biscornues, sa population licencieuse, ses mai-

sons de jeu, ses boutiques criardes et son mouvement attractif. C'était le bazar de l'univers; ce n'est plus qu'un monument moral, froid, aligné, constitutionnel.

Les restaurateurs! où sont-ils? Où est-on sûr de ne pas payer très-cher un *cheval-steack*?

Depuis la fondation des clubs où l'on dtne, les restaurateurs s'en vont.

Le bon vin est parti. Personne n'est assez riche et ne croit assez à ses amis et à l'avenir pour préparer de loin une bonne cave. Il n'y a plus que monsieur Pat... qui goûte lui-même un plaisir personnel à voir *siffler* ses admirables vins du Rhin et de Bordeaux.

Depuis qu'il y a des électeurs et des éligibles qui fraternisent, on a fabriqué pour ces gens-là une décoction de sucre candi, de potasse et de moelle de sureau, qui, sous le nom de vin de Champagne, chauffe les sentiments patriotiques.

Les cigares sont devenus exécrables.

Il n'y a presque plus que des bijoux faux.

Personne ne porte un habit de drap fin, parce que personne ne fabrique de drap.

Nous avons une douzaine de grands manufacturiers très-décorés, qui exposent dans les baraques des Champs-Élysées des draps magnifiques qu'on ne retrouve plus dans la consommation, et qui ne sont que le *specimen* menteur d'une industrie imaginaire.

Le chef de l'État a l'extrême bonté de visiter leurs

produits, de préparer pour chacun une allocution encourageante. Le ministère leur décerne des médailles d'or pour récompenser leurs admirables efforts. Et il n'est personne qui ne gémissé de voir blanchir au bout d'un mois la redingote bleue qu'il a payée 140 francs, et dont le drap contient un quart de coton.

Le coton, c'est tout notre siècle ; le coton, c'est l'attrape, c'est le semblant, l'imitation, c'est le plaqué des bonnes choses.

Tout est coton.

Tout est à bon marché : le gouvernement comme les chemises.

Le coton a tout envahi, même la charpie. Le coton se mêle au drap et même à la toile.

La toile, ce beau luxe de nos pères, a disparu : au lieu de la blanchir dans le pré, à l'air, de la laisser prendre force et éclat pendant un mois à l'action de l'air et de la rosée, on la blanchit à la chaux en vingt-quatre heures.

Elle est brûlée et périt vite.

Il s'ensuit qu'on ne fait plus de bon papier, parce que la pâte, composée de chiffons où le coton domine, est également blanchie à la chaux.

On prétend retrouver des lettres manuscrites de Henri IV.

Eh bien, dans dix ans, toutes les archives des ministères seront en poudre. Le papier s'exfolie, s'écaille et se dissout au moindre contact.

La perte ne sera pas grande!

C'est notre rage de luxe à bon marché, c'est ce besoin d'être égaux, non seulement devant la loi, mais devant tout, qui tue les fabrications consciencieuses et nivelle le prix de tous les objets nécessaires à la vie.

On ne fait plus de vraie bougie, parce qu'il a fallu trouver, pour l'orgueil des portiers, une composition qui ne portât pas le nom prolétaire de chandelle. Un portier chez qui les petits locataires déposeraient un bout de chandelle se boucherait le nez. Et on a fabriqué un luminaire à vingt-sept sous la livre, qui infecte l'arsenic et n'éclaire pas.

Enfin, tous les petits ingrédients qui relevaient le ragoût social sont supprimés. L'intelligence n'a plus pour pâture que l'indigeste et insipide *roasts-beef* de la politique.

Et la vie matérielle ne se fournit plus que de produits falsifiés, d'imitations de choses perdues, de mauvaise viande, de mauvais vins, de mauvaises étoffes.

Tout est coton!

---

## XII

## DU POINT D'HONNEUR

On lit quelque part que les tribus arabes avaient dix mots pour dire *cheval*, pas un pour dire *honneur*.

Chez nous, au contraire, le mot *honneur* est riche en synonymes.

Toutefois, il est assez difficile de le définir.

Les uns ont arbitré que l'honneur était l'estime de soi-même, d'où il faudrait conclure que les plus présomptueux sont les plus honorables.

D'autres ont prétendu qu'il ne peut y avoir d'honneur où la vertu n'est pas. — Ce sont : le Romain Marcellus et le Français monsieur de la Palisse.

Un autre génie du premier ordre — peut-être Montesquieu — a écrit que l'honneur était le ressort des monarchies. — Il faudrait, pour le vérifier, avoir une monarchie sous la main.

Enfin, le philosophe David Hume disait : L'homme qui peut nous être utile est celui que nous honorons. — Donc je dois honorer mon boulanger, mon boucher, mon fruitier, qui me vendent à faux poids des objets d'utilité première.

A toutes ces définitions il en est une qu'on doit préférer, la voici :

— L'honneur est un instinct.

Elle est la meilleure, parce qu'elle ne dit rien.

Nous avons aujourd'hui plusieurs espèces d'honneur.

C'est faute de s'entendre sur cette idée générique qu'on a sans doute inventé une autre classification plus commode, à l'usage de tous : le point d'honneur.

Le point d'honneur est la morale du monde. C'est le caractère de chaque profession, une sorte de fierté relative.

Toutes les castes sociales ont leurs façons de point d'honneur.

Pour un roi représentatif, le point d'honneur consiste à se représenter lui-même.

Pour le ministre, c'est la combinaison d'une majorité moutonnaire, la pratique d'un système. — Sans le point d'honneur, le ministre des finances ne serait pas l'ogre redouté des portes et fenêtres.

Sous la Restauration, le soldat se faisait encore un triple point d'honneur de boire, de battre et d'être un vert galant. — C'est qu'il y avait alors dans l'armée une certaine fleur aristocratique. — Sous le régime de Juillet, le soldat était devenu bourgeois comme le roi, bon ménager et chef de famille. Tout cela avait déplacé le point d'honneur militaire, qui ne consistait plus qu'à vivre



honnête, à avoir le moins de dettes et le plus de grades possible.

Autrefois on disait d'un fils de famille : C'est un mauvais sujet, nous en ferons un soldat; — sous le régime de Juillet, un père regardait ses enfants, et disait : Mon aîné a de l'esprit, je lui donnerai du *droit*; mon second est plus lourd, mais plus rangé, je l'enverrai à Saint-Cyr. — C'est ainsi que le point d'honneur militaire avait insensiblement perdu son cachet moyen âge, son caractère chevaleresque. — Comment voulez-vous qu'il en fût autrement ? Nos sous-officiers se mariaient.

Demandez au journaliste ce que c'est que le point d'honneur, il vous répondra : C'est l'indépendance, — parce qu'il a besoin de faire croire à la sienne.

Pour l'homme du monde, au contraire, c'est l'obéissance passive aux lois de l'étiquette, aux conventions des salons.

Pour le spéculateur,

Le banquier,

Le marchand,

Le point d'honneur est dans les échéances. Payer exactement ses billets, sans protêt ni course d'huissier ; faire, comme on dit, accueil à son parafe, c'est, pour l'homme d'affaires, la moralité absolue. L'épicier dont on volerait la caisse la veille d'un payement mettrait plus de temps à rattraper son honneur, que le cheval de monsieur Delessert n'en aurait mis à attraper le voleur.

Les caprices du point d'honneur varient encore selon les conditions de notre état civil.

Le mari de six mois met toute sa fierté à n'être point trompé; le mari de six ans à ne point le paraître.

Pour une femme, le point d'honneur consiste à quitter la première son amant, à s'arroger l'initiative en matière de rupture.

Chez l'amant, la vanité procède à peu près de la même façon, car nous avons, de nos jours, tant d'hommes qui sont femmes!

Il existait autrefois chez nous un tribunal du point d'honneur, un code, une jurisprudence, une justice admise en la matière. Cette justice était le duel.

Au dix-septième siècle, la grande volonté de Richelieu n'avait pu le proscrire; au dix-neuvième, il s'est traîné mourant dans notre société. Il a suffi de deux réquisitoires de monsieur Dupin pour clore l'agonie.

En déclarant la guerre au duel, monsieur l'avocat général Dupin a fait, comme je ne sais quel Romain, un vaste pli à sa robe, et c'est dans ce pli que sont venus se cacher tous les poltrons du royaume. Ceux-ci, qui sont nombreux, peuvent aujourd'hui être braves sans frais, ce qui permet de généraliser notre valeur nationale et de multiplier les hypocrites du point d'honneur.

On a jugé dernièrement en province une affaire de duel.

Un avocat et un avoué s'étaient créé l'habitude de se dire des choses atroces à toutes les audiences.

On sait que jamais les tribunaux ne s'interposent dans ces luttes d'injures.

Si vous en voulez à quelqu'un, vous pouvez, moyennant cinq francs, et sous le plus frivole prétexte, lui lancer une assignation. Pour une cinquantaine de francs, un avocat s'attendrit au récit de votre grief, quel qu'il soit ; pour soixante francs, il prend feu contre le défendeur et court furieux se mesurer avec l'avocat de celui-ci, qui, de son côté, a fait provision d'injures.

Vous faites donc dire à votre partie adverse une foule de choses que vous ne voudriez pas dire vous-même ; les avocats s'exaspèrent pour votre argent, finissent par s'échauffer pour leur propre compte, et les juges, bercés dans un demi-sommeil, ne disent jamais : C'est assez.

C'était une querelle de tribunal qui avait mis le pistolet à la main des deux personnages dont l'un a été tué.

Le jury a fait preuve de bonne foi, d'intelligence des mœurs et des nécessités sociales, en prononçant l'acquittement du survivant et des témoins ; mais la cour, toujours en vertu de la jurisprudence inventée par monsieur Dupin, les a condamnés à quelque 3,000 francs de dommages-intérêts.

C'est-à-dire que voilà le duel devenu un privilège aristocratique de la fortune. A cause de la prison qui l'attend, il est clair qu'un homme qui a besoin de son temps

pour vivre n'a pas le droit de se battre. Les amendes l'écraseront, si le sort des armes l'a favorisé.

De la sorte, on peut souffleter impunément l'écrivain, l'artiste, l'employé, tous ceux enfin que la prison peut ruiner.

Le militaire, l'oisif, le riche, ont seuls le droit de montrer encore un peu de cette susceptibilité qui faisait autrefois de notre nation la nation la plus polie.

Il faut maintenant

Avoir du temps à perdre pour se faire respecter, et de l'argent pour payer le sang d'un adversaire.

### XIII

## LES COMIQUES

Pour réussir auprès des femmes, dans ce bas monde, chacun cherche une manière appropriée à sa nature, à son caractère et à sa position.

Les uns s'illustrent par une littérature lamentable et font gémir les petites filles sur les malheurs d'un feuilleton écrit tout entier en exclamations douloureuses.

Les autres travaillent dans l'éloquence et tâchent de devenir députés, afin d'offrir à des femmes des billets

de Chambre pour les séances où se discute la pêche de la morue.

Il y en a qui s'en vont dans les ateliers de peinture, apprendre de quoi faire des petits portraits ou des charges de profil.—L'amateur dépasse difficilement le profil.— Et, à la campagne, ils profilent tout le genre humain, les maîtres et les chiens de la maison.

Quelques-uns chantent, non plus des barcarolles comme jadis le brillant colonel Brack, mais des *canzonette* italiennes quand ils se supposent un ténor ; ou des polissonneries napolitaines quand ils se croient aussi gros, aussi gais et aussi basses que Lablache.

Quant à la guitare, on n'en joue plus que dans les colonies.

Les pianistes amateurs sont assez recherchés, quand ils ne prétendent pas jouer des valse de leur composition.

Il y a encore, pour réussir, la conversation, le luxe, la toilette, les chevaux, et une foule d'autres moyens par lesquels chacun essaye d'être établi, selon l'expression vulgaire, comme *homme aimable en société*.

Car, il faut bien le dire, la plupart des actions des hommes, même les plus sérieuses et les plus graves, ont ce but : plaire aux femmes. Et leur amour-propre ne veut des distinctions, des uniformes, des costumes, des ordres et des plaques que pour éblouir le regard des femmes.

Dans cette énumération des divers moyens *d'être aimable en société*, il en est un tout à fait français dont la nature n'a pas été étudiée, et qu'on a négligé d'appeler par un nom générique.

Dans le monde des commis voyageurs, les jeunes farceurs qui savent contrefaire le miaulement du chat et l'aboïement du chien, imiter le bruit de la scie, tirer les cartes, retourner leurs paupières, parler comme Mayeux et déclamer comme Frédérick Lemaitre, faire lever pendant la nuit les notaires et les accoucheurs sous prétexte de testament ou de mal d'enfant, dételer les chevaux de cabriolet, écrire en rébus, s'introduire dans la bouche des bougies allumées, embrasser sur le boulevard des gens inconnus, et arrêter les cochers de fiacre pour entamer ce dialogue qui se termine par la citation d'un vers fameux.

— Cocher ! Êtes-vous loué ?

— Non, monsieur.

— Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Toute cette engeance fatale aux portiers, aux bourgeois, aux épiciers, est connue sous le nom de *loustics*, emprunté aux farceurs de régiment.

Mais dans le monde, indépendamment des *loustics*, il y a les gens qui se dévouent aux plaisirs de leurs semblables et abordent franchement la position de *comiques*.

Le *comique* travaille très-sérieusement ses folies,

comme Odry a travaillé ce *hein!* si larmoyant, quand il écoutait un récit douloureux.

Il ne procède pas par la conversation, mais par des scènes ou des charges ; on l'oublie dans un coin sans lui rien dire, jusqu'au moment où on le produit pour l'admirer.

Alors le *comique* se développe.

On lui demande la scène de la *cour d'assises* ou sa chanson du *Gamin sentimental*.

Cette chanson qui ne chante rien et qui s'accompagne avec un tapotement monotone d'accords sur le piano, est entrelardée de facéties que le *comique* a composées lui-même, le tout gravé avec dédicace à Ch. Plantade ou à Bérat, dont il est nécessairement le flatteur et l'ami.

Le *comique* est indispensable pour toutes les innocentes niaiseries du monde qui ne demandent pas d'esprit, mais du mouvement, du dérangement, et une certaine verve de désordre.

Si, pour jouer des proverbes ou des charades, il faut déplacer des meubles, improviser un costume avec des loques informes, grimer des visages, organiser un orchestre avec des pincettes et des bassinoires, le *comique* est fécond en ressources ; il s'agit dans cette mise en scène dont il interrompt chaque détail par des lazzi ; c'est lui qui trouve les meilleurs mots de charades, qui remplit le mieux son rôle, qui joue le mieux les char-

latans, les commissaires de police et les empereurs romains.

Dans la comédie de société, il excelle par son universelle bonne volonté : il accepte tous les emplois et pousse l'immolation de lui-même jusqu'à danser des pas de Taglioni avec un jupon de gaze et des roses dans les cheveux.

Et, chose injuste !

Quand le *comique* a fini ses exercices, qui ont tant fait rire, il est récompensé par un délaissement absolu.

Il n'y a pas de vie de château possible sans un *comique*.

C'est une grosse affaire que de jouer la comédie loin de Paris, dans les terres, et la difficulté en double le plaisir.

Or, à côté des amateurs naturels, sans prétention, et par cette raison excellents, que le hasard révèle comme de grands comédiens, la nécessité d'un *comique* est absolue pour organiser l'administration de la troupe, peindre les décors, tendre un salon, découper des arbres, distribuer les rôles et quelquefois souffler.

C'est à l'emploi de souffleur, emploi modeste en apparence, que le *comique* demande ses effets les plus bouffons. Tantôt il souffle trop, tantôt pas assez, tantôt trop bas, tantôt trop haut, toujours de manière à amener des coq-à-l'âne et des rires généraux ; souvent, pour inti-



midier les actrices, il abuse de sa position en lorgnant leurs mollets, et du fond de son trou leur adresse les *grimaces* les plus propres à les déconcerter.

Pendant les répétitions, pendant que les uns étudient au coin d'une allée du parc, que les autres, dans leurs chambres, hurlent comme des cymbales, le *comique* va de l'un à l'autre, inquiète celle-ci sur la couleur de la robe qu'elle a choisie, celui-là sur l'effet équivoque de ses mollets, conduit les répétitions partielles, chante les couplets de tout le monde, rédige une affiche burlesque, fait au public des annonces excentriques, et trouve enfin dans cette succession d'événements matière à glose, à rire et à bruit.

Du reste, ce goût de la comédie hors Paris se propage avec une fureur croissante : depuis qu'il n'y a plus de véritable société, on remplace les causeries, les réunions, les cercles, les soupers, tous les plaisirs intimes d'autrefois, par des plaisirs de passage, par des courses de Chantilly, des voyages aux eaux, par de la comédie de château, toutes choses qui amusent, qui rapprochent, mais qui ne lient pas.

La passion du travestissement est universelle, elle gagne tous les âges, tous les sexes et toutes les provinces : voici à quel point.

Il n'y a pas bien longtemps, le *Hussard de Felsheim* a été joué au château de M..., près de Tours, et l'on assure que deux jeunes personnes charmantes et bien élevées,

ayant accepté les rôles des deux pages, n'ont pas dédaigné de montrer dans leurs pantalons de tricot blanc collant des formes dont leurs maris n'auront pas la première vue.

On parle aussi d'un jeune diplomate qui, désespérant de voir briller à sa boutonnière la moire rouge du ruban de l'honneur, et n'ayant pas songé pour l'obtenir à se faire nommer sergent-major dans la garde nationale, se console par une illusion théâtrale de l'ingratitude du pouvoir : il court les châteaux à comédies, et s'offre toujours pour jouer les *décorés*.

Pour en revenir au *comique*, sa destinée le trompe bien.

Il y a trente ans, un homme tant soit peu chansonnier ou ventriloque était accueilli avec transport dans la société, et chaudement poussé dans les emplois publics.

Aujourd'hui, le *comique* perd son temps et ses frais : les députés et les ministres encouragent peu les chanteurs de romances et les héros de proverbes. Quant aux femmes, chose singulière et pourtant explicable ! elles éprouvent une joie maligne et coquette à mépriser ceux qui font tant pour les distraire, et, détournant les yeux de celui qui s'agite, qui grimace pour leur amusement, elles vont choisir dans un coin le grognon taciturne et froid qui ne figure que comme trouble-fête dans les plaisirs d'autrui.

Sans doute, les gens comiques ne sont pas nécessairement amusants; mais il faut convenir que de nos jours on fait la place trop belle aux ennuyeux.

## XIV

## LES LARMOYEURS

Pleurer à volonté a toujours été un talent fort rare, le plus inappréciable des talents.

Nulle éloquence n'a jamais pu remplacer l'éloquence des larmes, et bien des orateurs, à bout de raisons, de gestes et de phrases, ont eu recours à elles comme à un extrême et immanquable moyen de persuader : témoin monsieur Thiers. On est sans armes contre ce flux à deux robinets qui vous inonde en un clin d'œil, pénètre par tous les pores de votre sensibilité et vous fait déborder le cœur.

Le larmoyeur politique est heureusement assez rare, et monsieur Thiers seul est capable, dans notre époque raisonneuse et peu sentimentale, d'apparaître à la tribune comme la fille de Jephthé.

Les larmes sont d'un usage bien plus fréquent dans les relations privées. Il n'est pas de jour où une petite pluie

de larmes ne trouverait son emploi, si chacun avait à sa disposition une grande fontaine lacrymale.

O vous qui pratiquez les femmes, les aimez beaucoup et les implorez souvent ! dites, combien de fois n'avez-vous pas appelé à votre secours la larme absente ? combien de fois n'auriez-vous pas payé de plusieurs années de votre existence la plus petite des peaux d'oignon ?

Heureux ceux qui pleurent, le royaume de ce monde leur appartient.

L'art de pleurer est le premier des arts ; de lui tout dépend, sans contredit. Nous avons des écoles sans nombre ; chaque science, même la plus douteuse, chaque langue, même la plus inconnue, a ses professeurs, ses élèves, ses rudiments imprimés et offerts à qui veut les apprendre ; et nous n'avons pas une école de larmes.

De nos jours, chacun veut devenir polyglotte. On s'expose aux mystifications des professeurs de chinois et de tartare-mantchou, dans l'espérance qu'on pourra arriver à se faire comprendre sur toute la surface de la terre. Malheureux ! apprenez à pleurer, et vous serez compris partout.

Ouvrez la bouche et pleurez, cela ne veut-il pas dire que vous avez faim ?

Ouvrez la bouche et buvez vos larmes, cela ne veut-il pas dire que vous avez soif ?

Pleurez et joignez les mains en regardant une femme, cela ne veut-il pas dire que vous l'aimez ?

La langue des larmes est la seule universellement comprise, la seule qui fut parlée avant la tour de Babel.

Et cependant, à notre époque si fière de la civilisation et de ses prétendus progrès, il n'y a que les enfants au berceau et les femmes incomprises qui sachent la parler couramment. Cela existe pourtant, des femmes qui savent pleurer à ravir et qui se disent incomprises.

Nous devons dire, cependant, qu'un certain nombre d'ex-riches, frappés de cet aveuglement du siècle à l'endroit des larmes, et bien convaincus d'ailleurs de la puissance irrésistible de ces perles brillantes quand elles sont employées avec discernement, ont résolu de se servir de cet invincible moyen pour arriver à tout, honneurs, richesses, pouvoir.

C'est le parti des *larmoyeurs* ; la société de Loyola n'est rien auprès ; nul obstacle n'arrêtera cette fraternité de larmes.

Depuis longtemps déjà, le larmoyeur existait, mais seul et ne pleurant que pour son propre et privé compte. Il serait curieux de voir au juste jusqu'où pourront arriver les larmes enrégimentées, et les effets que pourront produire des chœurs de soupirs.

Les membres de la corporation s'appelleront les chevaliers de la larme à l'œil.

Pour être reçu dans ce parti, il faudra passer par diverses épreuves, dont la plus difficile sera de mouiller

trois mouchoirs de suite, à la seule fontaine de ses propres yeux.

En attendant que nous soit donné le spectacle de la grandeur du parti des larmoyeurs, dirigé par monsieur Thiers, disons un peu ce que c'est que le larmoyeur privé.

Il se divise en catégories nombreuses, dont voici les principales :

Le larmoyeur des rues ;

Le larmoyeur des antichambres ;

Le larmoyeur d'affaires ;

Le larmoyeur des boudoirs ;

Le larmoyeur officiel.

La première comprend tous les petits Savoyards qui vous demandent un sou en vous appelant mon général ;

Toutes les mères d'enfants de carton qui vous implorent au coin des bornes, portant dans leurs bras leur prétendue progéniture soigneusement défendue contre la rigueur du froid et contre la vue des passants ;

Ceux qui meurent de faim, étendus sur les trottoirs des rues les plus fréquentées entre onze heures et minuit ;

Et ceux qui exercent, sans payer patente ni loyer, l'industrie des écrasés.

Toutes ces différentes espèces en viennent à des résultats assez avantageux ; la plupart ramassent un petit capital qu'ils grossissent bien vite en l'employant au prêt sur gages ; ils marient bien leurs filles, et finissent

par devenir des citoyens importants et considérés. D'autres s'entêtent jusqu'à la fin de leurs jours à rester dans une *détresse* apparente, et, s'étant pris de passion véritable pour *leur art*, ils se livrent solitairement au plaisir d'enfourer des louis dans de vieux bas, et les vieux bas dans leur paillasse.

Tous, enfin, rendent grâce à l'*état* que des parents expérimentés leur ont donné, préférablement à toutes les professions libérales ou non que les jeunes gens choisissent à leur sortie du collège.

« La larme nous a fait ces loisirs, se disent-ils quand l'heure du repos est venue ; bénis soient nos père et mère qui, nous ayant bien fustigés, nous ont appris à beaucoup pleurer. »

On voit combien est fautive cette manière de parler qui consiste à dire : « *Il ne lui reste que les yeux pour pleurer,* » quand on veut donner une idée du dénûment le plus complet, le plus absolu. Les yeux pour pleurer sont une grande richesse ; il ne s'agit que de savoir s'en servir.

Le larmoyeur des antichambres sait implorer si habilement les garçons de bureau ou les domestiques ; il sait faire luire si bien à propos une larme unique dans le coin de son œil désolé, qu'il ne manque jamais d'attendrir la livrée ; et, dans les ministères comme chez les hommes puissants, quand on a pour soi les gens qui

ouvrent et ferment les portes , on peut être tranquille ; tout vous réussit.

Le larmoyeur d'affaires sait admirablement se plaindre , au moment opportun , du malheureux état de sa famille , de la cherté des vivres et de la dureté des temps. Vos conditions sont bien débattues, vos prix sont bien arrêtés ; cependant , au moment de conclure définitivement, un soupir est poussé, une larme arrive silencieusement , la pitié vous prend à la gorge, vous recevez à brûle-pourpoint un de ces regards auxquels on ne résiste pas ; vous souscrivez à des conditions nouvelles, et vous êtes admirablement volé par un homme souvent vingt fois plus riche que vous.

Pour le larmoyeur des boudoirs, c'est, sans aucun doute, le plus dangereux ennemi de la fidélité conjugale, le crocodile le plus redoutable pour les timides colombes qui n'ont jamais reçu dans leur esprit la pensée d'une faiblesse, l'idée d'un enlèvement.

Quel sublime artiste ! comme il pleure à désespérer toutes les Dorval du monde ! comme il conquiert une riche dot , en persuadant à une jeune héritière qu'elle doit le suivre ! comme il attendrit un cœur de veuve, qui a vu couler bien d'autres larmes pendant !

Auprès de lui , Lovelace est un novice : Lovelace laisse éclater son orgueil, lui sait cacher le sien, non moins indomptable, dans les profondeurs de son ambition.



Voyez-le le front dans ses mains, les cheveux en désordre, la face pâle, l'air égaré. Longtemps il a eu l'œil sec, la résolution énergique, l'attitude fière et véhémentement, mais enfin, quand il a choisi son heure, il pleure, ce grand cœur. Qui donc résisterait à ces larmes qu'on croit si rares, à cette humiliation d'une superbe nature ?

Il trompe par un art consommé.

Ce qui ne l'empêche pas d'être quelquefois prévenu par la femme, qui trompe, elle, par instinct.

Le larmoyeur officiel est le plus vulgaire et le plus gauche de tous. On voit les ficelles qui lèvent la pelle de ses canaux lacrymatoires ; ce qui ne l'empêche pas de conquérir de l'avancement, tant la larme est puissante, même quand elle est fausse pour tous les regards.

Du reste, il n'y a pas à s'étonner de ce pouvoir surhumain que donnent les larmes dans ce monde. Ne trouve-t-on pas dans les Écritures que les larmes du pécheur sont le plus doux encens qui puisse être apporté devant le trône de Dieu ?

---

## XV

## LES FAUX ANGLAIS

Nous donnions autrefois le ton, comme il se disait, à toute l'Europe. En fait de modes, comme en fait de bien d'autres choses, nous recevons aujourd'hui la loi des Anglais.

Cette imitation, contre laquelle il a été hurlé plusieurs fois, a produit depuis quelques années, chez nous, des types très-ridicules, parce que cette imitation est grossière et entreprise gauchement.

Les gens réellement élégants sont restés élégants à la française. Tout le monde sait ce que nous entendons par là, sans qu'il soit besoin d'analyser cette élégance facile, simple, et dont le goût est tout le secret.

Les entrepreneurs de style anglais appartiennent en général à ces classes mixtes de la société qui ont de l'argent et des prétentions.

Ce sont, pour la plupart, des fils de notaire, d'agent de change, de marchand de bois ou de toute autre chose en gros, qui, ne voulant pas continuer le commerce de la famille, cherchent dans des carrières différentes et

dans la tenue extérieure des contrastes qui déguisent leur origine.

Le premier exercice de ces faux Anglais est l'étude du silence, qui est aussi la ressource et la sauvegarde des imbéciles.

Car il y a des gens qui ne parlent jamais, de peur de dire des sottises, comme on ne sort pas à pied de peur d'être crotté.

Le faux Anglais parle donc très-peu, ce qui est *très comme il faut*. Il mange à l'anglaise, c'est-à-dire qu'il use un temps précieux à décharner une côtelette en croisant son couteau et sa fourchette à chaque temps de repos. Il prend son verre à patte entre le deuxième et le troisième doigt, et le porte à ses lèvres après avoir, par un froncement de sourcil, engagé quelqu'un à boire *avec* lui.

Cette manière de boire *avec* les gens, au lieu de boire *à la santé* des gens, est poussée encore plus loin par les véritables faux Anglais.

Un monsieur (faux Anglais) avait à côté de lui, à table, un ami intime; il appelle un domestique, et lui donne l'ordre d'aller dire à cet ami : Monsieur vous prie de boire *avec* lui un verre de vin de Bordeaux. L'ami, un peu rustique, et si près de celui qui lui faisait porter cette invitation, se retourne vivement, et, choquant violemment le verre de son voisin, s'écrie : « Parbleu ! tu

es bien bon, si tu veux trinquer, de ne pas me le demander toi-même. Je bois à la tienne. »

Le faux Anglais avale de confiance tous les mélanges d'eau-de-vie, de poudre à canon, de genièvre, qu'on décore du nom de vin de Porto et de Xérès, et qu'il prononce *Porte* et *Cherrè*. Il ne mange pas d'huitres sans les entremêler de petites tartines de beurre patiemment couché sur du pain avec l'extrémité du couteau ; à chaque bouchée, il penche la tête sur son assiette, toujours sans rien dire, ajoute des pommes de terre à tous ses plats, et s'abrutit dans cette opération de suprême bon genre, qui ne consiste pas à dîner, mais à manger.

Car, dîner, c'est causer ;

Manger, c'est se nourrir.

Une des choses qui préoccupent le plus le faux Anglais, après le silence, qui est son fond, ce sont ses toilettes.

Pour ses gilets et ses pantalons, il s'adonne aux écossais les plus inconnus, recherche les *mac-intosh* les plus bizarres, et a bien soin de faire remarquer la petite poche que portent les Anglais pour mettre l'argent du péage des barrières.

Il a supprimé les sous-pieds, et affectionne, le matin, le gros brodequin de chasse.

Prendre aux Anglais ce qu'ils ont de bon, leurs formes

de voitures, leurs chevaux, leurs cochers, c'est à merveille!

Mais leur emprunter leur silence insociable et deux ou trois méchantes manies de table et de toilette, c'est fort mesquin.

La vie d'une petite bande de jeunes gens de Paris ne consiste que dans cette imitation; et ce qu'ils obtiennent, petits-fils de bourgeois et plus ou moins auditeurs au conseil d'État ou *rats politiques* qu'ils sont, c'est de ressembler tout au plus à des fils aînés de bijoutiers de Londres.

Malgré ce travail de plagiat si fatigant, ils n'ont pas l'air de grands et riches Anglais; pas plus que ces sauvages nus, ayant ramassé dans les débris d'un navire une cargaison de faux-cols, n'avaient l'air d'Européens parce qu'ils avaient fièrement orné leurs cous de ces morceaux de chiffon.

## XVI

### LES MASCARILLES

Parmi les types ridicules qui varient l'aspect de notre société, on remarque, outre le *faux Anglais*, dont nous

nous sommes occupé, un autre type qui peut s'appeler le *faux Français*.

Comme le *faux Anglais*, le *faux Français* n'est autre chose qu'un Français.

Né de n'importe qui, il apparaît un jour au milieu de la société parisienne, pimpant, parfumé, grasseyant, parlant beaucoup aux femmes, peu aux hommes, lâchant des sornettes en style contourné, pirouettant sur les talons, et se donnant tous les airs éventés, prenant toutes les allures victorieuses de monsieur le marquis de Mascarille, dont nous lui laissons le nom.

Le *faux Français*, ou plutôt le vrai Mascarille, est un homme d'une quarantaine d'années, qui se croit sérieusement gentilhomme, et n'admet pas de discussion là-dessus. Il fait revivre toutes les impertinences de l'ancienne cour, où son grand-père a connu monsieur de Lauzun.

Il se dit bon Français, Français de la vieille roche, vrai Français, chevalier français.

Dans les temps où l'on se connaissait en noblesse et en éducation, on distinguait très-vite sous leur enveloppe ces valets de chambre emplumés, ces coiffeurs endimanchés, ces Mascarilles en goguettes, et on les rossait avec les brancards de leur chaise à porteurs.

Aujourd'hui, l'aristocratie est devenue si bonne fille, qu'elle sait gré au premier venu de lui voler son étiquette, ses blasons, ses privilèges; elle tient compte aux

gens de ce qu'ils veulent bien s'instituer barons ou marquis, et considère ce procédé comme un acte d'adhésion.

Qu'arrive-t-il? Le *Mascarille* moderne est plus impertinent que ceux qui naissent avec le droit de l'être.

Il bat ses domestiques, embrasse les femmes de chambre à la façon des anciens gentilshommes, se débaille quand il est gris, tutoie les actrices et les cochers, et affecte de ne pas payer ses dettes.

Il appelle cela faire revivre l'ancienne monarchie.

Ses appartements sont remplis de portraits de famille.

Quand il promène les dupes dans sa galerie d'aïeux, il s'arrête devant un portrait d'abbesse qui fut peut-être une sainte, et dit avec malice : « Mon grand-père m'a toujours dit que cette béguine-là était des soupers du régent. »

Car il ne parle jamais que régent et régence.

Tout ce qui se fait aux lumières est régence. Et, de même que le faux Anglais se bourre de pommes de terre bouillies et se noie de thé, le *Mascarille* affecte de ne manger que la nuit, parce que le souper est régence.

Il appelle le spectacle, quel qu'il soit, la comédie : la Comédie-Française; la comédie de Feydeau, pour l'Opéra-Comique. Il dit les Bouffons, et ne jure que par vrai Dieu! sacrebleu! pardieu! Quelquefois, dans les grandes occasions, et quand il s'agit de montrer qu'il est de noble race, il franchit l'époque frivole des Lauzun, et, remontant aux époques héroïques de la monarchie,

il emprunte aux anciens chevaliers l'apostrophe de :  
Vive Dieu ! messeigneurs !

Ceci est pour les occasions où le parti légitimiste — dont il est — peut avoir à se montrer.

Le *Mascarille* date de la Restauration ; mais il a pululé d'une manière alarmante. Toute la nation française s'*emmascarille*, et, à force d'être égaux, nous allons tous être gentilshommes.

On compte à présent par milliers des *Mascarillons*, des Lauzuns, des hommes-régence.

Un homme qui s'établit très-effrontément *Mascarille* finit même par un mariage qui se conclut en raison du titre qu'il s'est supposé.

Et les petites filles de bourse qui épousent des *Mascarilles* deviennent elles-mêmes des *Mascarillettes* tellement régence, qu'elles tutoient aussi les cochers de fiacre.

Un jour, l'une d'elles monte dans une citadine en affectant l'air effaré d'une grande dame qui va retrouver incognito Richelieu à sa petite maison.

— Cocher, mène-moi vite. Quelle heure as-tu ?

— Hein ? comment qu' vous dit' ça ?

— Quelle heure est-ce que tû as ?

— Tu m'aimes donc bien, que tu me tutoies ?

Le besoin de *s'emmascariller* est tellement général,



qu'on va chercher des titres, des écussons, jusqu'à l'étranger.

Le commerce des familles bric-à-brac s'étend tous les jours, et voici l'annonce que donnèrent un jour tous les journaux :

### IEFS AUX TITRES DE COMTE ET DE MARQUIS

A VENDRE EN ITALIE.

Produit net : 3 pour 100.

*Correspondance avec les chancelleries étrangères.*

S'adresser, franco, à M. MENNEVILLE, rue Saint-Dominique Saint-Germain, 42, de 1 heure à 2.

En principe, les habitants de la France se divisent en deux classes :

Ceux qui veulent être maîtres des requêtes ;

Ceux qui prétendent être *comtes*.

A l'âge de vingt et un ans, tout jeune homme doit se poser cette question :

Serai-je maître des requêtes, ou comte ?

Dans le premier cas, il fait son droit, s'habille en noir, et se lie avec monsieur Hochet, ou tout autre *rat politique*, pour apprendre la *trituration des affaires publiques* et le chemin du conseil d'État.

Dans le second cas, il s'établit sur le boulevard, arbore un cigare qui ne s'éteint jamais, comme le feu de Vesta, et entreprend sa généalogie.

Il s'appelle n'importe comment, Dumont ou Duval.

De ce nom-là pour arriver à être *comte*, il y a plusieurs chemins à prendre.

On habite une maison absolument neuve, dont le propriétaire tient à montrer qu'il a des locataires choisis ; le portier dispose dans sa loge des cases à lettres portant le nom de tous ses administrés, que, de son propre chef, il décore de titres de fantaisie.

Le locataire du premier est *marquis* de droit.

Celui du second, *comte*.

Ainsi de suite jusqu'aux greniers, où sont entassés les *barons*.

Ceci a été pratiqué notamment dans une maison voisine de la cité d'Antin, rue de Provence ; six jeunes provinciaux y devinrent comtes par le fait du portier, et rencontrèrent de beaux mariages à raison de leur illustre origine.

Le jeune Français qui a résolu d'être *comte* doit courir les ventes aux enchères, chercher de vieux portraits, et s'acheter des aïeux bruns ou blonds, selon sa propre couleur.

Il commence alors à écrire ainsi son nom : monsieur *du Mont* ou monsieur *du Val*.

Puis il adresse lui-même à monsieur *le comte du Mont* des lettres qu'il écrit lui-même.

Pour le flatter et ne subir aucune réduction, ses four-

nisseurs lui donnent leurs factures sous le nom de monsieur *le comte*.

Au lieu d'un griffon ou d'un léopard, le carrossier lui peint un beau jour une couronne sur le panneau de son cabriolet.

Et les amis de monsieur *du Mont* se disent :

— As-tu vu du Mont ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, il est comte depuis son dernier harnais.

Si monsieur du Mont fait courir des chevaux, tous les programmes le qualifient de monsieur *le comte du Mont, éleveur*.

A partir de ce moment, monsieur *le comte du Mont* s'abandonne au délire de la couronne : couronne sur son papier à lettres, couronne au coin de ses mouchoirs, sur ses pommes de canne, dans le fond de ses chapeaux, sur ses taies d'oreiller, ses assiettes, ses verres, ses peignes, ses brosses, et jusque sur le cadre du portrait de sa *lorette*.

Tout cela est innocent, impuni, encouragé :

Par ceux qui restent roturiers et qui en rient ;

Par ceux qui sont naturellement gentilshommes, et qui en rient plus fort encore.

Être *comte* aujourd'hui, c'est une mode, un goût, comme celui de la rocaille et du Pompadour.

Comme on achète de vieux meubles et de vieilles porcelaines, on se donne une vieille famille.

## XVII

## LES FEU

De temps en temps, la société de Paris s'illumine d'un éclat inaccoutumé.

De brillants météores versent la flamme à grands flots, des volcans font éruption, et l'on se demande : Qu'est-ce que c'est ?

Ce sont deux ou trois jeunes héritiers qui agitent ainsi la ville et la mettent sur pied.

Clochez, le carrossier des mineurs, leur a fait une calèche et un *coupé chaise à porteurs*.

Les maquignons des Champs-Élysées les ont *enrossés*.

La taverne anglaise leur a fourni tous ces garnements britanniques qui, sous prétexte d'avoir *bon chic* en perruque, sont les plus mauvais et les plus ivrognes cochers ;

Les chemisiers leur bariolent la poitrine de festons fleuris ;

Les tailleurs les fagotent ;

Les femmes à la mode leur chipent des épingles;  
Des valets de chambre modèles fument leurs cigares  
et habitent leur linge;

Les joueurs consommés les font jouer quand ils son  
gris;

Les hommes d'affaires les induisent en comman-  
dites;

Les usuriers les achèvent;

Et un beau jour l'on s'interroge en disant : Où est  
donc un tel ?

Hélas ! un tel a disparu :

L'étoile a filé,

Le météore s'est évanoui.

En termes plus intimes, les amis disent : Il y a long-  
temps qu'on n'a vu *feu* un tel.

Il est cuit,

Il est frit,

Il fait valoir ses terres,

Il a une mission secrète,

Il s'est fait spahi,

Il navigue,

Il étudie le slave sur les lieux,

Il se marie.

Ce qui signifie qu'on se moque charitablement du niais  
qui a épouvanté Paris des caracolades de ses chevaux,  
scandalisé les théâtres de ses parties d'avant-scène, in-  
cendié tous les restaurants de ses punchs nocturnes, et

laissé une part de son avoir sur le tapis d'une table de whist.

Ah! qu'elle est longue la liste des jeunes *feu* qui ont traversé l'existence depuis dix ans! Quelques-uns sont morts, d'autres ont engraisé; il y en a qui sont sous-préfets, brigadiers de hussards, douaniers, matelots, selon l'importance et les ressources de leur famille.

Les fils de bonne maison se font chasseurs quand ils n'ont plus le sou. Ils affectent le goût des champs, l'amour des forêts, affichent la haine de la grosse bête, et, quand ils viennent passer un mois d'hiver dans ce Paris tant regretté, c'est pour raconter des duels à mort qu'ils ont soutenus contre des sangliers et des loups, narrations qu'ils accompagnent toujours d'un fredonnement de fanfares de chasse et d'une imitation nasale de la trompe.

On les reconnaît, rouges, hâlés, l'œil hébété par l'habitude de rire avec des paysans, gorgés de nourriture, portant des gilets et des pantalons devenus trop étroits, et demandant des nouvelles de lorettes qui sont *feu* depuis quatre ans.

Ces *feu*-là sont les plus malheureux, parce qu'ils ne le sont pas franchement, et qu'ils revoient quelquefois le théâtre de leur splendeur.

Autrefois, les *feu* étaient bien plus nombreux, et ils arrivaient à la disparition par des traits de mœurs et de caractère dont la célébrité les dédommageait.

Tel celui qui, ayant signé 30,000 francs de lettres de change pour obtenir 500 francs comptant et un chameau vivant, promenait lui-même son quadrupède devant Tortoni, en le tenant par une grande laisse.

Soit à cause de la division incessante des fortunes, soit à cause des préceptes avaricieux qui gouvernent toutes les familles, les mineurs se flambent très-vite à la chandelle de la civilisation.

Depuis quelques années, on ne voit que des *feu* très-mesquins.

Nous citerons un jeune duc qu'on croyait *feu*, et qui n'en finit pas de mourir. Il allait fort vite, il courait la poste à bidet, déguisé en courrier, galonné comme un maréchal de France ; il changeait de voiture comme de gants ; il ne changeait pas de maîtresse, ce qui coûte bien cher. On attendait sa culbute, et il est resté.

Un autre, célèbre par sa phénoménale figure, s'est mangé en appartements, en chevaux, en actrices. Il lui reste de quoi vivre. Cela n'est pas tolérable.

Mais nous avons aussi les faux *feu*.

Quand un agent de change prend le chemin de la rivière ou de la Belgique, tout le monde saisit cette occasion de se dire volé, ce qui suppose qu'on avait de l'argent.

De même, nous voyons des vantards de ruine, des fanfarons de désordre, de mauvais sujets imaginaires,

déplorer des déportements qu'ils n'ont fait que rêver.

L'hiver dernier, un mineur, ou peu s'en faut, a scandalisé toute la jeunesse de Paris par une retraite motivée sur des raisons d'invention.

Il a supposé des pertes de jeu, des paris de course, des lettres de change signées en état d'ivresse ; il a poussé les hauts cris, s'est jeté aux genoux de sa mère, a pleuré abondamment, et a annoncé que des erreurs de jeunesse le forçaient de parcourir l'Amérique.

Ne pas se ruiner quand on est jeune, cela est tout au plus pardonnable.

Mais être avare et se prétendre prodigue !

Le tour est nouveau ; et c'est bien là un trait de ce temps-ci, qui joue au seigneur et qui paye en épicier.

L'hypocrisie de ce jeune *feu* a été démasquée.

Les amis qu'il accusait de son changement de fortune ont dressé son bilan.

Il est établi qu'en un an il avait perdu trente-sept francs au piquet.

Le temps des bons *feu* est passé.

Un jeune *feu*, plus gueux que Job, s'apercevait récemment des désastres de sa toilette. La médaille de la folle vie porte sur son revers un homme mal vêtu.

Il écrivit, en conséquence, à l'un de ses amis, non moins infortuné que lui :

« Envoie-moi, je t'en prie, un pantalon d'hiver. »



A quoi l'ami répondit :

« Je ne puis t'envoyer un pantalon d'hiver, n'ayant pas divers pantalons. »

## XVIII

### LA BOHÈME DE PARIS

Cette bohème est infiniment nombreuse et infiniment variée; elle comprend, en effet, tous ceux qui, dans Paris, dînent rarement et ne se couchent guère, et, certes, le nombre en est grand. Mais nous voulons parler de la bohème la plus bohème, de la bohème intelligente et spirituelle, qui se compose d'un certain nombre de jeunes gens propres à faire d'excellents ministres, des procureurs du roi irréprochables et des industriels audacieux.

Aux uns, les moyens manquent pour arriver : les protections, la connaissance de quelque député bon enfant; aux autres, la volonté.

Tous sont paresseux avec délices, et, comme ils ne font rien que tourner leur siècle en ridicule, cet exercice, vu la vivacité de leur esprit, les conduit à des effets ravissants, qu'ils prodiguent volontiers dans leurs

conversations comme Buckingham les perles de son manteau.

Le bohémien a ordinairement commencé son droit ; mais la vie du quartier latin et de la Chaumière lui a bientôt déplu, il a passé les ponts, dépensé en toute hâte les quelques billets de banque que son père lui avait laissés, et le voilà lancé sur la mer orageuse et fertile en naufrages de Paris, frisant la correctionnelle et changeant souvent d'hôtel, plus souvent qu'il ne voudrait.

Le bohémien est toujours un peu littérateur, il se donne le luxe de la poésie comme pourrait faire un grand seigneur, et il fait des vers comme s'il avait dans sa poche de quoi dîner. Nul ne pourrait compter les flots de créanciers qui, chaque matin, viennent assiéger sa porte ; le bottier et le tailleur abondent ; le restaurateur est aussi représenté, et la blanchisseuse prend sa voix la plus douce pour le décider à ouvrir.

Quelquefois il les reçoit tous et les harangue ; il faudrait voir alors quelle richesse d'imagination il déploie, comme il parle merveilleusement d'héritage et d'argent prêt à être touché. Le créancier s'en va toujours content.

Plus souvent il fait le sourd et dédaigne de dépenser ses paroles pour un pareil usage ; alors le créancier va et vient devant sa porte, comme un ours dans sa cage, et Dieu sait les longues heures qu'il passe ainsi à attendre et à se promener.

Deux bohémiens, logeant sur le même palier, avaient

trouvé un excellent moyen de se débarrasser du créancier frappeur et obstiné. Quand on heurtait à la porte de gauche, celui de droite se levait et criait : « Aurez-vous bientôt fini, avec vos coups de poing dans les portes? Vous m'empêchez de dormir, monsieur. Vous voyez bien qu'il n'y a personne, puisqu'on ne vous ouvre pas. »

Quand on frappait à la porte de droite, c'était celui de gauche qui se levait et simulait la même indignation et la même envie de dormir.

Le créancier, si grande que fût sa fureur, ne pouvait rien répondre à ces excellentes raisons, et s'en allait très-mécontent et très-peu payé.

Nous avons connu un bohémien qui a vécu dix ans à Paris, recevant sa pâture du bon Dieu, comme les petits oiseaux. A l'heure qu'il est, il professe l'histoire dans un collège de province; et la chose est d'autant plus méritoire de sa part, que, lorsqu'il a ouvert son cours, ses élèves en savaient certainement plus que lui.

Il y a eu, pendant quelques années, à Paris, dans un certain hôtel garni, une confrérie de ces bohémiens qui méritait, pour son esprit, pour son insouciance et pour la distinction de ses manières, de marcher à la tête de la bande.

La confrérie était peu nombreuse, et il était fort difficile d'y entrer.

On avait fait vœu de paresse,

Vœu de pauvreté,

Vœu de célibat.

Tous les membres étaient, en effet, très-pauvres, très-paresseux et très-célibataires.

Le dîner était la chose importante et difficile à conquérir; car pour déjeuner, on déjeunait toujours de la manière suivante :

On entrait dans le premier café venu, et l'on déjeunait sans le moindre souci du quart d'heure de Rabelais; puis on fumait des cigares, puis on lisait des journaux; puis, enfin, on causait comme de vrais gentilshommes qui auraient eu du loisir et beaucoup d'argent dans leur poche.

Vers deux heures, on songeait à vider les lieux, et, pour arriver à ce résultat, il fallait solder la dépense. A cet effet, un de la bande allait battre les environs pour tâcher de *faire* un écu de cinq francs. Quelquefois deux partaient ensemble pour cette chasse au numéraire, et sondaient, chacun de son côté, les profondeurs des rues et des boulevards pour tâcher de découvrir une figure de connaissance capable de leur prêter cent sous.

Aussitôt que la chasse avait donné, la bande était délivrée.

Une fois ou deux, un des chasseurs, après avoir trouvé les cinq francs cherchés, n'en laissa pas moins son monde en gage; celui-là fut proclamé *fort*, et reçut les félicitations de la société.

Le sou du pont des Arts ne se trouve pas même dans la poche du bohémien, quoiqu'il ait des gants blancs, du

linge propre, et souvent une canne à pomme d'or. Comme il est flâneur par état, il préfère d'ailleurs le pont Neuf et le pont Royal, car il abhorre le chemin le plus court.

Une fois, pourtant, un bohémien, pressé d'arriver, se présente au pont des Arts : c'était le soir, vers onze heures ; il fallait passer, et le sou manquait à l'appel de sa main impatiente, qui ne fouillait pas même les poches, sûre qu'elle était de n'y rien trouver.

L'invalidé sommeillait, mais d'un sommeil léger, que le moindre bruit ferait cesser. Notre bohémien s'avance doucement. Malheur ! voilà l'invalidé qui s'éveille. Le bruit cessant, il se rendort ; mais le pavé crie de nouveau sous la botte du bohémien, et l'invalidé de se *reréveiller*.

Après cinq ou six tentatives infructueuses pour passer en sournois, le bohémien réfléchit qu'il a de bonnes jambes, et qu'une de celles de l'invalidé doit probablement être de bois, et il s'élançe sur le pont au pas de course. L'invalidé crie en vain, le bohémien a vaincu.

Ce que le bohémien connaît le mieux, c'est le bureau du mont-de-piété. C'est lui qui, logeant au-dessus d'un bureau d'engagement, a fait ce joli mot bien connu : « Je suis au-dessus de mes affaires. »

Il arrive quelquefois à la bohème de ne pas dîner. La chose est triste, en hiver surtout. En été, on se nourrit de soleil et de poussière, et d'ailleurs on n'a pas faim ; mais, en hiver, les estomacs se creusent avec une rapidité désespérante. Et voyez de quelle dose de philosophie il faut

alors que le bohémien soit pourvu quand il voit passer, le cure-dent à la bouche et le teint animé, ces êtres nombreux qui dînent tous les jours, et qui n'ont pas besoin d'esprit pour cela.

Quand on n'a pas dîné, on dort à ravir; c'est une consolation. Le bohémien dort beaucoup.

Avant que les salons de jeu de monsieur Benazet eussent été fermés de par la loi, le bohémien était toujours riche, riche d'espérances au moins. Il n'y a pas de lord qui dépense avec plus de grandeur ses millions que ne le faisait le bohémien pour quelques billets de 1,000 francs qu'une bonne veine lui amenait de loin en loin.

Un d'entre eux avait un jour gagné 30,000 francs. Il sort, distribuant des louis et des écus à tous ceux qui en voulaient, et son entourage était nombreux. Il erra dans le Palais-Royal, cherchant une figure amie pour lui faire partager sa joie et sa richesse : personne ! La satisfaction lui avait ôté l'appétit. L'ennui le fait remonter au jeu : une heure après, l'appétit était revenu, et il dînait avec son dernier franc chez le marchand de vin du coin.

Tout jeune homme ayant vécu à Paris a plus ou moins été de la bohème.

La petite fraction dont nous parlions tout à l'heure, et qui était une bohème dans la bohème, avait un nombre de membres déterminé, et il était très-difficile d'y être admis. La bande est dispersée à l'heure qu'il est : les uns

sont devenus riches, les autres courent les mers, les autres sont en train de devenir conseillers d'État.

Avant de se séparer, ils se réunirent un jour dans l'île de Poissy pour faire un repas d'adieux et pour brûler en effigie un des leurs qui s'était marié. Le supplicé reçut avis de son exécution, et il en fit part à sa femme, qui eut grand'peur. Mais l'ex-bohémien la tranquillisa très-vite, et il eut de beaux enfants destinés à faire de charmants bohêmes.

Nos pères nous racontaient leurs longues campagnes à travers l'Europe ; maintenant que le nombre des vieux troupiers conteurs diminue sensiblement chaque jour, ce sont les ex-bohémiens qui les remplacent peu à peu. L'ex-bohémien raconte aux populations des provinces ses campagnes sur le pavé de Paris ; il redit les chances diverses qu'il a courues, et surtout il leur fait connaître le Paris souterrain, ce monde dont il n'est question ni dans les livres, ni dans les villes, ni dans les journaux, et dont presque aucun Parisien de Paris ne se doute.

La bohême doit être jeune ; il faut qu'elle se renouvelle continuellement. Si le bohémien avait plus de trente ans, on le confondrait avec le filou.

---

## XIX

## LA LITTÉRATURE DES ARTICLES DE MODE

Notre temps, qui manque de beaucoup de choses, manque absolument de littérature.

Mais il ne manque pas de feuilletons.

Une curieuse histoire à écrire serait l'histoire de ces feuilletons. Pour le moment, nous voulons dire quelques mots seulement du feuilleton de modes.

Voici comment il se confectionne :

Un entrepreneur afferme, dans plusieurs journaux plus ou moins bien établis, le droit d'insérer par mois un certain nombre d'articles de modes.

Quand il a ses traités bien et dûment signés et parafés, il court chez les modistes, les tailleurs, les lampistes, les tapissiers, les marchands de curiosités, chez tous les industriels, enfin, qui éprouvent le besoin d'être vantés dans les journaux, et il leur débite, à eux marchands, sa marchandise, c'est-à-dire les lignes de ses articles.

Ces individus s'engagent à se faire vanter pendant toute une année, moyennant des chapeaux, des meu-



bles, etc., et dans un nombre de lignes déterminé; après quoi, ils s'endorment tranquilles, convaincus par l'entrepreneur qu'ils auront bientôt une grande réputation, et partant une fortune considérable.

L'entrepreneur, rentré chez lui, sonne son rédacteur d'articles modes... Celui-ci accourt, la plume à la main et le regard soumis.

Le rédacteur de l'article *modes* est un littérateur incompris qui a de l'indépendance, et à qui les directeurs de théâtre ont refusé beaucoup de pièces.

Par amour de la liberté et de la poésie, il n'a pas voulu être commis; c'est pourquoi il est présentement homme de lettres de l'entrepreneur.

Celui-ci lui commande de longs articles dans lesquels il faut faire *mousser* les modistes en dix lignes, le tailleur en cinq, et le coiffeur en une. Il faut qu'il passe, sans transition, du style diffus au style concis. Malheur à lui s'il emploie une demi-ligne de trop pour l'arrondissement de sa période; l'entrepreneur, qui tient peu à l'harmonie, lui sabre ses phrases impitoyablement, et lui lave la tête d'importance.

Notre rédacteur, forcé de louer toujours, de louer sans cesse, oublie complètement toutes les formes du langage qui ne sont pas consacrées pour l'éloge; mais, en revanche, il amasse dans son cœur un grand fonds de haine contre son patron, qu'il méprise d'autant plus volontiers que celui-ci ne le paye guère.

Le prix de l'article *modes* varie, en effet, de trente à quarante sous, payable en marchandises.

Ce qui fait que le rédacteur a parfois des bottes, des gants de temps en temps, mais qu'il dîne fort rarement.

Voilà comment le commerce des muses mène au commerce des articles de modes.

Notre homme signe tous ses articles d'une foule de pseudonymes féminins très-recherchés et très-aristocratiques ; il rend compte des réunions du grand monde, qu'il ne connaît pas même par ouï-dire, ce qui le conduit naturellement à commettre les bourdes les plus ravissantes. C'est ainsi qu'il parle des mains blanches d'une mulâtresse ou des cheveux blonds d'une femme brune.

Tout ceci n'empêche pas l'abonné de province de lire avec attention l'article *modes*, et de croire de toute son âme aux toilettes fantastiques pompeusement décrites, et qui n'ont jamais existé que dans son imagination, après qu'il a lu son journal.

---

## XX

## LE BRIC-A-BRAC

**Le goût des anciens meubles est une épidémie trop grave pour passer inobservée à travers nos mœurs modernes.**

**Enfantée par cette réaction qui réhabilita les chefs-d'œuvre nationaux des temps passés, qui remit en lumière les noms et les choses que le dix-huitième siècle avait étouffés, la fureur des antiquailles s'est traduite en culte.**

**C'est une religion qui a son fanatisme, ses apôtres, ses prosélytes, ses temples, ses hérésies.**

**Avant que, de nos jours, des esprits mécontents du présent, peu confiants dans les chances de l'avenir, eussent jeté un regard en arrière sur le passé pour compter avec lui,**

**Avant qu'on eût ressuscité le moyen âge, redressé ses arcs-boutants, recousu ses pourpoints, retrempé ses dagues, fourbi ses hauberts, rembourré ses chaises et redit ses jurons,**

**Il existait une livide industrie, un commerce de cuivre oxydé, de miroirs sans tain, de couteaux sans man-**

che, de broches rouillées, de vieux pots de moutarde, de banquettes éventrées.

Ceux qui consacraient leur intelligence d'homme à l'appréciation et à l'achat de ces ordures s'appelaient du nom modeste de marchands de bric-à-brac, dénomination humble dont la racine n'a pas encore occupé les étymologistes, et dont le caractère argotique ne lui présageait pas une place dans le langage à la mode.

Les marchands de bric-à-brac couraient les ventes *après décès* ou *pour cause de départ*, choisissant la quantité de pincettes et de soufflets crevés qui manquait à la boutique, puis rentraient se rouiller avec leur ferraille ;

Quand tout d'un coup, une génération d'artistes, inspirée par des révélations littéraires, se mit en quête des débris du temps passé :

Panneaux de boiseries sculptées, fragments de bas-reliefs, vieux brocarts, damas séculaires, tout ce qui leur tombait sous la main, en voyage, dans une auberge, dans une ferme, au foyer d'une chaumière, venait par le roulage orner un coin de l'atelier, surmonter une porte, affubler un mannequin.

Les artistes ne s'en rapportent qu'à leur sens pour le choix de leurs émotions ; ils ne savent, ils ne peuvent payer cher une trouvaille de vieux meubles qu'ils n'aient pas dépistés avec leur propre flair.

Aussi les marchands de bric-à-brac n'eussent pas fait

fortune avec eux et franchi la limite de leur commerce de moisissure, si la mode n'avait imprimé un élan de vogue à cette réhabilitation, tentée d'abord par l'esprit de recherche et le sentiment du pittoresque.

Mais ce goût a gagné toutes les classes : sorti, comme nous l'avons dit, de peintres fureteurs et antiquaires, il est descendu chez les gens du monde, chez des femmes qui ont ruiné leurs maris et leurs amants en pâte dure, en pâte tendre, en craquelé, en Coromandel, en biscuit, en céladon, en burgau, en marcassite, en jargon, en faenza, en damas, en brocatelle et autres drogues puantes ou cassées, s'il y en a d'oubliées dans cette nomenclature.

Puis, de degré en degré, le *rococo* est encore descendu plus bas. Il a orné des arrière-boutiques, des chambres de commis, et ne s'arrêtera plus.

Il est impossible de manger, de boire, de s'asseoir, de vivre, enfin, dans autre chose que de l'histoire de France en bois, en porcelaine et en verre.

Il faut cependant bien se faire une raison et une question.

A moins de supposer qu'il y a une France souterraine ou aérienne où tous les mobiliers de la monarchie se sont conservés à l'abri des vers et des papillons, est-il possible qu'en dix ans toute la France moderne se soit trouvée remeublée, comme par enchantement, avec des objets venant de nos aïeux ?

Le fait est qu'aujourd'hui le bric-à-brac est une industrie formidable, que le gros marchand de bric-à-brac possède jusqu'à 500,000 francs de marchandises, et qu'il est propriétaire foncier.

Par son importance, il a racheté l'humilité de ses devanciers ;

Il joint à l'insolence de la richesse un dédain singulier de l'acheteur, une répugnance originale à céder des objets qu'il a tirés d'un grenier, regrattés, vernis, pour lesquels il s'est passionné, et qu'il aime avec des entrailles de père et d'artiste.

De telle sorte que le bric-à-brac ne serait abordable pour aucune fortune, si les fins de mois, les grandes échéances, le terme du loyer, ne ramenaient aux régions de l'actualité le marchand qui s'encadre dans les aureoles de la renaissance.

Cette industrie a pris d'énormes développements. Des commis voyageurs vont partout frapper à la porte des vieux châteaux, des anciens couvents, des domaines nationaux, quêtant des bahuts, des dressoirs, des hampes.

Apportées à Paris, ces reliques sont soumises à un travail de réparation qui métamorphose en meubles admirables des pans de bois vermoulus, qui ravive des incrustations effacées par le temps ; puis des équipages s'arrêtent à la porte des musées du quai Voltaire, chez Monbro, chez Gansberg ; et d'élégantes femmes, parlant

*moyen âge, renaissance et rococo*, enlèvent à prix d'or une stalle gothique, un panneau de Jean Goujon, un chiffonnier de Riesener.

Au fait, quand une époque s'est abruti volontairement dans l'ignorance de tous les arts,

Quand, au lieu de piloris, on dresse des pavillons triomphaux aux crétiens qui exposent nos commodes plates, nos lits à flasques et nos chaises de poupées,

Tout ce qui conserve de l'intelligence ou de l'argent doit demander à des temps moins barbares le luxe de la vie, les jouissances de l'intérieur, les formes élégantes, les meubles spirituels, et se méfier des angles droits qui blessent les pieds et bossuent le front.

La cause des turpitudes qui déshonorent l'ameublement moderne n'est pas difficile à trouver.

Livrés à eux-mêmes, nos ébénistes assemblent des pièces de bois, sans notion de dessin, sans idées de la proportion, ignorants de la science de l'ornement, science perdue aujourd'hui, dont le premier venu de nos architectes ne se doute pas, science qui, seule, relève la pensée et l'esprit de l'artiste, quand la partie mathématique du monument est accomplie.

Au lieu de végéter dans un misérable amour-propre, de sauter après des croix et des commandes mesquines, si les peintres et les sculpteurs obscurs appliquaient à la pratique des arts confortables une fraction des idées qu'ils consomment en pure perte sur de grandes toiles ou

sur des blocs de marbre, les grands talents se classeraient l'eux-mêmes, et les talents médiocres ne mourraient plus de faim.

Nous verrions les objets de la vie intérieure s'empreindre d'élégance, prendre cette variété et cette pureté de forme qui ne manquent jamais aux moindres ustensiles de nos aïeux.

Coustou exécutait en bois les figures de la Renommée et de la France qui couronnaient le lit de Louis XIV ;

Et, de son temps, Poussin disait en parlant de la France :

« Dans ce pays, on m'occupe à dessiner des ornemens de cheminée, de frontispice et de couverture de livres. »

Il n'en fut pas moins peintre admirable.

Voyez ce que produisent nos élèves peintres qui ne dessinent pas des reliures !

Si les gens du monde ont abominé l'acajou et le placage, il ne faut donc s'en prendre qu'à l'inhabileté des fabricants modernes.

Mais du jour où le goût du bric-à-brac a passé de l'atelier du peintre dans le salon de la femme à la mode, dans le cabinet de l'amateur ;

Du jour où ces objets, qui étaient pour le peintre un sujet d'étude, un modèle de forme, firent partie de l'ameublement usuel, on conçoit qu'une distinction s'est



établie entre les collections des uns et les collections des autres.

Ainsi, l'artiste achète sans hésiter un vieux pot *fêlé*, s'il est d'un dessin gracieux ; une table vermoulue, si les trois pieds qui lui restent conservent une torsade *capricieuse*.

L'amateur ne paye rien que d'intact, de bien restauré,

Le plus souvent sans y rien comprendre, comme les bibliophiles achètent de belles éditions, qu'ils idolâtrant, revendent,

Et ne lisent pas.

Avec quel soin aussi les marchands recherchent ou inventent l'origine illustre du meuble qu'il s'agit de placer !

Quelle minutie ils apportent dans la réparation des détails, afin que l'objet ait toujours une valeur, *si monsieur voulait s'en défaire !*

Mais l'abus les perd : aujourd'hui le *bric-à-brac* est menacé d'un discrédit prochain, et, il faut le dire, mérité.

S'il y a encore des gobe-mouches qui croient sur parole posséder le bureau de travail de monsieur de Maurepas, s'asseoir sur un sofa témoin des entretiens galants de Louis XV, manger sur une table vermoulue du bon roi Henri (le bon roi Henri est à la mode), si quelques demoiselles de mauvaise vie sont toutes fières de se rincer le mufle dans une cuvette où la Dubarry baignait ses

oues honorées de baisers royaux, ces benêts deviennent de plus en plus rares ;

Et cela est justice ; car,

Après le vin de Champagne qui se fabrique avec de la fleur de sureau et de l'acide carbonique,

Après la beauté des femmes de théâtre, beauté qui se fait avec des petits pots et de la crinoline,

Après l'éloquence parlementaire, qui se prépare avec des lambeaux de journaux et des rubriques de palais,

Il n'y a pas de commerce où la tricherie se pratique d'une manière plus effrontée.

Le bahut apocryphe se confectionne par milliers dans le faubourg Saint-Antoine ; tous les tourneurs de chaises font des pieds torsés pour des tables de Henri IV ; des rapins sculpteurs font du Jean Goujon par pacotille.

Il y a en outre une fraude dont le secret mérite d'être connu.

Les marchands de bric-à-brac ne se bornent pas à exposer à la curiosité des amateurs des monceaux de vieilleries.

L'antiquaire pur aime mieux ce qu'il appelle *déterrer une vieille chose* que de l'acheter dans une boutique, comme peut le faire la première personne venue, atteinte du goût moyen âge.

Voici ce qui se pratique :

Les objets rococo une fois fabriqués, on les disperse, on les place en dépôt chez de pauvres gens, et principa-

lement chez les portiers, dont le mobilier est le plus exposé à la vue des allants et des venants. Les objets leur sont confiés avec la manière de s'en servir.

Un monsieur passe devant une loge de portier ; ses yeux sont frappés de la beauté d'une pendule Louis XIV, dont ce brave homme a orné sa cheminée.

Il fait sur cette trouvaille des questions auxquelles le portier répond les hâbleries les plus excentriques. C'est une pendule qui lui vient de son père qui la tenait d'un marquis qui la lui donna avant de monter sur l'échafaud. Il ne sait pas ce qu'elle vaut, mais il a toujours entendu dire qu'elle avait coûté 1,500 francs dans le temps.

L'antiquaire n'y tient pas. Il brûle d'abuser de l'ignorance du portier, et lui donne avec feu 1,000 francs d'une drogue qui en vaut 200.

L'antiquaire voyageur, le touriste érudit, ne sont pas moins attrapés.

Ils courent les fermes, les villages, entrent dans les maisons de paysans, toujours préoccupés de moyen âge et de renaissance, achetant des bahuts bretons, les crédenches normandes qu'ils prennent pour des trésors héréditaires, et remportent fièrement à Paris des objets qui en viennent, qui y ont été fabriqués puis déposés en province pour y prendre le parfum de la vétusté et le crédit de l'histoire.

Moyennant une légère remise, tous les paysans se

chargent, pour le compte des marchands de Paris, de débiter ainsi leurs vieilleries.

Pour s'adresser, non-seulement à la *rococomanie*, mais encore à la cupidité, ces susdits marchands ont en outre imaginé de répandre souvent dans les journaux, des histoires de gens qui, en brisant un vieux meuble, trouvent derrière les tiroirs des paquets de pièces d'or à l'effigie de Henri III.

Et cette circonstance imprime une nouvelle fureur à la recherche des bahuts. Il n'est personne qui n'espère acheter trop bon marché une chose de grand prix, et par-dessus le marché dépouiller un pauvre diable d'un trésor qui lui appartiendrait.

Ce qui offre de l'analogie avec le vol à l'américaine, qui attrape celui qui cherchait une dupe.

A défaut du sentiment d'art, à défaut d'une conviction profonde, le caprice, l'esprit de changement et l'intérêt des marchands qui ne pouvaient défrayer tous les amateurs avec une même époque, ont donné successivement la vogue aux différents styles d'ameublement qui ont régné depuis le moyen âge.

La première ardeur des antiquaires s'est portée sur les meubles de bois sculpté, les plus anciens qu'on pût retrouver : les bahuts, les dressoirs, les lits gothiques avec leurs courtines de serge brodée, les banquettes à dossier, les stalles avec leur dais dentelé et leurs panneaux

bles, etc., et dans un nombre de lignes déterminé; après quoi, ils s'endorment tranquilles, convaincus par l'entrepreneur qu'ils auront bientôt une grande réputation, et partant une fortune considérable.

L'entrepreneur, rentré chez lui, sonne son rédacteur d'articles modes... Celui-ci accourt, la plume à la main et le regard soumis.

Le rédacteur de l'article *modes* est un littérateur incompris qui a de l'indépendance, et à qui les directeurs de théâtre ont refusé beaucoup de pièces.

Par amour de la liberté et de la poésie, il n'a pas voulu être commis; c'est pourquoi il est présentement homme de lettres de l'entrepreneur.

Celui-ci lui commande de longs articles dans lesquels il faut faire *mousser* les modistes en dix lignes, le tailleur en cinq, et le coiffeur en une. Il faut qu'il passe, sans transition, du style diffus au style concis. Malheur à lui s'il emploie une demi-ligne de trop pour l'arrondissement de sa période; l'entrepreneur, qui tient peu à l'harmonie, lui sabre ses phrases impitoyablement, et lui lave la tête d'importance.

Notre rédacteur, forcé de louer toujours, de louer sans cesse, oublie complètement toutes les formes du langage qui ne sont pas consacrées pour l'éloge; mais, en revanche, il amasse dans son cœur un grand fonds de haine contre son patron, qu'il méprise d'autant plus volontiers que celui-ci ne le paye guère.

Le prix de l'article *modes* varie, en effet, de trente à quarante sous, payable en marchandises.

Ce qui fait que le rédacteur a parfois des bottes, des gants de temps en temps, mais qu'il dîne fort rarement.

Voilà comment le commerce des muses mène au commerce des articles de modes.

Notre homme signe tous ses articles d'une foule de pseudonymes féminins très-recherchés et très-aristocratiques ; il rend compte des réunions du grand monde, qu'il ne connaît pas même par oui-dire, ce qui le conduit naturellement à commettre les bourdes les plus ravissantes. C'est ainsi qu'il parle des mains blanches d'une mulâtresse ou des cheveux blonds d'une femme brune.

Tout ceci n'empêche pas l'abonné de province de lire avec attention l'article *modes*, et de croire de toute son âme aux toilettes fantastiques pompeusement décrites, et qui n'ont jamais existé que dans son imagination, après qu'il a lu son journal.

---

bles, etc., et dans un nombre de lignes déterminé ; après quoi, ils s'endorment tranquilles, convaincus par l'entrepreneur qu'ils auront bientôt une grande réputation, et partant une fortune considérable.

L'entrepreneur, rentré chez lui, sonne son rédacteur d'articles modes... Celui-ci accourt, la plume à la main et le regard soumis.

Le rédacteur de l'article *modes* est un littérateur incompris qui a de l'indépendance, et à qui les directeurs de théâtre ont refusé beaucoup de pièces.

Par amour de la liberté et de la poésie, il n'a pas voulu être commis ; c'est pourquoi il est présentement homme de lettres de l'entrepreneur.

Celui-ci lui commande de longs articles dans lesquels il faut faire *mousser* les modistes en dix lignes, le tailleur en cinq, et le coiffeur en une. Il faut qu'il passe, sans transition, du style diffus au style concis. Malheur à lui s'il emploie une demi-ligne de trop pour l'arrondissement de sa période ; l'entrepreneur, qui tient peu à l'harmonie, lui sabre ses phrases impitoyablement, et lui lave la tête d'importance.

Notre rédacteur, forcé de louer toujours, de louer sans cesse, oublie complètement toutes les formes du langage qui ne sont pas consacrées pour l'éloge ; mais, en revanche, il amasse dans son cœur un grand fonds de haine contre son patron, qu'il méprise d'autant plus volontiers que celui-ci ne le paye guère.

Le prix de l'article *modes* varie, en effet, de trente à quarante sous, payable en marchandises.

Ce qui fait que le rédacteur a parfois des bottes, des gants de temps en temps, mais qu'il dîne fort rarement.

Voilà comment le commerce des muses mène au commerce des articles de modes.

Notre homme signe tous ses articles d'une foule de pseudonymes féminins très-recherchés et très-aristocratiques ; il rend compte des réunions du grand monde, qu'il ne connaît pas même par ouï-dire, ce qui le conduit naturellement à commettre les bourdes les plus ravissantes. C'est ainsi qu'il parle des mains blanches d'une mulâtresse ou des cheveux blonds d'une femme brune.

Tout ceci n'empêche pas l'abonné de province de lire avec attention l'article *modes*, et de croire de toute son âme aux toilettes fantastiques pompeusement décrites, et qui n'ont jamais existé que dans son imagination, après qu'il a lu son journal.

---



bles, etc., et dans un nombre de lignes déterminé; après quoi, ils s'endorment tranquilles, convaincus par l'entrepreneur qu'ils auront bientôt une grande réputation, et partant une fortune considérable.

L'entrepreneur, rentré chez lui, sonne son rédacteur d'articles modes... Celui-ci accourt, la plume à la main et le regard soumis.

Le rédacteur de l'article *modes* est un littérateur incompris qui a de l'indépendance, et à qui les directeurs de théâtre ont refusé beaucoup de pièces.

Par amour de la liberté et de la poésie, il n'a pas voulu être commis; c'est pourquoi il est présentement homme de lettres de l'entrepreneur.

Celui-ci lui commande de longs articles dans lesquels il faut faire *mousser* les modistes en dix lignes, le tailleur en cinq, et le coiffeur en une. Il faut qu'il passe, sans transition, du style diffus au style concis. Malheur à lui s'il emploie une demi-ligne de trop pour l'arrondissement de sa période; l'entrepreneur, qui tient peu à l'harmonie, lui sabre ses phrases impitoyablement, et lui lave la tête d'importance.

Notre rédacteur, forcé de louer toujours, de louer sans cesse, oublie complètement toutes les formes du langage qui ne sont pas consacrées pour l'éloge; mais, en revanche, il amasse dans son cœur un grand fonds de haine contre son patron, qu'il méprise d'autant plus volontiers que celui-ci ne le paye guère.

Le prix de l'article *modes* varie, en effet, de trente à quarante sous, payable en marchandises.

Ce qui fait que le rédacteur a parfois des bottes, des gants de temps en temps, mais qu'il dîne fort rarement.

Voilà comment le commerce des muses mène au commerce des articles de modes.

Notre homme signe tous ses articles d'une foule de pseudonymes féminins très-recherchés et très-aristocratiques ; il rend compte des réunions du grand monde, qu'il ne connaît pas même par ouï-dire, ce qui le conduit naturellement à commettre les bourdes les plus ravissantes. C'est ainsi qu'il parle des mains blanches d'une mulâtresse ou des cheveux blonds d'une femme brune.

Tout ceci n'empêche pas l'abonné de province de lire avec attention l'article *modes*, et de croire de toute son âme aux toilettes fantastiques pompeusement décrites, et qui n'ont jamais existé que dans son imagination, après qu'il a lu son journal.

---

bles, etc., et dans un nombre de lignes déterminé; après quoi, ils s'endorment tranquilles, convaincus par l'entrepreneur qu'ils auront bientôt une grande réputation, et partant une fortune considérable.

L'entrepreneur, rentré chez lui, sonne son rédacteur d'articles modes... Celui-ci accourt, la plume à la main et le regard soumis.

Le rédacteur de l'article *modes* est un littérateur incompris qui a de l'indépendance, et à qui les directeurs de théâtre ont refusé beaucoup de pièces.

Par amour de la liberté et de la poésie, il n'a pas voulu être commis; c'est pourquoi il est présentement homme de lettres de l'entrepreneur.

Celui-ci lui commande de longs articles dans lesquels il faut faire *mousser* les modistes en dix lignes, le tailleur en cinq, et le coiffeur en une. Il faut qu'il passe, sans transition, du style diffus au style concis. Malheur à lui s'il emploie une demi-ligne de trop pour l'arrondissement de sa période; l'entrepreneur, qui tient peu à l'harmonie, lui sabre ses phrases impitoyablement, et lui lave la tête d'importance.

Notre rédacteur, forcé de louer toujours, de louer sans cesse, oublie complètement toutes les formes du langage qui ne sont pas consacrées pour l'éloge; mais, en revanche, il amasse dans son cœur un grand fonds de haine contre son patron, qu'il méprise d'autant plus volontiers que celui-ci ne le paye guère.

Le prix de l'article *modes* varie, en effet, de trente à quarante sous, payable en marchandises.

Ce qui fait que le rédacteur a parfois des bottes, des gants de temps en temps, mais qu'il dtne fort rarement.

Voilà comment le commerce des muses mène au commerce des articles de modes.

Notre homme signe tous ses articles d'une foule de pseudonymes féminins très-recherchés et très-aristocratiques ; il rend compte des réunions du grand monde, qu'il ne connaît pas même par oui-dire, ce qui le conduit naturellement à commettre les bourdes les plus ravissantes. C'est ainsi qu'il parle des mains blanches d'une mulâtresse ou des cheveux blonds d'une femme brune.

Tout ceci n'empêche pas l'abonné de province de lire avec attention l'article *modes*, et de croire de toute son âme aux toilettes fantastiques pompeusement décrites, et qui n'ont jamais existé que dans son imagination, après qu'il a lu son journal.

---

visions de trois cent soixante-cinq jours, et un seul jour arrive, le 1<sup>er</sup> janvier, qui à lui seul en représente trente.

Ce qui constitue un treizième mois, moins douloureux peut-être par ce surcroît de frais d'argent que par les frais d'invention et de bonne grâce qu'il y faut ajouter pour se ruiner galamment.

On a beaucoup écrit, rimé et lutté contre le jour de l'an ; mais il paraît qu'il a l'âme dure et qu'il se moque de l'esprit.

Il y a des gens qui protestent par l'écrit, par la fuite, par la maladie ; le jour de l'an va son train, malgré ceux qui le raillent, ou qui s'absentent, ou qui tout à point se mettent au lit : il se rattrape sur ceux qui restent.

En somme, le plus sûr moyen de lui échapper c'est de battre en retraite et de prétexter une terre où vous appellent des travaux urgents.

Aussi quelques personnes ne manquent-elles jamais à cette époque de l'année, de faire un *voyage* — à la *Rumford*, du nom de la fameuse soupe économique.

Ce voyage consiste à s'en aller dans les derniers jours de décembre, où ? n'importe ; on s'en va comme devant un fléau, une peste, une calamité ; la question est de n'être pas là de quinze jours.

Nous connaissons un aimable Italien (les Italiens ont l'avarice si spirituelle !) qui n'a jamais passé un jour de l'an ni dans sa patrie ni à Paris, où il a, comme tout le monde, trop d'amis et trop de maîtresses ce jour-là.

Depuis quelques années, une grande partie de la société parisienne ne rentre que dans le courant de janvier. Ce fallacieux plagiat des Anglais, qui passent l'hiver à la campagne, n'a d'autre but que d'éviter le tribut des pralines.

Mais occupons-nous de notre véritable sujet, des victimes à leur poste :

Voilà un pauvre diable qui court la rue, grelottant sous un habit noir, étranglé par une cravate blanche, pestant contre la pluie, le jour de l'an et les voitures, défendant sa vie contre un cabriolet impétueux, et sa toilette contre les crachements d'une roue de fiacre.

Une trogne de polichinelle grimace hors de sa poche, et deux lacets roses, qui trahissent des boîtes de chocolat, lui tombent sur les talons.

C'est un honnête employé : il vient de toucher une gratification de cent francs qu'il a déjà traduite en joujoux, en bonbons, avec lesquels il ne s'amusera pas, qu'il ne mangera pas.

Son chef a reçu ses félicitations et lui a promis de l'avancement ;

Il est furieux.

Dans votre escalier, dans la rue, sur les boulevards, vous rencontrez d'autres hommes talonnés par le froid, exaspérés par la dépense.

Entrez dans les passages, chez les marchands, et consultez ces visages d'acheteurs qui ne choisissent rien, qui

quadrillés de losanges, entrecoupées d'ogives et de colonnettes.

Depuis, l'époque de la renaissance a soulevé les mêmes passions.

Le chêne était à peu près le seul bois qui fût alors travaillé.

Mais quelle dépense de génie sur cette matière vulgaire !

Dans le bois d'un dressoir ou d'une armoire, le ciseau de Jean Goujon rencontrait ces élégantes figures qui ne sont ni païennes ni catholiques, qui appartiennent à un ordre de divinités créé par l'admirable sculpteur.

Albert Durer aussi a laissé des sculptures en bois où se retrouve sa manière aventureuse et pittoresque.

Quand un de ses chefs-d'œuvre était achevé, les sculpteurs d'un talent moins élevé en mesuraient la proportion, en réduisaient les détails, et les reportaient sur des meubles de moindre valeur.

Ces derniers, à leur tour, servaient de modèle à ceux qui décoraient la maison d'un fermier ou l'humble boutique d'un marchand.

C'est ainsi que l'on retrouve sur des panneaux fort grossiers des figures dont l'origine remonte à Jean Goujon, telles que les vertus théologales, les évangélistes, etc.

Si ces imitations successives finissaient par perdre en route la grâce de la pensée originelle, le dernier produit qui en découlait offrait, sinon une sculpture délicate,

des ornements fins et sentis, du moins des proportions élégantes et un ensemble heureusement ordonné.

Pas un ouvrier de ce temps n'eût osé, comme les nôtres, relever de soi-même pour dessiner une armoire, poser des profils, imaginer des ornements.

Il attendait d'en haut, c'est-à-dire du maître, une bonne inspiration,

Et il l'exécutait.

Cette utile hiérarchie, fondée sur le respect de l'artisan pour l'artiste, maîtrisait aussi les autres branches de fabrication.

Les ciselures d'argent de Cellini ne ressemblent pas plus aux œuvres de nos artistes modernes que la Vénus de Milo à une borne-fontaine.

Ces coupes, ces vases aux contours surprenants, dont les figures expressives s'enlacent sur des fonds de fruits et de fleurs, ont acquis nécessairement une immense valeur, et tiennent pour longtemps encore la première place dans nos collections.

Quelle conscience dans le travail de Bernard Palissy, le potier-sculpteur!

Aux faïences qui reproduisent avec de vives couleurs les ovations, les triomphes et la mythologie de Jules Romain, il substitua ces vastes plats où s'harmonisent des ornements jusqu'alors inconnus.

Sur un fond vert, il sème des grenades, des poires, des



quadrillés de losanges, entrecoupées d'ogives et de colonnettes.

Depuis, l'époque de la renaissance a soulevé les mêmes passions.

Le chêne était à peu près le seul bois qui fût alors travaillé.

Mais quelle dépense de génie sur cette matière vulgaire !

Dans le bois d'un dressoir ou d'une armoire, le ciseau de Jean Goujon rencontrait ces élégantes figures qui ne sont ni païennes ni catholiques, qui appartiennent à un ordre de divinités créé par l'admirable sculpteur.

Albert Durer aussi a laissé des sculptures en bois où se retrouve sa manière aventureuse et pittoresque.

Quand un de ses chefs-d'œuvre était achevé, les sculpteurs d'un talent moins élevé en mesuraient la proportion, en réduisaient les détails, et les reportaient sur des meubles de moindre valeur.

Ces derniers, à leur tour, servaient de modèle à ceux qui décoraient la maison d'un fermier ou l'humble boutique d'un marchand.

C'est ainsi que l'on retrouve sur des panneaux fort grossiers des figures dont l'origine remonte à Jean Goujon, telles que les vertus théologales, les évangélistes, etc.

Si ces imitations successives finissaient par perdre en route la grâce de la pensée originelle, le dernier produit qui en découlait offrait, sinon une sculpture délicate,

des ornements fins et sentis, du moins des proportions élégantes et un ensemble heureusement ordonné.

Pas un ouvrier de ce temps n'eût osé, comme les nôtres, relever de soi-même pour dessiner une armoire, poser des profils, imaginer des ornements.

Il attendait d'en haut, c'est-à-dire du maître, une bonne inspiration,

Et il l'exécutait.

Cette utile hiérarchie, fondée sur le respect de l'artisan pour l'artiste, maîtrisait aussi les autres branches de fabrication.

Les ciselures d'argent de Cellini ne ressemblent pas plus aux œuvres de nos artistes modernes que la Vénus de Milo à une borne-fontaine.

Ces coupes, ces vases aux contours surprenants, dont les figures expressives s'enlacent sur des fonds de fruits et de fleurs, ont acquis nécessairement une immense valeur, et tiennent pour longtemps encore la première place dans nos collections.

Quelle conscience dans le travail de Bernard Palissy, le potier-sculpteur!

Aux faïences qui reproduisent avec de vives couleurs les ovations, les triomphes et la mythologie de Jules Romain, il substitua ces vastes plats où s'harmonisent des ornements jusqu'alors inconnus.

Sur un fond vert, il sème des grenades, des poires, des

quadrillés de losanges, entrecoupées d'ogives et de colonnettes.

Depuis, l'époque de la renaissance a soulevé les mêmes passions.

Le chêne était à peu près le seul bois qui fût alors travaillé.

Mais quelle dépense de génie sur cette matière vulgaire !

Dans le bois d'un dressoir ou d'une armoire, le ciseau de Jean Goujon rencontrait ces élégantes figures qui ne sont ni païennes ni catholiques, qui appartiennent à un ordre de divinités créé par l'admirable sculpteur.

Albert Durer aussi a laissé des sculptures en bois où se retrouve sa manière aventureuse et pittoresque.

Quand un de ses chefs-d'œuvre était achevé, les sculpteurs d'un talent moins élevé en mesuraient la proportion, en réduisaient les détails, et les reportaient sur des meubles de moindre valeur.

Ces derniers, à leur tour, servaient de modèle à ceux qui décoraient la maison d'un fermier ou l'humble boutique d'un marchand.

C'est ainsi que l'on retrouve sur des panneaux fort grossiers des figures dont l'origine remonte à Jean Goujon, telles que les vertus théologiques, les évangélistes, etc.

Si ces imitations successives finissaient par perdre en route la grâce de la pensée originelle, le dernier produit qui en découlait offrait, sinon une sculpture délicate,

des ornements fins et sentis, du moins des proportions élégantes et un ensemble heureusement ordonné.

Pas un ouvrier de ce temps n'eût osé, comme les nôtres, relever de soi-même pour dessiner une armoire, poser des profils, imaginer des ornements.

Il attendait d'en haut, c'est-à-dire du maître, une bonne inspiration,

Et il l'exécutait.

Cette utile hiérarchie, fondée sur le respect de l'artisan pour l'artiste, maîtrisait aussi les autres branches de fabrication.

Les ciselures d'argent de Cellini ne ressemblent pas plus aux œuvres de nos artistes modernes que la Vénus de Milo à une borne-fontaine.

Ces coupes, ces vases aux contours surprenants, dont les figures expressives s'enlacent sur des fonds de fruits et de fleurs, ont acquis nécessairement une immense valeur, et tiennent pour longtemps encore la première place dans nos collections.

Quelle conscience dans le travail de Bernard Palissy, le potier-sculpteur!

Aux faïences qui reproduisent avec de vives couleurs les ovations, les triomphes et la mythologie de Jules Romain, il substitua ces vastes plats où s'harmonisent des ornements jusqu'alors inconnus.

Sur un fond vert, il sème des grenades, des poires, des

mauvais goût, d'avarice et de prodigalité, qui circulent à travers la population de Paris, par un premier jour de l'an.

Rien n'est plus comique que l'embarras de chacun dans le choix des largesses, si ce n'est la mauvaise humeur de tous au milieu de cet embrassement général.

Je ne crois pas que la classification des étrennes, par étages de la société, fournisse un tableau de mœurs parisiennes dépourvu d'intérêt.

Partout l'on trouvera une lutte piquante entre les nécessités de l'ostentation et l'économie, souvent une grandeur de mauvaise grâce, une folie morose,

Et des ruses crétoises pour tourner au moins à l'utilité les munificences exigées par le jour consacré.

Énumérons :

Il est d'abord une dépense qui pèse sur tous, celle des cartes de visite :

Cartes sur papier porcelaine, avec des lettres panachées, du prix de cinquante centimes la pièce ;

Cartes élégantes avec le titre de marquis, de comte, et écriture anglaise ;

Cartes de provincial, gaufrées d'emblèmes encadrant le nom du monsieur dans une auréole estampée ;

Cartes de financier, en caractères germaniques ;

Cartes de poètes, en caractères romans rongés par les siècles ;

Cartes d'acteur avec des attributs, comme masques, trompettes, triangles et cornets à bouquin ;

Cartes de souffleur, écrites à la main sur le dos d'un as de trèfle ;

Cartes de femme, puant le musc ;

Cartes de savant, sur tranche dorée ;

Partout des cartes ;

Dans les loges de portier, aux interstices des glaces, dans votre poche, dans votre chapeau, les cartes gravées, lithographiées, vous poursuivent, tombent comme la neige, et vous éborgnent, et on rend bien la pareille.

Mais il faudrait avoir les jambes et les ailes d'un hippogriffe pour aller offrir en personne l'hommage de ce parallélogramme de carton.

Là est le souci : il faut classer ses amis et connaissances par quartier, et leur faire courir sus par son domestique, quand on en a un ; par son portier quand on n'a pas simplement une portière ; par un commissionnaire, quand il en reste sur la place.

Cela fait, il s'agit de procéder à ce grand suicide que tout individu, ayant la moindre relation de famille ou d'amitié, est forcé de consommer sur lui-même, sans lire le passage de Sénèque.

Je prends un homme de haute position, façonné aux beaux usages, fraîchement marié, ayant de jeunes enfants, une maison, des gens, des voitures ; et vraiment je n'ose supputer ce que va lui coûter ce jour damné,

qui n'a pourtant que vingt-quatre heures, qui est noir, brumeux, pesant plus qu'aucun autre de l'année, et dont chaque seconde marque la chute d'un louis d'or.

A sa femme, de riches bijoux, des diamants, toujours des diamants; des cassolettes, des bandeaux, des pendants d'oreille;

A son fils,

A sa petite fille, un joujou monstrueusement cher.

— Deux mille francs, par exemple! — une poule qui pond, un coq qui chante, une nourrice qui allaite son nourrisson, un sauteur de corde qui danse au bruit d'un orchestre complet;

A des enfants un peu plus grands, de petits bijoux, des montres, des épingles, assez souvent une bourse dont les mailles trahissent des pièces de quarante francs toutes neuves:

Trésor suffisant pour alimenter pendant une année ce luxe insolent de balles élastiques, de toupies, de cerceaux et de moineaux francs, qu'affiche au collège un enfant de bonne maison.

Mais, quand l'âge a modifié ces nécessités, et mis au cœur du jeune homme de famille les passions avec les goûts qui les escortent, c'est le billet de banque à la main que son père reçoit alors ce souhait de bonne année qui est tout aussi sincère, mais un peu plus spéculatif.

Restons encore dans le monde du même étage, et suivons dans les magasins la femme qui achète

Une épingle, un riche objet de toilette pour son mari ;  
Des mouchoirs brodés de malines, des fichus garnis,  
des assortiments de dentelles pour une sœur, une tante,  
une amie.

Rentrée chez elle, ses étagères, ses guéridons, lui apparaissent déjà chargés de toutes ces offrandes galantes, de bon goût, chères et de peu d'apparence, que les amis de la maison viennent de lui adresser :

Petits meubles sans utilité, flacons, carnets, pupitres, jardinières ; vases de porcelaine des fabriques anglaises, si supérieures aux nôtres, sans doute parce qu'il n'y a pas à deux lieues de Londres une manufacture de Sèvres.

Mais l'arrivée de ces jolis riens était prévue, et nous avons dit comment on répond à cette politesse.

Puis, ce sont les jeunes gens, qui cherchent pour leurs mères, pour leurs pères, des meubles élégants, des chiffonniers, un bric-à-brac étincelant, enrichi de médaillons, des magots en céladon, des vases chinois et des rocailles.

Et enfin les donneurs de bonbons, que nous retrouverons dans toutes les classes, offrant :

Ici des caisses monstrueuses,

Là des sacs diaprés, argentés, embaumés ;

Ailleurs de grêles et malheureux cornets.



Nous ne parlons pas de la papillote, elle ne sert plus qu'aux curées du mardi gras.

Entre les façons de cette catégorie de la société qui se consacre aux études de l'élégance, du goût, du savoir-vivre, et les manières d'agir de nos hommes à argent, qu'on appelait jadis les financiers, une différence existe, appréciable dans cette circonstance annuelle, comme dans toutes les autres époques de la vie.

Aussi généreux, aussi désireux de plaire, ils ne peuvent résister au besoin de présenter leurs largesses sous une face utile ; ainsi leur voit-on donner :

A leurs enfants de beaux livres d'éducation,

A leurs femmes des meubles sérieux, des pendules, des pièces d'argenterie, des cachemires qui leur manquent depuis longtemps, des bijoux indispensables.

Quand une paire de chevaux tombe sur ses boulets, le jour de l'an devient alors un prétexte pour acheter des chevaux neufs, qu'on appelle dans la maison l'*attelage de madame*, et qui, dans un mois, conduiront à tour de rôle *monsieur* à la Bourse.

Mais pour lancer l'argent sans regret, pour se percer bravement les poches, parlez-moi de ces jeunes réfractaires de la société qu'on appelle les *viveurs* ;

Pour eux rien n'est beau, rien n'est cher ; le cercle de leurs clientes est trop restreint. Certains hommes, nous l'avons dit, font arriver la rupture d'une liaison dans la dernière quinzaine de décembre, dans un but de ladre-

rie qui s'explique. Les *viveurs*, au contraire, établissent de nouveaux rapports ou resserrent les anciens, saluent toutes les femmes de théâtre qu'ils ne connaissent pas, pour obtenir le droit de leur envoyer des étrennes.

Qui ne se souvient du célèbre marquis de Ba... et de la galanterie qu'il fit au corps de ballet de l'Opéra? Chacune de ces dames reçut un joli cachemire renfermé dans un coffre élégant.

C'était là une générosité d'apparat, un moyen de publicité, qui coûtait à l'homme à bonnes fortunes un peu plus qu'une annonce à trois francs la ligne, mais dont il retrouvait plus tard, quelquefois le soir même, un intérêt satisfaisant.

Parlons un peu des présents appropriés à la liaison de coulisse exclusive et durable. Il s'agit alors d'offrir des objets représentant une valeur réelle :

Foin de ces bijoux dont la forme est la vogue font tout le prix, mais des diamants, ou des services d'argenterie, de ces choses enfin sur lesquelles *on prête beaucoup*.

L'inscription de rente est encore mieux reçue.

L'inscription provient généralement des quadragénaires chargés d'obésité.

La mère de l'objet aimé n'est pas oubliée : on lui donne son couvert ou sa timbale d'argent.

Et le père, n'aura-t-il rien ?

Ce brave père !

Depuis trois mois la fille insinue que ce bon père postule une place de conducteur d'omnibus.

C'est une belle place : — mille francs !

— Pourquoi ne l'obtient-il pas ?

— Oh ! c'est qu'il faut un cautionnement.

— On verra ça.

Au jour de l'an, le cautionnement est prêt.

— Tenez, monsieur Barigot, voilà votre affaire : soyez conducteur d'omnibus.

A la fin du carnaval, monsieur Barigot s'étant trop déguisé en sauvage, a besoin d'un autre cautionnement.

C'est le dixième qui lui passe dans le gosier, et cependant sa fille ne le laisse manquer de rien.

Pour ses étrennes, elle lui a mis au cou une cravate noire, aux mains des gants fourrés, tandis qu'elle donnait à sa mère d'anciennes robes zébrées de taches, et de vieux chapeaux pleurards et dégonflés.

Pour rencontrer le goût de chacun des membres de ces édifiantes familles, on voit qu'un viveur n'a pas besoin de se creuser le cerveau, mais de vider son portefeuille.

Tous ces sentiments d'affection sont admirablement exprimés et traduits par ces mots :

*Banque de France, mille francs. La loi punit le contrefacteur des travaux forcés à perpétuité.*

La classe moyenne dépouille hardiment les étrennes de tout vernis d'ostentation.

Dans une maison d'honnêtes bourgeois, le jour de l'an n'est qu'une occasion de fourniture d'objets indispensables ;

C'est une échéance de manteaux, de chapeaux, de gants et de gilets, échéance habilement et longtemps différée :

Il n'y a plus à reculer, l'heure des Biétry a sonné.

Mais si le chef de famille, qui vient de s'exécuter, est sergent de sa compagnie et chevalier de la Légion d'honneur, quelle douce surprise l'attend à dîner !

Son verre taillé ou moulé, son verre d'habitude, où est-il ? Il est remplacé par un verre somptueux qui enferme dans son épaisseur l'étoile des braves, avec une foule de devises et d'attributs les plus guerriers.

Il nous faut reprendre un peu l'employé ; dire qu'il achète des oranges pailletées, des bonbons qui font meubles, comme vases en sucre, commodes, pelotes, pendules, charges de Dantan, en chocolat ;

Tandis que le surnuméraire galope comme un chat de gouttières, dans les mansardes de grisettes, faisant circuler des pastilles, entr'ouvrant un sac plein de charades étudiées à l'avance et qu'il a l'air de deviner.

Puis remettant son sac dans sa poche, à la faveur de la méditation générale causée par les rébus.

Toutes les classes ont leurs *loustics* : ordinairement ce sont de vieux célibataires qui ajoutent à leur cadeau du nouvel an le mérite d'une facétie ; tout leur est permis,

même le mauvais goût. Ce sont eux qui offrent de beaux ustensiles en porcelaine à filets d'or, ornés de riches peintures, d'une forme ravissante, d'un usage bis-quotidien, et dont le nom ne peut pas s'imprimer.

Les *loustics* de la classe bourgeoise n'entrent pas dans une boutique de confiseur, sans accaparer tous les instruments cylindriques, en carton argenté, dont la vue seule asphyxiait Pourceagnac.

C'est encore le *loustic* qui donne les boîtes à surprises, ces petits coffres qui vous envoient à la figure un diabolotin armé de griffes, vêtu d'une peau de chat.

Il faut enfin s'estimer heureux quand il ne vous présente pas des dragées amères.

C'est avec des baréges, des pièces de marceline demandées depuis longtemps, que l'étudiant paye sa dette;

Il y ajoute une part dans les rillettes ou les dattes envoyées par les parents, selon qu'il est natif de Tours ou de Marseille.

Il est quelques femmes dont les maris ne doivent pas accepter une douzaine de mouchoirs à grand ourlet.

— Cher Hector, j'ai pensé à toi !

— Ange, quelle attention délicate !

Six mois après, la facture sonne à leur porte.

Plaignez aussi en ce jour les pauvres portières qui veulent faire des artistes de leurs enfants !

Le maître de danse ou de déclamation fait une horrible grimace et refuse d'encourager l'élève, si dans les cinq premiers jours de janvier il ne reçoit pas un couvert, une salière, une timbale d'argent, toutes choses contrôlées par la Monnaie ;

Les ouvrages à la main ne sont pas reçus.

A présent faut-il énumérer toutes les pièces d'argent et d'or qui se distribuent aux concierges, aux domestiques mâles, femelles, grands et petits, cochers et grooms ;

Aux domestiques des amis,

Aux commissionnaires qui apportent un cadeau,

Au facteur de la poste,

Aux garçons de bains à domicile ;

A tous les gens, en un mot, qui trempent dans ce vaste complot de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent ?

Avec vos largesses, tout ce monde-là se grise, achète de l'emprunt autrichien, se paye la goutte, des pommes de terre frites et des oranges.

Vous ne leur échappez pas, — même célibataire, — même logé en garni, — même sans domicile.

Il faut dîner ;

Eh bien ! alors, le garçon de restaurant vous tend sur une assiette un cornet huileux contenant des dragées fossiles, des papillotes avariées ;

Il faut reconnaître cette délicate attention.

Êtes-vous habitués d'une pension bourgeoise ?

La maîtresse du lieu s'étant mise en frais, ayant commandé un supplément, une crème fouettée, des œufs à la neige, vous seriez honni comme un crasseux sans éducation, comme un pingre, si vous ne ménagiez pas pour le dessert un coup de théâtre :

Il faut donner une cuiller à café et embrasser la dame de la maison.

Il faut encore pourtant qu'une pièce de quarante sous passe de votre poche dans la main de la cuisinière.

Ne croyez pas que la gent domestique en ait fini quand elle a prélevé la dîme sur ses maîtres ; elle s'en va quêtant, comme les confréries de moines, ses étrennes chez le boulanger, le boucher et les autres fournisseurs de victuailles.

Madame Chevet peut dire ce que lui coûte la valetaille des grandes maisons ; mais là ne se borne pas sa générosité.

Ses pratiques ont aussi part à ses souvenirs ;

Elle leur envoie, délicatement enveloppés, un faisan truffé ou un buisson d'écrevisses, ou des boîtes de fruits secs ;

Plus l'adresse de ses beaux-frères, monsieur Pomerel, confiseur, et monsieur Beauvais, marchand de bois.

Tous les journalistes n'ont pas un coupé et deux chevaux ; il faut plaindre ceux moins riches et plus mo-

Destes qui se trouvent réduits au mince revenu d'un  
feuilleton presque honorifique :

Les ouvreuses sont sans pitié,  
Sans pitié les contrôleurs,  
Sans pitié les garçons de théâtre,  
Et le porteur du journal :

Ces loups affamés déchirent à belles dents les mailles  
de sa bourse.

Imagine-t-on à présent les douleurs d'un entrepreneur  
de spectacle, traqué par les machinistes, les garçons de  
bureau, les coiffeurs, les costumiers et les cinquante  
portiers de l'administration !

La solennité du jour de l'an est au moins une corvée  
assommante, quand elle n'est pas une corvée ruineuse.

Le souverain lui-même n'y échappe pas.

Cette interminable réception de ministres, de fonc-  
tionnaires, de magistrats, d'officiers militaires et civils,  
est une des charges les plus fatigantes de la puissance  
suprême.

Il faut être surhumainement constitué pour passer sans  
vertiges une si longue revue,

Pour échanger tant de félicitations :

Il faut être soutenu par les ressorts de cette vie fac-  
tice que donnent les nécessités et les émotions du pou-  
voir.

Quant aux sérénades à triples carillon qui ébranlent  
la cour des Tuileries, c'est une affaire de liste civile.



Les musiques de la garnison ne tiennent pas plus à être écoutées que l'orchestre du Théâtre-Français; mais leurs galantes symphonies doivent être payées.

Cinq cents francs sont alloués à chaque musique.

Il me reste à parler d'un dernier impôt dont la perception m'amuse, me venge et me dilate parce qu'il ne m'atteint pas, et se prélève au contraire sur mes persécuteurs.

Pendant deux jours vous avez rencontré des tambours de la garde nationale cruellement avinés, des musiciens, des grosses caisses, des chapeaux chinois, courant à la débandade.

Réjouissons-nous !

Ils venaient d'assourdir et de rançonner nos très-honorables colonels, chefs de bataillon, officiers et sergents-majors de la garde nationale, tous ceux qui nous envoient au conseil de discipline et à la cellule. Il y a donc une justice !

Terminons par une bonne action :

Il y a une classe que nous devons désabuser d'une erreur, celle des gens qui trottinent toute une journée pour aller écrire leurs noms chez des ministres et des fonctionnaires, et qui espèrent attirer sur leur nom l'attention de ces hauts protecteurs.

Qu'ils le sachent : il est expressément recommandé à

tous les suisses, concierges et garçons de bureau de toutes les administrations

De faire des bonnets d'âne à leurs enfants avec les listes nombreuses où tous ces noms sont vainement inscrits.

## XXII

## UN COIN DE L'ESPAGNE

Je quittai Paris par un jour de juillet, avec le projet bien arrêté de ne pas poser le pied hors du sol de la France.

Les voyages, et surtout les voyageurs, sont le fléau de notre société. L'ancien Français ignorait complètement les langues et les pays étrangers, et n'exerçait son esprit que sur les événements de la ville et de la cour : il n'y avait jadis aucune place pour ces conteurs médiocres qui récitent les *Guides Richard* et font sécher dans des cahiers des herbes cueillies sur le front des Alpes ; les savants, les artistes, les diplomates et les soldats parcouraient seuls l'Europe et en rapportaient des récits dont le merveilleux s'est évanoui depuis que les échappés de collège s'établissent touristes, depuis que l'Afrique est dans notre main, depuis que le bateau-poste

nous jette à une heure dite en Grèce, à Constantinople, au Caire, sur tous les points de ce fabuleux Orient qui tombe en guenilles.

De même qu'on veut coloniser l'Algérie et les îles Marquises, au lieu de coloniser la Bretagne, les Landes et la Corse, de même on trouve d'un goût supérieur de s'en aller bien loin chercher des émotions que la France ne refuse à aucun de ceux qui voudraient la visiter sérieusement. Il n'y a vraiment aucun mérite, depuis qu'il n'y a aucun danger, à enfilier des kilomètres.

A part quelques coins sauvages du nouveau monde, de l'Asie, où certains enragés vont chercher des serpents, des poissons et la croix d'honneur, quel est donc aujourd'hui le pays effrayant qu'un homme du monde soit admis à décrire?

Depuis que les routes sont bonnes partout et que les brigands sont devenus des personnages d'opéra-comique, il n'est pas plus convenable à présent de raconter ses voyages que le menu de son dîner.

Qui n'a pas vu l'Italie, cette Italie tant rebattue, tant lithographiée, si souvent rimée ou mise en musique?

On ne va plus à Rome que pour promener sa femme pendant la lune de miel, ou pour pleurer des peines de cœur.

L'Italie n'est plus que le mouchoir des affligés.

Qui n'a pas vu la Suisse? qui voudrait donner dans le panneau de ses glaciers et de ses lacs?...

J'ai entendu développer la thèse suivante :

« La Suisse est une vaste plaine pendant l'hiver ; à l'approche du printemps, les habitants, machinistes habiles, mettent en place des montagnes artificielles, telles que le mont Blanc, le Righi, amènent de l'eau dans les bassins, s'habillent à la Guillaume Tell, feignent de chanter le *ranz des vaches* et de conduire des troupeaux ; puis, quand revient l'hiver, ils serrent toute cette décoration dans un seul canton disposé en magasin, reprennent des habits européens, chantent la *grâce de Dieu* ! parlent français et mangent tranquillement, dans leur pays redevenu plat, l'argent qu'ils ont gagné à montrer de fausses montagnes. Quelques indiscrets, ayant assisté à ce travail des coulisses, ont divulgué le secret de la comédie.

» On craignait pour cette année une grande baisse dans la recette.

» L'Anglais ne s'annonçait pas bien.

» Sur ce, les cantons réunis ont résolu de s'allumer une guerre religieuse, ce qui est un spectacle irrésistible au dix-neuvième siècle, pour raviver la curiosité morte des voyageurs.

» La propreté des sites de la Suisse, l'odieuse commodité des chemins, la certitude de ne s'y pas casser le cou et de trouver un piano et du thé au sommet de tous les pics, démontrent sans réplique que toute cette sauvagerie n'est qu'un décor de théâtre peint à Paris,

par Cambon et Thierry, et composé en vue des badauds qui courent après le grandiose.

» La Suisse est démasquée.

» A défaut de glaciers percés à jour, la guerre de religion attirera peut-être du monde; l'on compte beaucoup sur ce nouveau répertoire pour *faire de l'argent*. »

Il est impossible de pousser plus loin le dénigrement de la grande nature.

Sous le rapport social et politique, les autres pays peuvent bien être curieux; mais la France est aussi pittoresque qu'il convient; la nature ne s'est pas amusée à nous priver de paysages pour en combler les autres nations, et je ne sais pas si un voyage de Paris à Saint-Germain, bien écrit et bien illustré, ne vaudrait pas les plus fameuses narrations du genre.

D'ailleurs, tous les pays ont perdu et leur physionomie et leurs produits; il n'y a pas de couleur locale qui ne s'expédie de Paris.

Les calottes et les étoffes turques, l'eau de Cologne et le vulnéraire suisse, se fabriquent en France.

Les barcarolles de l'Adriatique sont composées par nos musiciens, et l'on ne jouit du mystère des nuits vénitiennes que sur les bateaux du pont Royal.

Personne n'ignore qu'un de nos poètes a refusé d'aller voir l'Espagne, parce qu'il ne pourrait plus la décrire.

Je me suis donc délecté dans ma France chérie pen-

dant un grand mois, visitant Nevers, où Voltaire a écrit sur la principale porte d'entrée ce distique misérable :

A ce grand monument qu'éleva l'abondance,  
Reconnaissez Nevers et jugez de la France ;

traversant le Morvan, descendant le Rhône aussi beau que le Rhin, mangeant déjà de l'ail à Valence, assez heureux pour surprendre Beaucaire au milieu du tumulte oriental de son antique foire, et retrouvant à Arles ce type inaltéré de beauté qui rend jalouse la belle race de Tarascon.

Que tous ces pays sont beaux, commodes ! que ces routes sont bonnes et que les auberges sont mauvaises ! excepté l'hôtel du *Forum*, à Arles.

Convenons-en, rien n'est impertinent comme l'aubergiste français ; on dirait toujours qu'il attend un Anglais imaginaire dont il rêve la ruine, un Anglais de 1815 ; il en est encore à croire à la voiture en poste, ce véhicule dérisoire et toujours attardé, à l'usage des malades et des gens sans nerfs.

Présentez-vous en compagnie d'une simple malle, vous êtes toisé avec dédain, conduit dans la première chambre venue ; cette chambre porte le numéro 7. A l'instant même vous perdez votre nom, votre qualité, et devenez le numéro 7. Pour toute la maison, vous n'êtes que ce numéro, un numéro sans considération. On dit, en parlant de vous : Le numéro 7 est grand et maigre ; le

même le mauvais goût. Ce sont eux qui offrent de beaux ustensiles en porcelaine à filets d'or, ornés de riches peintures, d'une forme ravissante, d'un usage bis-quotidien, et dont le nom ne peut pas s'imprimer.

Les *loustics* de la classe bourgeoise n'entrent pas dans une boutique de confiseur, sans accaparer tous les instruments cylindriques, en carton argenté, dont la vue seule asphyxiait Pourceagnac.

C'est encore le *loustic* qui donne les boîtes à surprises, ces petits coffres qui vous envoient à la figure un diabolin armé de griffes, vêtu d'une peau de chat.

Il faut enfin s'estimer heureux quand il ne vous présente pas des dragées amères.

C'est avec des baréges, des pièces de marceline demandées depuis longtemps, que l'étudiant paye sa dette;

Il y ajoute une part dans les rillettes ou les dattes envoyées par les parents, selon qu'il est natif de Tours ou de Marseille.

Il est quelques femmes dont les maris ne doivent pas accepter une douzaine de mouchoirs à grand ourlet.

— Cher Hector, j'ai pensé à toi !

— Ange, quelle attention délicate !

Six mois après, la facture sonne à leur porte.

Plaignez aussi en ce jour les pauvres portières qui veulent faire des artistes de leurs enfants !

Le maître de danse ou de déclamation fait une horrible grimace et refuse d'encourager l'élève, si dans les cinq premiers jours de janvier il ne reçoit pas un couvert, une salière, une timbale d'argent, toutes choses contrôlées par la Monnaie ;

Les ouvrages à la main ne sont pas reçus.

A présent faut-il énumérer toutes les pièces d'argent et d'or qui se distribuent aux concierges, aux domestiques mâles, femelles, grands et petits, cochers et grooms ;

Aux domestiques des amis,

Aux commissionnaires qui apportent un cadeau,

Au facteur de la poste,

Aux garçons de bains à domicile ;

A tous les gens, en un mot, qui trempent dans ce vaste complot de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent ?

Avec vos largesses, tout ce monde-là se grise, achète de l'emprunt autrichien, se paye la goutte, des pommes de terre frites et des oranges.

Vous ne leur échappez pas, — même célibataire, — même logé en garni, — même sans domicile.

Il faut dîner ;

Eh bien ! alors, le garçon de restaurant vous tend sur une assiette un cornet huileux contenant des dragées fossiles, des papillotes avariées ;

Il faut reconnaître cette délicate attention.



même le mauvais goût. Ce sont eux qui offrent de beaux ustensiles en porcelaine à filets d'or, ornés de riches peintures, d'une forme ravissante, d'un usage bis-quotidien, et dont le nom ne peut pas s'imprimer.

Les *loustics* de la classe bourgeoise n'entrent pas dans une boutique de confiseur, sans accaparer tous les instruments cylindriques, en carton argenté, dont la vue seule asphyxiait Pourceagnac.

C'est encore le *loustic* qui donne les boîtes à surprises, ces petits coffres qui vous envoient à la figure un diabolin armé de griffes, vêtu d'une peau de chat.

Il faut enfin s'estimer heureux quand il ne vous présente pas des dragées amères.

C'est avec des baréges, des pièces de marceline demandées depuis longtemps, que l'étudiant paye sa dette ;

Il y ajoute une part dans les rillettes ou les dattes envoyées par les parents, selon qu'il est natif de Tours ou de Marseille.

Il est quelques femmes dont les maris ne doivent pas accepter une douzaine de mouchoirs à grand ourlet.

— Cher Hector, j'ai pensé à toi !

— Ange, quelle attention délicate !

Six mois après, la facture sonne à leur porte.

Plaignez aussi en ce jour les pauvres portières qui veulent faire des artistes de leurs enfants !

Le maître de danse ou de déclamation fait une horrible grimace et refuse d'encourager l'élève, si dans les cinq premiers jours de janvier il ne reçoit pas un couvert, une salière, une timbale d'argent, toutes choses contrôlées par la Monnaie ;

Les ouvrages à la main ne sont pas reçus.

A présent faut-il énumérer toutes les pièces d'argent et d'or qui se distribuent aux concierges, aux domestiques mâles, femelles, grands et petits, cochers et grooms ;

Aux domestiques des amis,

Aux commissionnaires qui apportent un cadeau,

Au facteur de la poste,

Aux garçons de bains à domicile ;

A tous les gens, en un mot, qui trempent dans ce vaste complot de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent ?

Avec vos largesses, tout ce monde-là se grise, achète de l'emprunt autrichien, se paye la goutte, des pommes de terre frites et des oranges.

Vous ne leur échappez pas, — même célibataire, — même logé en garni, — même sans domicile.

Il faut dîner ;

Eh bien ! alors, le garçon de restaurant vous tend sur une assiette un cornet huileux contenant des dragées fossiles, des papillotes avariées ;

Il faut reconnaître cette délicate attention.

même le mauvais goût. Ce sont eux qui offrent de beaux ustensiles en porcelaine à filets d'or, ornés de riches peintures, d'une forme ravissante, d'un usage bis-quotidien, et dont le nom ne peut pas s'imprimer.

Les *loustics* de la classe bourgeoise n'entrent pas dans une boutique de confiseur, sans accaparer tous les instruments cylindriques, en carton argenté, dont la vue seule asphyxiait Pourceaugnac.

C'est encore le *loustic* qui donne les boîtes à surprises, ces petits coffres qui vous envoient à la figure un diabolin armé de griffes, vêtu d'une peau de chat.

Il faut enfin s'estimer heureux quand il ne vous présente pas des dragées amères.

C'est avec des baréges, des pièces de marceline demandées depuis longtemps, que l'étudiant paye sa dette ;

Il y ajoute une part dans les rillettes ou les dattes envoyées par les parents, selon qu'il est natif de Tours ou de Marseille.

Il est quelques femmes dont les maris ne doivent pas accepter une douzaine de mouchoirs à grand ourlet.

— Cher Hector, j'ai pensé à toi !

— Ange, quelle attention délicate !

Six mois après, la facture sonne à leur porte.

Plaignez aussi en ce jour les pauvres portières qui veulent faire des artistes de leurs enfants !

Le maître de danse ou de déclamation fait une horrible grimace et refuse d'encourager l'élève, si dans les cinq premiers jours de janvier il ne reçoit pas un couvert, une salière, une timbale d'argent, toutes choses contrôlées par la Monnaie ;

Les ouvrages à la main ne sont pas reçus.

A présent faut-il énumérer toutes les pièces d'argent et d'or qui se distribuent aux concierges, aux domestiques mâles, femelles, grands et petits, cochers et grooms ;

Aux domestiques des amis,

Aux commissionnaires qui apportent un cadeau,

Au facteur de la poste,

Aux garçons de bains à domicile ;

A tous les gens, en un mot, qui trempent dans ce vaste complot de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent ?

Avec vos largesses, tout ce monde-là se grise, achète de l'emprunt autrichien, se paye la goutte, des pommes de terre frites et des oranges.

Vous ne leur échappez pas, — même célibataire, — même logé en garni, — même sans domicile.

Il faut dîner ;

Eh bien ! alors, le garçon de restaurant vous tend sur une assiette un cornet huileux contenant des dragées fossiles, des papillotes avariées ;

Il faut reconnaître cette délicate attention.

des Hautes et Basses-Pyrénées. On attribue des cures merveilleuses à ces sources, à celles des Eaux-Bonnes surtout, dont la réputation s'accroît à ce point que, dans l'espace de trois mois, le célèbre docteur Darralde, la providence des Basses-Pyrénées, aura soigné dix-huit cents maladies de poitrine, dont un grand nombre guéries, toutes soulagées.

Cette impasse de montagnes, où se donnent rendez-vous la phthisie, la laryngite, l'asthme et la pleurésie, n'est pas, comme on peut le croire, un lugubre hôpital ; en peu de temps, la consolation et l'espoir ravivent des visages éteints ; les malades deviennent gais, confiants, et raillent les nouveaux arrivés, qu'ils traitent de conscrits.

Cette concentration d'individus qui souffrent du même mal, loin de redoubler leurs terreurs, les aguerrit.

A Paris ou ailleurs, un homme seul, en face de la maladie ou du médecin, a peur comme une sentinelle perdue ; aux Eaux-Bonnes, en grande compagnie, il est courageux comme le soldat dans les rangs du corps d'armée.

Les soins affectueux et la spirituelle amabilité du docteur Darralde aident son profond savoir : sous l'influence de sa parole, le courage se raffermi en même temps que l'excellence de sa médication relève les constitutions délabrées.

L'air des montagnes est tellement tiède, que j'ai consacré un mois entier à tourner en rond sur moi-même.

Un jour que j'étais fatigué de fainéantise, le hasard jeta sous mes yeux une grande affiche jaune illustrée d'un dessin représentant un combat de taureaux. Voici les termes de cette affiche :

### SAN-SEBASTIAN

#### PROGRAMA DE OBSEQUIOS Y FESTEJOS

QUE ESTA

M. N. Y M. L. provincia de Guipuzcoa y el ayuntamiento constitucional de la M. N. Y M. L. ciudad, ofrecen con el plausible motivo de la Estancia de SS. MM. Y A.

(*Suivent les détails jour par jour.*)

Un Paseo, — una Serenata, — una Pesca, — Corrida de toros, Carrera de lanchas, etc., etc,

L'Espagne est à ma porte, l'Espagne des poètes ! J'entends les fanfares de la *corrida*, le beuglement des taureaux immolés ; mes yeux se ferment à la réalité pour se complaire dans une vision d'éventails, de basquines, de *majos* et de *manolas*.

Je deviens curieux, écolier, m'approvisionne d'illusions et pars pour Saint-Sébastien.

Déterminé à me laisser surprendre par toutes les émo-

tions qui viendraient me chercher, j'éprouvai en traversant la Bidassoa le léger frisson qui crispe toujours la peau du Français tournant le dos à sa patrie.

Je sais depuis longtemps que les frontières des États ne sont pas fixées au moyen d'une grande raie qui les sépare, que les territoires limitrophes se ressemblent, que c'est par des gradations insensibles que les nations arrivent à différer les unes des autres ; le Strasbourgeois est aussi Allemand que le Badois, le Bayonnais aussi Espagnol que le Béhobien.

Je ne pus cependant me dissimuler que le soldat placé à la partie sud du pont de la Bidassoa était habillé de vert, conséquemment Espagnol ; et, quoique les blés fussent jaunes, le ciel bleu, comme de l'autre côté, je reconnus à des riens, à certains visages, au harnachement d'une mule, à la forme d'une charrette, que je voyageais hors de France. D'ailleurs, je ne voyais plus de blouses, ces vilaines blouses dont s'enveloppent le paysan et l'ouvrier de nos pays.

Je renvoie au *Guide Richard* pour la description d'Irun, d'Oyarzun, d'Astigarraga et d'Ernani. C'est tout ce que j'ai vu de villes espagnoles jusqu'à Saint-Sébastien.

Tout ce pays, qui a été si longtemps le théâtre de la guerre civile, porte à peine, deux ans après, les traces des désastres inouïs qui l'ont bouleversé.

Les seuls faubourgs de Saint-Sébastien montrent des blessures qui n'ont pas été pansées : tous les murs sont

égratignés, déchirés, troués par la mitraille et les boulets.

Mais, quelque affligeant que soit le tableau de cette désolation, il ne distrait pas vos yeux invinciblement charnés par la vue de la ville qui s'est assise au pied d'un énorme rocher nouant autour d'elle la mer comme une ceinture.

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait un voyage en Espagne, et Dieu me garde de m'étendre sur la forme des cacolets, sur la coiffure des femmes, qui portent leurs immenses cheveux nattés en queue; sur le chocolat du pays, accompagné de *bolado*; je ne répéterai pas toutes les apostrophes tant connues des postillons à leurs mules : *Anda, chiquita ! andemo picara !* On me battrait tout de suite avec l'Andalousie, la Castille et la Manche, et l'on me prouverait, ce que j'accorde, que je n'ai pas vu l'Espagne.

Ce qui m'a entraîné hors de nos frontières, c'est moins l'appétit du pittoresque que la curiosité de voir toute la cour d'Espagne, c'est-à-dire la reine, la reine mère, les ministres, les états-majors, et ces fameuses courses de taureaux, appelées *courses* en vertu de je ne sais quoi.

Un voyageur doit désormais se taire sur les tribulations de la table et du logement. Cela ne fait rire ni pleurer le public d'apprendre que vous avez été mal couché et mal nourri, à moins que vous ne lui racontiez des omelettes caractéristiques comme les omelettes de Lesage.



Taisons les efforts surhumains qu'il nous en a coûté pour dormir et manger, et passons à l'aspect de la ville.

Il faut d'abord dire que la présence de la jeune reine et de son auguste mère à Saint-Sébastien est un fait dont la portée politique ne peut être appréciée qu'en se reportant aux événements de la dernière guerre.

Les médecins de la reine Isabelle lui avaient conseillé les bains de Mondragon ; la reine mère et les ministres lui conseillèrent aussi un séjour dans les provinces basques réputées hostiles au gouvernement constitutionnel.

Un enthousiasme incroyable s'est manifesté à l'arrivée de la reine, un enthousiasme qui se traduisait en danses, en chants, en pleurs.

Or les Basques qui ont combattu les troupes de la reine ne sont pas suspects de versatilité, mais ils se sont soumis à des conditions acceptées et observées ; ce sont aujourd'hui de très-fidèles sujets. Un pareil accueil est considéré par les hommes politiques comme un résultat immense dont peuvent se glorifier monsieur Martinez de la Rosa et le général Narvaez.

Voici jusqu'où allait la confiance du général dans la loyauté basque.

Pour la promenade au *rio Urumea*, il avait demandé, à l'usage de la famille royale, une barque conduite par douze rameurs ; de ces rameurs, l'un avait un œil crevé, l'autre deux doigts coupés, celui-ci une jambe de bois ; tous des balafres.

— Pourquoi, général, tout cet équipage est-il invalide ? demanda la reine.

— Madame, répondit le général Narvaez, j'ai voulu dans cette occasion que Votre Majesté fût conduite par des hommes qui ont été blessés en combattant contre elle.

Des fêtes charmantes par leur poésie naïve ont été offertes à la reine, des courses en mer, des pèlerinages, une pêche, des joutes en barques ; du matin au soir, la ville était bouleversée par le plaisir ; car rien n'est grave et gai comme le peuple espagnol.

Sa gravité n'est pas morose, sa gaieté n'est pas turbulente. Il est grave, parce qu'il se préoccupe toujours d'être poli ; il n'est pas turbulent, parce qu'il n'est pas ivrogne.

Nous pouvions traverser la foule la plus épaisse sans avoir les coudes offensés de chocs malveillants ou les oreilles assourdies par des cris avinés, et cependant le délire de cette population était à son comble.

Ce qui doit surprendre les étrangers parcourant aujourd'hui l'Espagne, c'est la tenue actuelle de l'armée.

Si l'on considère que le pays se relève à peine d'une crise terrible<sup>1</sup>, que le temps a manqué pour introduire encore dans les finances publiques des réformes produc-

<sup>1</sup> Septembre 1848.

tives, on ne saurait trop admirer le tour de force exécuté par le général Narvaez, qui a mis en si peu de temps les troupes du royaume sur un pareil pied.

La cavalerie est bien montée et très-uniforme. L'infanterie est remarquable par son bon air et son ensemble. La taille des hommes, leur allure facile, leur donnent un air de ressemblance avec nos troupes.

Ce que nous avons vu n'était pas une parade de soldats d'élite réunis pour un effet de circonstance ; l'armée entière a été réorganisée avec le même soin et la même promptitude.

Que cette digression presque politique dans un récit qui ne l'est pas du tout nous soit pardonnée.

Arrivons aux combats des taureaux.

Parmi toutes les narrations de ces fêtes tant aimées du peuple espagnol, celle de Théophile Gautier, que j'ai reconnue très-exacte, avait particulièrement excité mon esprit.

Dès neuf heures du matin, la population bouillonnait dans les rues et s'écoulait en flots rapides et bruyants du côté de la place de la Constitution, disposée en arène.

Une grille, très-solidement fichée dans d'énormes charpentes, régnaît autour de cette place ; au-dessus de cette grille, de vastes gradins s'élevaient jusqu'à la hauteur des premiers étages ; des draperies ornaient le palais de l'ayuntamiento ; des appuis de velours garnissaient

les balustrades; toutes les fenêtres de la place étaient disposées en loges.

Or les propriétaires de chaque maison, et par conséquent de ces fenêtres, n'y ont aucun droit dans cette circonstance; ils n'obtiennent que la préférence s'ils veulent payer.

Le consul de France, monsieur Tastu, nous avait offert, avec une grâce exquise, la fenêtre dont il était locataire, c'est-à-dire une des meilleures, située juste en face de l'entrée du *toril*, par où la fameuse bête devait faire son irruption.

Monsieur Tastu était secondé, dans les soins de son aimable hospitalité, par un des secrétaires de notre ambassade à Madrid, monsieur Mercier, jeune diplomate très-instruit des affaires et des usages de l'Espagne, et dont les explications m'ont bien préparé à l'intelligence du spectacle que j'allais voir.

Peu à peu les amphithéâtres se remplissaient; de jolis visages, enveloppés de mantilles et rafraîchis par l'éventail, se montraient aux fenêtres.

A Saint-Sébastien, sur vingt femmes, on est forcé d'en admirer dix, ce qui finit par être fatigant.

Comme je n'ai pas voyagé à dos de mulet et n'ai pas été volé, je n'espère pas que les voyageurs enragés m'accordent que j'aie été en Espagne et que j'aie vu de jolies Espagnoles; mais je citerai des autorités du pays,

qui classent ainsi par ordre les beautés de la Péninsule :

- N° 1. Les femmes de Cadix ;  
 — Les femmes de Saint-Sébastien ;  
 N° 2. Les femmes de Malaga ;  
 N° 3. Les femmes de Séville.

Dans une réunion pareille, on n'aperçoit rien que des yeux, de grands yeux, limpides, voilés, mobiles, pensifs.

L'œil paraît être un instrument dont les ressorts se meuvent sans cesse.

Le geste est nul, la parole rare ; l'œil se charge de toute la conversation ; il dit bonjour, bonsoir, oui, non ; que ne dit-il pas ?

Ce travail de l'œil, qui est singulièrement attractif, sans cesser d'être chaste, est rendu par un mot espagnol : *ojeat*, comme *abanicar* exprime le travail auxiliaire de l'éventail.

Une femme qui sait *ojeat* et *abanicar* avec à-propos, réserve et tact, est une femme de bonne compagnie.

Les Français, qui se croient tous charmants, se trompent souvent à ces regards, qu'ils prennent pour des provocations amoureuses et qui ne sont qu'un langage usuel.

Mais revenons :

Lorsqu'on est novice en matière de taureaux, je ne

**crois pas qu'on puisse se défendre d'une très-vive  
anxiété aux approches de cette grande tuerie.**

La solennité des apprêts redouble cette fièvre ; la foule s'impatiente ; l'alcade-mayor monte au balcon du palais, en grand costume, ainsi que les alguazils. Ce costume est noir, grave, et n'a pas changé. C'est celui des hommes de justice que nous voyons dans les comédies de Beaumarchais.

Un corps de musique très-élégant, tout emplumé, fait le tour de la place, suivi de la *cuadrilla*.

La *cuadrilla* est ainsi ordonnée :

Les *chulos*,

Les *banderilleros*,

L'*espada*,

Les *picadores*, à cheval.

Le tour de la place fini, les musiciens, qui ne jouent pas du taureau, vont se placer sur une prudente estrade.

Restent les combattants, qui, en raison de leurs fonctions diverses, vont choisir leurs places.

Tous ces hommes, excepté les *picadores*, vêtus tous différemment, sont costumés comme le joyeux barbier de Séville. Des galons capricieux, de folles aiguillettes, des rubans en délire, se jouent sur leurs vestes de velours ; une culotte courte, blanche, chamarrée, des bas

des Hautes et Basses-Pyrénées. On attribue des cures merveilleuses à ces sources, à celles des Eaux-Bonnes surtout, dont la réputation s'accroît à ce point que, dans l'espace de trois mois, le célèbre docteur Darralde, la providence des Basses-Pyrénées, aura soigné dix-huit cents maladies de poitrine, dont un grand nombre guéries, toutes soulagées.

Cette impasse de montagnes, où se donnent rendez-vous la phthisie, la laryngite, l'asthme et la pleurésie, n'est pas, comme on peut le croire, un lugubre hôpital; en peu de temps, la consolation et l'espoir ravivent des visages éteints; les malades deviennent gais, confiants, et raillent les nouveaux arrivés, qu'ils traitent de conscrits.

Cette concentration d'individus qui souffrent du même mal, loin de redoubler leurs terreurs, les aguerrit.

A Paris ou ailleurs, un homme seul, en face de la maladie ou du médecin, a peur comme une sentinelle perdue; aux Eaux-Bonnes, en grande compagnie, il est courageux comme le soldat dans les rangs du corps d'armée.

Les soins affectueux et la spirituelle amabilité du docteur Darralde aident son profond savoir : sous l'influence de sa parole, le courage se raffermi en même temps que l'excellence de sa médication relève les constitutions délabrées.

L'air des montagnes est tellement tiède, que j'ai consacré un mois entier à tourner en rond sur moi-même.

Un jour que j'étais fatigué de fainéantise, le hasard jeta sous mes yeux une grande affiche jaune illustrée d'un dessin représentant un combat de taureaux. Voici les termes de cette affiche :

### SAN-SEBASTIAN

#### PROGRAMA DE OBSEQUIOS Y FESTEJOS

QUE ESTA

M. N. Y M. L. provincia de Guipuzcoa y el ayuntamiento constitucional de la M. N. Y M. L. ciudad, ofrecen con el plausible motivo de la Estancia de SS. MM. Y A.

(*Suivent les détails jour par jour.*)

Un Paseo, — una Serenata, — una Pesca, — Corrida de toros, Carrera de lanchas, etc., etc,

L'Espagne est à ma porte, l'Espagne des poètes! J'entends les fanfares de la *corrida*, le beuglement des taureaux immolés ; mes yeux se ferment à la réalité pour se complaire dans une vision d'éventails, de basquines, de *majos* et de *manolas*.

Je deviens curieux, écolier, m'approvisionne d'illusions et pars pour Saint-Sébastien.

Déterminé à me laisser surprendre par toutes les émo-



des Hautes et Basses-Pyrénées. On attribue des cures merveilleuses à ces sources, à celles des Eaux-Bonnes surtout, dont la réputation s'accroît à ce point que, dans l'espace de trois mois, le célèbre docteur Darralde, la providence des Basses-Pyrénées, aura soigné dix-huit cents maladies de poitrine, dont un grand nombre guéries, toutes soulagées.

Cette impasse de montagnes, où se donnent rendez-vous la phthisie, la laryngite, l'asthme et la pleurésie, n'est pas, comme on peut le croire, un lugubre hôpital; en peu de temps, la consolation et l'espoir ravivent des visages éteints; les malades deviennent gais, confiants, et raillent les nouveaux arrivés, qu'ils traitent de conscrits.

Cette concentration d'individus qui souffrent du même mal, loin de redoubler leurs terreurs, les aguerrit.

A Paris ou ailleurs, un homme seul, en face de la maladie ou du médecin, a peur comme une sentinelle perdue; aux Eaux-Bonnes, en grande compagnie, il est courageux comme le soldat dans les rangs du corps d'armée.

Les soins affectueux et la spirituelle amabilité du docteur Darralde aident son profond savoir : sous l'influence de sa parole, le courage se raffermi en même temps que l'excellence de sa médication relève les constitutions délabrées.

L'air des montagnes est tellement tiède, que j'ai consacré un mois entier à tourner en rond sur moi-même.

Un jour que j'étais fatigué de fainéantise, le hasard jeta sous mes yeux une grande affiche jaune illustrée d'un dessin représentant un combat de taureaux. Voici les termes de cette affiche :

### SAN-SEBASTIAN

#### PROGRAMA DE OBSEQUIOS Y FESTEJOS

QUE ESTA

M. N. Y M. L. provincia de Guipuzcoa y el ayuntamiento constitucional de la M. N. Y M. L. ciudad, ofrecen con el plausible motivo de la Estancia de SS. MM. Y A.

(*Suivent les détails jour par jour.*)

Un Paseo, — una Serenata, — una Pesca, — Corrida de toros,  
Carrera de lanchas, etc., etc,

L'Espagne est à ma porte, l'Espagne des poètes! J'entends les fanfares de la *corrida*, le beuglement des taureaux immolés ; mes yeux se ferment à la réalité pour se complaire dans une vision d'éventails, de basquines, de *majos* et de *manolas*.

Je deviens curieux, écolier, m'approvisionne d'illusions et pars pour Saint-Sébastien.

Déterminé à me laisser surprendre par toutes les émo-

des Hautes et Basses-Pyrénées. On attribue des cures merveilleuses à ces sources, à celles des Eaux-Bonnes surtout, dont la réputation s'accroît à ce point que, dans l'espace de trois mois, le célèbre docteur Darralde, la providence des Basses-Pyrénées, aura soigné dix-huit cents maladies de poitrine, dont un grand nombre guéries, toutes, soulagées.

Cette impasse de montagnes, où se donnent rendez-vous la phthisie, la laryngite, l'asthme et la pleurésie, n'est pas, comme on peut le croire, un lugubre hôpital; en peu de temps, la consolation et l'espoir ravivent des visages éteints; les malades deviennent gais, confiants, et raillent les nouveaux arrivés, qu'ils traitent de conscrits.

Cette concentration d'individus qui souffrent du même mal, loin de redoubler leurs terreurs, les aguerrit.

A Paris ou ailleurs, un homme seul, en face de la maladie ou du médecin, a peur comme une sentinelle perdue; aux Eaux-Bonnes, en grande compagnie, il est courageux comme le soldat dans les rangs du corps d'armée.

Les soins affectueux et la spirituelle amabilité du docteur Darralde aident son profond savoir : sous l'influence de sa parole, le courage se raffermi en même temps que l'excellence de sa médication relève les constitutions délabrées.

L'air des montagnes est tellement tiède, que j'ai consacré un mois entier à tourner en rond sur moi-même.

Un jour que j'étais fatigué de fainéantise, le hasard jeta sous mes yeux une grande affiche jaune illustrée d'un dessin représentant un combat de taureaux. Voici les termes de cette affiche :

### SAN-SEBASTIAN

#### PROGRAMA DE OBSEQUIOS Y FESTEJOS

QUE ESTA

M. N. Y M. L. provincia de Guipuzcoa y el ayuntamiento constitucional de la M. N. Y M. L. ciudad, ofrecen con el plausible motivo de la Estancia de SS. MM. Y A.

(*Suivent les détails jour par jour.*)

Un Paseo, — una Serenata, — una Pesca, — Corrida de toros, Carrera de lanchas, etc., etc,

L'Espagne est à ma porte, l'Espagne des poètes! J'entends les fanfares de la *corrida*, le beuglement des taureaux immolés ; mes yeux se ferment à la réalité pour se complaire dans une vision d'éventails, de basquines, de *majos* et de *manolas*.

Je deviens curieux, écolier, m'approvisionne d'illusions et pars pour Saint-Sébastien.

Déterminé à me laisser surprendre par toutes les émo-

le caractère aussi élevé que toute autre nation, et les étrangers qui assistent à ces spectacles, en raffolent, et certes un combat de boxeurs est un ignoble divertissement en comparaison d'une *corrida*.

Il y a là danger et grandeur.

Les taquineries des *chulos*, l'attaque des *picadores* et la pose des *banderillas* composent les deux premières parties de la *corrida*.

La troisième est d'une solennité intraduisible.

Le *matador*, ou, pour parler un langage plus local, l'*espada*, et pour ne jamais dire le *toreador*, se détache de la *cuadrilla* et vient la *muleta*, petit manteau rouge tenu d'une main, l'épée de l'autre, se poser en face du taureau.

Les deux grands acteurs sont ainsi en présence. Pour l'un il y a certitude, pour l'autre chance de mort.

Après avoir amusé le taureau avec des passes aussi coquettes que périlleuses, l'*espada* finit par l'attendre de pied ferme et lui plonge son épée derrière la nuque.

L'épée restè dans la blessure, et, quand le taureau ne tombe pas sur le coup, il se sauve, emportant avec lui ce glaive lourd et tranchant qui ballotte, se rougit et s'enfonce jusqu'à ce que la victime, touchée mortellement, aille dans un coin fléchir le genou et pousser son dernier mugissement.

Souvent le taureau est *difficile à tuer*, comme disent

les gens du métier, c'est-à-dire qu'il ne veut pas courir sur le coup d'épée, qui est alors longtemps différé et impatiemment attendu par la foule.

Juan Léon, célèbre et vieil *espada*, avait affaire à un de ces taureaux ; le peuple appelait Léon *voleur*, *brigand*, depuis assez longtemps, et le sommait de remettre l'épée à Cucharès, autre *espada*, son élève, et, dans le moment, confondu parmi les *chulos* de la *cuadrilla*. Léon, ahuri par ces clameurs, eut la faiblesse d'y céder, et Cucharès se chargea de la besogne suprême. Le taureau tomba.

A l'instant, sur l'ordre de l'alcade-mayor, deux alguazils vinrent, d'un pas cadencé, happer les deux matadors et les conduire au palais, pour rendre compte de ce fait, contraire aux lois de la tauromachie.

Les juges écoutèrent les deux délinquants, et admirèrent l'excuse de Cucharès : l'élève n'avait pas cru faillir en cédant à l'invitation de son maître découragé.

La foule accueillit cette décision avec des transports de joie : *Viva Léon ! viva Cucharès !*

Ce Cucharès est d'ailleurs un merveilleux matador : jeune, vigoureux, railleur, qui pousse l'audace jusqu'à prendre un taureau par la queue et les cornes, et à décrire ainsi avec lui des ronds très-peu dignes d'envie.

Montès et Léon sont les astres encore éclatants de la *corrida*. Cucharès en est l'avenir.

Le dirai-je ? j'ai vu ainsi tuer neuf taureaux, éventrer seize chevaux.

Le combat fini, des attelages de mules accourent au grand galop, traînant un palonnier auquel doivent s'attacher les chevaux et les taureaux morts.

On ne peut s'imaginer les folles ruades, les cabrioles tintinnabulantes de ces mules, qui secouent leurs grelots, leurs harnais, leurs caparaçons enrichis de cloches, et brodés en couleurs vives aux armes de la ville.

Ce qui les fait délirer de la sorte, c'est la peur instinctive des cadavres. Des *muchachos*, des *aficionados* (amateurs dilettanti), leur fendent les reins et le mufle à coups de fouet, pour les approcher de l'objet qui les effraye tant. La foule mêle ses cris au bruit de cette miraculeuse bastonnade et de ces grelots ; enfin, les mules insensées partent au galop, traînant leur charge funèbre hors de l'arène.

A un taureau tué succède, sans entr'acte, un taureau vivant.

Quand la *corrida* est terminée, les jeunes *muchachos* se ruent sur le lieu du combat pour établir des commentaires et flairer de près le carnage.

Une odeur très-prononcée de sang frais se répand dans les environs de la place et gagne bientôt toute la ville.

La reine avait assisté à la course du 14 et devait partir dans la matinée du 16.

A dix heures, Sa Majesté descendit de son hôtel, ac-

compagnée de la reine mère, au milieu d'une double haie de ces vieux et célèbres hallebardiers, et monta dans une calèche découverte pour faire ses adieux aux habitants.

Le cortège de la reine nous sembla très-original ; nous remarquâmes surtout une sorte de danse pyrrhique exécutée en avant de la voiture par une troupe de jeunes Basques, lestes comme les Basques du proverbe.

Ces jeunes gens tenaient tous dans la main les poignées et les pointes de plusieurs épées dont l'autre extrémité allait rejoindre, dans la main des danseurs voisins, d'autres poignées et d'autres pointes, de telle sorte que ces individus couraient comme enfermés dans les mailles d'un réseau d'acier éclatant et mobile ; puis, venait la voiture royale, d'où partaient d'aimables signes d'adieu, un brillant état-major et des détachements de troupes.

Le soir, la place, où j'ai retrouvé l'odeur du sang frais, était illuminée avec un goût charmant et bourrée de peuple. Un ordre parfait régnait partout dans cette foule, où se glissaient à peine quelques-uns de nos pittoresques alguazils.

Lorsque le traditionnel taureau en artifice, porté par deux hommes, est venu exécuter contre les promeneurs ses brûlantes gambades, en un instant, la place fut vidée.



Les polissons et les grisettes se sauvaient en poussant des cris de joie et de terreur simulée ; mais bientôt les flots du peuple revinrent comme une marée, et alors, sur cette grande surface, au son d'un flageolet et de deux petits tambours, commença le branle le plus inattendu.

Qu'on s'imagine douze à quinze cents individus des deux sexes, dansant à la fois le *fandango*, puis le *bolero*, avec une gravité et souvent une grâce charmantes.

Dans ces quadrilles, qui s'organisent par groupes de douze, de six ou de quatre, on voit les femmes s'agiter sur place, battre de petits entrechats, balancer les hanches en cadence ; les hommes se cambrer et se donner des tours de reins fabuleux.

Ce qui nous paraissait étrange, c'était la froideur des premières passes et des premiers tours de main, et la furie croissante des dernières figures. — Les musiciens arrêtaient le bolero, quand il était arrivé à son paroxysme.

Le bal — officiel, puisque la ville payait la musique — n'ayant pas assouvi la population, pendant toute la nuit le raclement de la guitare convoquait au coin des rues d'infatigables danseurs dont les *serenos* ne parvenaient pas à maîtriser les entrechats.

Le lendemain, nous sommes rentrés en France, et, je l'avoue avec regret, cette fois encore nous n'avons pas rencontré un seul brigand.

Nous nous faisons une si grande fête d'une attaque, que, si un seul petit polisson de douze ans avait eu l'extrême complaisance de nous dévaliser tous quatre, nous l'aurions vivement remercié au nom de la couleur locale ; et que, si le temps ne nous eût manqué, nous aurions, comme cet Anglais avide d'émotions, organisé et payé une bande pour nous attendre dans les bois d'I-run. Seulement l'Anglais prit goût au jeu et se battit avec les voleurs, qui le tuèrent non moins réellement.

Les histoires de voleurs espagnols n'existent, à ce qu'il nous semble, que dans les recueils d'anecdotes et les récits d'artistes. Depuis Gil Blas, les routes sont purgées de ces magnifiques bandes d'assassins, ornés de poignards, de tromblons, et propriétaires de cavernes richement meublées.

Et quand même on vous volerait, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

En Espagne, il y a peu de luxe ; les bons cigares coûtent deux sous. Peu de pièges sont tendus à la prodigalité des étrangers. En un mot, les frais de voyage sont minimes.

Si par hasard vous êtes dévalisé, balancez votre compte ; vous trouverez que, n'ayant pas été dévalisé, comme en France ou ailleurs, par les hôteliers, les postillons et les marchands, vous êtes encore en bénéfice.

---

## XXIII

## LES SPECTACLES D'ÉTÉ

Enfin, dit-on quelquefois, voilà le beau temps ! Nous étouffons !

Le mois de mai et le mois de juin ont été, cette année, tels que doivent être, à Paris, de vrais mois de mai et de juin, c'est-à-dire des mois quinquagesimes, humides, changeants, inquiets.

Car on ne sait vraiment en vertu de quelle astronomie, en vertu de quel préjugé poétique, les Parisiens, placés à peu près au quarante-huitième degré de latitude, croient avoir droit à un printemps. Depuis que nous existons, nous avons toujours vu le bon Dieu répondre à cette prétention par des giboulées et de la grêle ; rien ne nous corrige.

A peine nous sortons de la cohue carnavalesque, à peine Musard a-t-il serré son violon dans l'étui, à peine les truffes commencent-elles à s'aigrir, que nous transformons Paris en un Naples septentrional, le *far niente* s'organise, le grand *lazzaronisme* commence et se manifeste sous les formes les plus exagérées.

Le feu disparaît des cheminées, qui profitent de leur inaction pour souffler des vents coulis; les bourrelets s'arrachent d'eux-mêmes des fenêtres; les tapis râpés demandent merci, les fourrures deviennent chauves, les salons se ferment, les pianos se taisent, les intrigues s'ajournent, les liaisons se liquident, le délire printanier commence, à cause de ce grand événement végétal :

Les petits pois s'annoncent.

Le boulevard devient une *chiaïa*, les balayeurs ont à peine raclé la dernière neige et donné le dernier coup de brosse à l'asphalte, que des chaises et des tables de café s'y dressent à la hâte, que des promeneurs débrailés, la cravate lâche, l'œil déjà voluptueux, à la manière des pays chauds, les lèvres cuivrées par le cigare, affectent de se dilater comme s'ils aspiraient une brise de Portici.

Les anciens bourgeois de Paris s'étaient loyalement rendus ridicules dans toute l'Europe par leurs parties de campagne aux Prés-Saint-Gervais et leurs dîners sur l'herbe.

Depuis la découverte de la couleur locale, depuis qu'on ne parle plus, qu'on ne rime plus, qu'on ne peint plus qu'Espagne, Antilles, Italie, Orient, les badauds modernes, à l'instar des enfants qui improvisent des jardins avec des branches d'acacia, vont se faire dans un rayon de cinq lieues, des Italies et des Espagnes à leur fantaisie et à leur proportion.

On ne s'imagine pas toutes les illusions créées ainsi pour échapper à cette cuisante latitude de quarante-huit degrés.

Désormais les maisons de campagne de la petite propriété sont des *villas*, dont les toits de zinc s'aplatissent en terrasses, où l'on se réunit le soir pour respirer des rhumatismes. Dans l'intérieur de ces bouchons italiens, on fume sur les divans, dans des pipes longues comme des hommes; les arbres des jardins, quand il y a des arbres, se courbent sous les ondulations des hamacs, au fond desquels d'indolents créoles du faubourg Montmartre commettent des calembours, ou chantent le *Désert* de monsieur Félicien David.

La transformation du Parisien ne s'est pas arrêtée là.

Depuis la mode des chants de pêcheurs et des barcarolles, tout le monde a regretté de ne pas être marin de la *Belle-Poule*; de là ce goût si singulier pour cette marine d'eau douce appelée *canotage*.

Le canotage ne peut être ici étudié à fond; il suffit de dire qu'aux jours de fête les chemins de fer débarquent sur toutes les rives de la Seine environ dix mille hommes, très-religieusement travestis en marins; leur chapeau se penche en arrière, repoussé par une touffe de cheveux bouclée au sommet du front; une vareuse grossière flotte sur leur dos; leur col se rabat avec cette grâce enfantine et pittoresque qui est propre aux mate-

**lots** ; une ample couche de goudron donne à tout ce **déguisement** un vernis et un parfum de Brest, et les chefs **d'équipage** portent les insignes du commandement, **uniforme bleu**, sabre, épaulettes.

Qui n'a pas vu, aux stations d'Asnières, de Maisons, de Sèvres, descendre nos Jean Barts de la banlieue, ne peut se faire une idée de cette innocente démençe.

A peine débarqués, tous ces équipages courent à leurs **bords** respectifs, et passent la journée à ramer, à voguer. Puis, le soir, quand la *manœuvre* a bien marché, quand on a découvert beaucoup d'îles au pont de Neuilly, quand on a exploré toutes les *baies*, toutes les *anses*, toutes les *criques* de Saint-Denis et de Saint-Ouen, on rentre, en se *hélant* de canot à canot, et en chantant des barcarolles, à moins qu'une querelle de pavillon ne s'allume au milieu de la croisière et qu'on n'en vienne à l'abordage. Alors la gendarmerie est forcée de faire la *coupe* pour mettre le holà.

Eugène Sue est cause que la plupart des canotiers s'appellent *Flambarts*.

Il n'est pas jusqu'à la pêche à la ligne qui n'ait pris des allures romantiques. Autrefois un pêcheur avait une grande casquette, un panier, une ligne, se posait sur une pierre et attendait la bonne volonté du goujon.

Depuis le tableau de Léopold Robert, représentant les pêcheurs de l'Adriatique, les pêcheurs à la ligne se sont

aussi composé des accoutrements pittoresques pour guerroyer contre le barbillon ; un célèbre pêcheur des environs de Paris, qui est, par-dessus le marché, chanteur à l'Opéra, ne sort pour aller jeter sa ligne qu'habillé en Mazaniello.

La science de la pêche à la ligne est un très-vieux préjugé qu'il faut respecter.

On ne peut empêcher les pêcheurs accoutrés en Vénitiens de prétendre que le poisson est assez débonnaire pour aller mordre à leur hameçon, de préférence à l'hameçon du pêcheur novice ; mais ce qu'on ne saurait trop flétrir, c'est le genre de poisson que fournit la Seine.

Il suffit d'avoir regardé en face le monstre qu'on appelle barbillon, monstre mou, blanc, visqueux et lippu, pour renoncer éternellement à toutes espèces de matelotes.

Des simulacres de villas, de marine et de pêche ont donc la propriété d'émouvoir, hors de toute mesure, le Parisien moyen, tandis que le Parisien huppé prend la poste à l'approche de ce printemps fantastique, qui ne se déclare jamais qu'au milieu de l'été, qui, lui-même, est toujours en retard.

Il se manifeste ainsi dans toutes les classes une exaltation, un besoin d'impressions méridionales assez défavorables, il faut le dire, aux théâtres qui, pendant neuf mois, n'ont pas fait autre chose que de marier au dé-

notamment mademoiselle Henriette et monsieur Gustave.

Cet éternel mariage de monsieur Gustave commençant à paraître trop établi, quand les feuilles poussent aux arbres, il faut inventer, pour réveiller l'épiderme du public, des systèmes de frictions très-énergiques.

De là les alcides, les équilibristes, les ménageries, les nains et les géants qu'on voit se produire sur nos scènes au lieu et place de nos grands acteurs, qui prennent des congés et vont en été faire ratifier par la province tous les mariages qui ont été célébrés sur les différents théâtres de Paris pendant l'hiver.

Chaque année voit apparaître de ces phénomènes caniculaires.

Le public ne se demande jamais comment les directeurs de théâtre se procurent ces lucratives excentricités, qui, la plupart, viennent d'Amérique; il faut le lui dire.

Il existe aux États-Unis des maisons de commerce organisées pour l'exploitation des curiosités. Elles entreprennent les cirques, les animaux, les jongleurs, et en général tout ce qui concerne le spectacle.

La plus célèbre de ces maisons est celle de monsieur Titus. Le beau nom!

Monsieur Titus voyage bien plus que le Juif errant. S'il connaît dans un coin du monde l'existence d'un animal ou d'un homme recommandable par sa force, son



adresse, sa grâce ou sa voracité, il arrive à grande vapeur sur le lieu désigné, achète, loue ou prend à bail cet objet extraordinaire.

Un itinéraire est tracé, un bill de dépenses fixé, un commis choisi.

Le commis part avec des instructions, et à la fin de sa tournée se trouve exactement à un rendez-vous convenu, pour compter avec monsieur Titus, à Calcutta, à Mexico, à Londres ou à Paris.

Parmi les occupations qui composent l'existence de cet entrepreneur, la plus singulière est la recherche des bêtes féroces; car c'est de ses mains que Carter et Van Amburgh ont reçu ces charmants léopards qui faisaient nos délices et notre terreur.

Quand monsieur Titus a écrit le plan d'une ménagerie, comme un auteur ordonne le plan d'une pièce, on le voit partir pour se procurer les acteurs qu'il a désignés.

En Amérique, sa patrie, il met lui-même la main à la besogne, et, quand on le rencontre sur les bateaux à vapeur ou sur les *railways* innombrables qui traversent l'Union, il raconte très-froidement qu'il est à la recherche d'un boa qui lui manque.

Ses absences sont longues quelquefois, jamais infructueuses. Il revient toujours avec sa bête, ayant battu les contrées sauvages, vécu, chassé, mangé avec les Indiens, sans en être tout à fait mangé.

Quant aux animaux de l'Asie et de l'Afrique, il ne les chasse pas lui-même; un émissaire est envoyé à des chefs de peuplades dont monsieur Titus est parfaitement connu; un rendez-vous est pris, et, au jour fixé, monsieur Titus vient, avec son argent, prendre livraison des éléphants, des panthères, des crocodiles qu'il a commandés.

Une fois ces individus plus ou moins féroces, mais toujours jeunes, réunis dans un point central, monsieur Titus les met au collège.

Là commence l'emploi de ces procédés puissants qui domptent la bête et la civilisent : peu à peu la troupe se forme, l'éducation se complète à coups de barre de fer rouge; on règle avec un grand art et une étude approfondie des contrastes, des groupes où doivent figurer un tigre rageur, un jaguar caressant, un lion endormi, une panthère amoureuse, une hyène criarde; et tout ce bétail, une fois en état d'accomplir son roman comique, est dirigé, sous la conduite d'un Carter ou d'un Van Amburgh, vers les pays qui éprouvent le besoin de voir des acteurs à quatre pattes.

Ces sortes de spectacles sont généralement goûtés en Europe, parce qu'on espère un peu voir les conducteurs de bêtes mangés par leur marchandise; mais l'on sera toujours attrapé si l'on compte sur ce divertissement : monsieur Titus répond de ses élèves, et dit hautement

qu'il a plus peur d'un chien qu'il ne connaît pas que d'un tigre élevé par lui.

Monsieur Titus a toute l'apparence d'un *gentleman* ; quand il se promène avec ses deux enfants habillés en *highlanders*, il peut être pris pour un membre du parlement en vacances qui voyage avec sa famille sur le continent.

Il faut remarquer que les Anglais et les Américains n'ont jamais l'air de leur état, mais simplement l'air d'Anglais ou d'Américains. Ce n'est qu'en France qu'on cherche à avoir l'air militaire, l'air notaire, l'air peintre, l'air sculpteur, l'air ténor, l'air contre-basse, l'air avocat, l'air poète.

L'entrepreneur, de *Tom Pouce*, car le général était à l'entreprise, est un nommé Barnum, qui a déployé une véritable capacité dans l'exploitation de ce fœtus.

Monsieur Barnum est aussi Américain : tous les américains sont négociants, et vendent n'importe quelle marchandise, sans distinction et sans préjugé ; ils pratiquent hardiment, loyalement, toute espèce de commerce ; ceux qui nous ont apporté des tours de force, des jongleries, des animaux, des enfants, laissent tous un bon souvenir de leur droiture et de leur habileté.

Le cirque des Champs-Élysées fait invariablement tourner en rond des chevaux pies qui ont la propriété d'appeler chaque fois la foule.

L'Hippodrome est constamment rempli de phénomènes; sauteurs de corde, *steeple-chase*, ballons, taureaux, tout lui est bon; il nous promet de se transformer en véritable cirque romain. Nous y pourrions voir des chrétiens livrés aux bêtes! Quelle fortune!

Tous ces efforts tentés sur le public, tout ce remuement de nains, de jongleurs, de sauteurs, de chevaux, de singes, qu'on remarque de mai à septembre, n'a pas d'autre cause que la guerre impitoyable faite aux théâtres par ce globe lumineux qu'on appelle le *soleil*.

Le soleil est la plus brillante des sept grandes planètes. Toutes les planètes tournent autour de lui: la lune seule montre assez d'indépendance et de bon goût pour s'abstenir de cette rotation courtisanesque.

Le soleil n'étant pour nous qu'un astre et non pas un dieu, il n'y a aucune irrévérence à lui dire son fait.

Il n'est pas difficile, au reste, de démontrer que le soleil n'est bon qu'à réjouir Méry, le poète héliomane.

En un mot, si le blé pouvait venir en serre chaude, on pourrait tout à fait se passer des caresses brûlantes de ce gros astre aux yeux d'escarboucle, dont la face s'encadre dans une auréole d'allumettes chimiques en combustion.

Il s'agit de compter les bienfaits qu'il répand sur les pays objet de sa prédilection, et de comparer ces pays à ceux qu'il se contente de froter dédaigneusement de l'extrémité de sa crinière ardente.

La peste, le choléra, la stérilité de la terre, la brièveté de la vie, les bêtes féroces, voilà ce qu'il donne aux climats du Sud.

Sous son influence les royaumes croulent, les sociétés périssent, les races dégènèrent, l'esclavage se perpétue.

L'aspect seul de notre Europe suffit pour faire détester son despotisme.

Le Nord est tout entier intelligent, actif, courageux, organisé.

Le Midi, apathique, mou, arriéré, anarchique.

C'est la race blonde qui fait la loi à la race brune.

Pour amener le sexe à notre opinion, nous rappellerons que dans l'Orient les femmes se vendent, et que le Nord a enfanté les druidesses, les Norma, les Velléda.

De ces considérations générales descendons aux détails de notre vie particulière.

Que gagnons-nous donc, nous autres Parisiens, aux visites du soleil? — De la chaleur.

Ah! vraiment, que Paris est beau par un jour de canicule! Ah! les fraîches émanations qui s'échappent de cet amas de pierres malpropres!

Que cette population glutineuse est belle à voir!

Ah! les beaux visages rouges et perlés, les beaux cheveux frisés en chandelle, les belles mains gonflées, la belle poussière, la bonne asphyxie, les bons chiens enragés!

Mais le blé n'est qu'à ce prix.

Si le soleil jouissait encore un peu de cette estime qui lui valait la divinité dans quelques pays, et que lui ont retirée depuis longtemps les gens sensés et les véritables épicuriens, on pourrait l'embarrasser et le confondre à tout jamais par cette simple question :

« Soleil! toi qui te dis vivifiant, toi qui prétends féconder la terre et mûrir ses produits, dis-nous donc, soleil, pourquoi, par tes propres forces, tu n'as jamais pu nous donner de bons fruits et de bons légumes ?

» Il n'y a que les poètes qui mangent de tes grenades, de tes figues, de tes pastèques, de tes cédrats, de tes limons et de tes raisins coriaces.

» Nous autres, avec notre artifice, et sans le secours de ton brutal calorifère, nous nous donnons ponctuellement, et sans l'attendre, des petits pois très-tendres et que tu rendrais durs, des asperges savoureuses et que tu ferais grimper, des fraises exquis dont tu pomperais le parfum ; tâche donc, soleil, dans tes climats du Sud, de donner à tes adorateurs des pêches comme celles de Montreuil, des raisins comme le chasselas de Thomery ; la serre chaude et la cloche de verre sont plus puissantes que toi ; Potel te bat sur le melon. »

Jamais le soleil ne répondra.

C'est assez parler de végétation. Toute la vie intellec-

tuelle n'est-elle pas troublée par le regard indiscret de cet astre orgueilleux ?

Qu'est-ce qu'on fait au grand jour, si ce n'est des affaires ?

Qui a de l'esprit, des idées, des passions, de la beauté en plein jour ?

De l'appétit même ? Qui est-ce qui déjeune, excepté les militaires après la manœuvre ?

C'est avec la bougie que les vrais gastronomes éclairent les chefs-d'œuvre de leur sensualité, parce que rien n'est laid comme une sauce vue au soleil.

On a voulu créer la mode des matinées dansantes ; les femmes ont fui devant ces exhibitions périlleuses. Dans le fait, il n'y a que les paysans qui puissent sauter en plein midi.

La nature elle-même s'enlaidit au grand éclat de la lumière ; la verdure n'est belle, les lointains n'ont de mystère et la végétation ne rit que sous le voile des nuages ; le soleil déchiète les contours des arbres, durcit les mouvements de terrain, plombe le firmament et dessèche la perspective ; il n'y a pas en Italie un paysage qui vaille une percée du parc de Windsor.

Les adorateurs les plus fanatiques du soleil n'apprécient même que son lever et son coucher, c'est-à-dire le moment où il ne brille pas encore et le moment où il disparaît.

Le soleil apporte cependant un bienfait, qui est le résumé de toutes les jouissances terrestres : la paresse.

La paresse ! dont on a dit tant de mal, parce qu'elle ne se défend pas, et qui a été réhabilitée par le mot tout philosophique de monsieur Royer-Collard.

On déplorait devant lui le mouvement des générations modernes, qui s'agitent sans avancer, qui bouleversent tout et ne créent pas, qui travaillent beaucoup pour ne rien faire.

« Ah ! s'écria-t-il, les paresseux sont la réserve de la France ! »

## XXIV

### LES SPECTACLES D'HIVER

Au milieu d'une liasse de feuilletons parfaitement oubliés, ce qui est justice, si nous allons en détacher quatre qui ne méritent pas plus que les autres d'être disputés à la poussière, c'est que les trois premiers se rattachent chacun à un événement dramatique d'une certaine importance : le premier est le récit de la dernière tentative d'un homme de beaucoup d'esprit fourvoyé



dans une direction de théâtre ; le second raconte comment monsieur Th. Gautier s'est déguisé en vaudevilliste ; le troisième est une histoire que je ne puis me rappeler sans une vive satisfaction, l'histoire que personne n'a faite d'une des plus grandes œuvres de monsieur Halévy, du *Juif errant*, derrière le rideau.

Quant au dernier, je le considère comme un devoir accompli : je suis heureux d'avoir vidé des grelots, aujourd'hui bien fêlés, et qui ont toujours sonné faux.

#### THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

*La Femme sanglante*, mélodrame en quatre entr'actes et six décors.

Depuis quelque temps, monsieur Harel fatiguait la fortune, et la fortune fatiguait monsieur Harel.

Ni Jocko ressuscité, ni la façade de la Porte-Saint-Martin ornée d'un transparent sur lequel se dessinait chaque soir la silhouette du singe immortel, ni les programmes bourrés de *la Tour de Nesle*, de *Pinto*, de *Lucrèce Borgia*, ni les bals de l'Odéon, tolérants pour la pipe et le cigare, et enrichis de soupers gratuits, rien enfin de ce que peut créer l'esprit inventif de ce directeur philosophe et latiniste n'avait pu détruire le charme qui ensorcelait son entreprise engourdie comme *la Belle au bois dormant*.

L'homme qui sait le mieux lancer un paradoxe, dont

La vie entière est elle-même un paradoxe persévérant, monsieur Harel; se fit donc un jour à lui-même cette argumentation, qui se trouva logique: « Quand je donne au public une première représentation quelconque, celle de *Pinto*, par exemple, le public ne s'amuse pas; quand je lui offre quinze actes à dévorer le même soir, il me témoigne, par la frénésie de son absence, qu'il s'ennuie dix fois plus. Il y a là un vice: cherchons ce vice. Si quinze actes l'ennuient, si cinq actes ne l'amuse pas, c'est la faute des actes; supprimons les actes, et demandons à monsieur Gisquet vingt municipaux à cheval pour comprimer la foule et régler la file des voitures; car une ère nouvelle va commencer pour le théâtre. Je fais désormais représenter des *entr'actes*. Les auteurs ne manqueront pas. » *La Nonne sanglante* fut commandée, faite en peu de jours, et la représentation n'en a été si longtemps retardée que par la mise en scène et les nombreuses répétitions des *entr'actes*, qui surpassent en magnificence, en développement, tout ce que l'art théâtral a produit de plus pompeux. Plusieurs feuilletonistes nous semblent donc avoir mal compris la pensée du directeur, en donnant aux cinq actes du drame et aux décors une importance dont ne veut plus monsieur Harel; et c'est rentrer dans l'appréciation exacte de son brevet d'invention que de donner une analyse consciencieuse des quatre *entr'actes* dont les cinq actes ne sont que le prétexte. Si cela pouvait faire question, la question

adresse, sa grâce ou sa voracité, il arrive à grande vapeur sur le lieu désigné, achète, loue ou prend à bail cet objet extraordinaire.

Un itinéraire est tracé, un bill de dépenses fixé, un commis choisi.

Le commis part avec des instructions, et à la fin de sa tournée se trouve exactement à un rendez-vous convenu, pour compter avec monsieur Titus, à Calcutta, à Mexico, à Londres ou à Paris.

Parmi les occupations qui composent l'existence de cet entrepreneur, la plus singulière est la recherche des bêtes féroces; car c'est de ses mains que Carter et Van Amburgh ont reçu ces charmants léopards qui faisaient nos délices et notre terreur.

Quand monsieur Titus a écrit le plan d'une ménagerie, comme un auteur ordonne le plan d'une pièce, on le voit partir pour se procurer les acteurs qu'il a désignés.

En Amérique, sa patrie, il met lui-même la main à la besogne, et, quand on le rencontre sur les bateaux à vapeur ou sur les *railways* innombrables qui traversent l'Union, il raconte très-froidement qu'il est à la recherche d'un boa qui lui manque.

Ses absences sont longues quelquefois, jamais infructueuses. Il revient toujours avec sa bête, ayant battu les contrées sauvages, vécu, chassé, mangé avec les Indiens, sans en être tout à fait mangé.

Quant aux animaux de l'Asie et de l'Afrique, il ne les chasse pas lui-même; un émissaire est envoyé à des chefs de peuplades dont monsieur Titus est parfaitement connu; un rendez-vous est pris, et, au jour fixé, monsieur Titus vient, avec son argent, prendre livraison des éléphants, des panthères, des crocodiles qu'il a commandés.

Une fois ces individus plus ou moins féroces, mais toujours jeunes, réunis dans un point central, monsieur Titus les met au collège.

Là commence l'emploi de ces procédés puissants qui domptent la bête et la civilisent : peu à peu la troupe se forme, l'éducation se complète à coups de barre de fer rouge; on règle avec un grand art et une étude approfondie des contrastes, des groupes où doivent figurer un tigre rageur, un jaguar caressant, un lion endormi, une panthère amoureuse, une hyène criarde; et tout ce bétail, une fois en état d'accomplir son roman comique, est dirigé, sous la conduite d'un Carter ou d'un Van Amburgh, vers les pays qui éprouvent le besoin de voir des acteurs à quatre pattes.

Ces sortes de spectacles sont généralement goûtés en Europe, parce qu'on espère un peu voir les conducteurs de bêtes mangés par leur marchandise; mais l'on sera toujours attrapé si l'on compte sur ce divertissement : monsieur Titus répond de ses élèves, et dit hautement

adresse, sa grâce ou sa voracité, il arrive à grande vapeur sur le lieu désigné, achète, loue ou prend à bail cet objet extraordinaire.

Un itinéraire est tracé, un bill de dépenses fixé, un commis choisi.

Le commis part avec des instructions, et à la fin de sa tournée se trouve exactement à un rendez-vous convenu, pour compter avec monsieur Titus, à Calcutta, à Mexico, à Londres ou à Paris.

Parmi les occupations qui composent l'existence de cet entrepreneur, la plus singulière est la recherche des bêtes féroces; car c'est de ses mains que Carter et Van Amburgh ont reçu ces charmants léopards qui faisaient nos délices et notre terreur.

Quand monsieur Titus a écrit le plan d'une ménagerie, comme un auteur ordonne le plan d'une pièce, on le voit partir pour se procurer les acteurs qu'il a désignés.

En Amérique, sa patrie, il met lui-même la main à la besogne, et, quand on le rencontre sur les bateaux à vapeur ou sur les *railways* innombrables qui traversent l'Union, il raconte très-froidement qu'il est à la recherche d'un boa qui lui manque.

Ses absences sont longues quelquefois, jamais infructueuses. Il revient toujours avec sa bête, ayant battu les contrées sauvages, vécu, chassé, mangé avec les Indiens, sans en être tout à fait mangé.

Quant aux animaux de l'Asie et de l'Afrique, il ne les chasse pas lui-même; un émissaire est envoyé à des chefs de peuplades dont monsieur Titus est parfaitement connu; un rendez-vous est pris, et, au jour fixé, monsieur Titus vient, avec son argent, prendre livraison des éléphants, des panthères, des crocodiles qu'il a commandés.

Une fois ces individus plus ou moins féroces, mais toujours jeunes, réunis dans un point central, monsieur Titus les met au collège.

Là commence l'emploi de ces procédés puissants qui domptent la bête et la civilisent : peu à peu la troupe se forme, l'éducation se complète à coups de barre de fer rouge; on règle avec un grand art et une étude approfondie des contrastes, des groupes où doivent figurer un tigre rageur, un jaguar caressant, un lion endormi, une panthère amoureuse, une hyène criarde; et tout ce bétail, une fois en état d'accomplir son roman comique, est dirigé, sous la conduite d'un Carter ou d'un Van Amburgh, vers les pays qui éprouvent le besoin de voir des acteurs à quatre pattes.

Ces sortes de spectacles sont généralement goûtés en Europe, parce qu'on espère un peu voir les conducteurs de bêtes mangés par leur marchandise; mais l'on sera toujours attrapé si l'on compte sur ce divertissement : monsieur Titus répond de ses élèves, et dit hautement

adresse, sa grâce ou sa voracité, il arrive à grande vapeur sur le lieu désigné, achète, loue ou prend à bail cet objet extraordinaire.

Un itinéraire est tracé, un bill de dépenses fixé, un commis choisi.

Le commis part avec des instructions, et à la fin de sa tournée se trouve exactement à un rendez-vous convenu, pour compter avec monsieur Titus, à Calcutta, à Mexico, à Londres ou à Paris.

Parmi les occupations qui composent l'existence de cet entrepreneur, la plus singulière est la recherche des bêtes féroces; car c'est de ses mains que Carter et Van Amburgh ont reçu ces charmants léopards qui faisaient nos délices et notre terreur.

Quand monsieur Titus a écrit le plan d'une ménagerie, comme un auteur ordonne le plan d'une pièce, on le voit partir pour se procurer les acteurs qu'il a désignés.

En Amérique, sa patrie, il met lui-même la main à la besogne, et, quand on le rencontre sur les bateaux à vapeur ou sur les *railways* innombrables qui traversent l'Union, il raconte très-froidement qu'il est à la recherche d'un boa qui lui manque.

Ses absences sont longues quelquefois, jamais infructueuses. Il revient toujours avec sa bête, ayant battu les contrées sauvages, vécu, chassé, mangé avec les Indiens, sans en être tout à fait mangé.

Quant aux animaux de l'Asie et de l'Afrique, il ne les chasse pas lui-même; un émissaire est envoyé à des chefs de peuplades dont monsieur Titus est parfaitement connu; un rendez-vous est pris, et, au jour fixé, monsieur Titus vient, avec son argent, prendre livraison des éléphants, des panthères, des crocodiles qu'il a commandés.

Une fois ces individus plus ou moins féroces, mais toujours jeunes, réunis dans un point central, monsieur Titus les met au collège.

Là commence l'emploi de ces procédés puissants qui domptent la bête et la civilisent : peu à peu la troupe se forme, l'éducation se complète à coups de barre de fer rouge; on règle avec un grand art et une étude approfondie des contrastes, des groupes où doivent figurer un tigre rageur, un jaguar caressant, un lion endormi, une panthère amoureuse, une hyène criarde; et tout ce bétail, une fois en état d'accomplir son roman comique, est dirigé, sous la conduite d'un Carter ou d'un Van Amburgh, vers les pays qui éprouvent le besoin de voir des acteurs à quatre pattes.

Ces sortes de spectacles sont généralement goûtés en Europe, parce qu'on espère un peu voir les conducteurs de bêtes mangés par leur marchandise; mais l'on sera toujours attrapé si l'on compte sur ce divertissement : monsieur Titus répond de ses élèves, et dit hautement



teuil de juge pour vous asseoir sur le banc du justiciable, et tendre le dos aux châtimens du feuilleton, je veux vous toucher le cuir avec modération, afin que le souvenir d'une correction clémente adoucisse à l'avenir la sévérité de vos arrêts à l'égard de vos pareils, car désormais vous avez des pareils. Vous êtes vaudevilliste, mon cher Théophile, et vous voyez qu'on peut l'être sans cesser d'être homme, comme souvent semblent le faire entendre les rois très-despotes de la critique moderne.

Franchement, je vous ai tendu un piège, et vous avez donné dans ce piège.

Tracassé quelquefois dans mes opérations théâtrales par d'anciens confrères, critiqué dans mes combinaisons dramatiques, censuré souvent pour le choix de mes pièces, je ruminais depuis longtemps le traître projet d'attendre nuitamment un de mes détracteurs et de le précipiter par les épaules, à travers les charpentes d'une pièce en trois actes, pour voir un peu comment il se tirerait de là. Je vous avais sous la main; vous êtes bon et sans défiance, vous êtes un des gros bonnets du feuilleton, je vous ai induit en vaudeville et vous êtes tombé en vaudeville.

Je voulais vous jouer, à vous, un mauvais tour, à moi un bon.

Car voyez-vous, mon cher Théophile, aujourd'hui que vous m'avez donné vos colonnes, et que je puis

m'envelopper dans les vastes plis de votre importance hebdomadaire, j'abuserai de cette courte mascarade pour dire plusieurs choses que j'ai sur le cœur.

Il y a un an et demi, j'ai *brisé* ma plume — on brise ses plumes maintenant, elles sont en fer — pour devenir entrepreneur de théâtre.

« Ah! ah! s'est-on écrié de toutes parts avec une bienveillance non équivoque, voilà un directeur jeune! un directeur lettré! Voilà un théâtre unique qui s'annonce! Quelles étranges et surprenantes choses nous allons voir! Comme on va rire, comme on va pleurer, comme on va être heureux! »

Tous les gens qui se rappelaient mes antécédents, pauvres antécédents que j'ai bien oubliés, m'abordaient pour me demander très-incessamment du *nouveau!* Comme s'il y avait du *nouveau* dans un genre d'industrie représenté par huit théâtres qui fonctionnent tous les soirs, qui lamentent, tordent, allongent, cisèlent le couplet, le morceau de sortie, le dialogue et la situation, sans compter la concurrence des théâtres royaux.

Quelques amis graves me dirent avec intérêt :

« Vous aurez grand'peine à réussir : il vous manque la profonde habileté de monsieur Poirson, la patience laborieuse du bon Dormeuil, le poignet vigoureux de monsieur Trubert (alors Trubert était), le bonheur siamois des frères Cogniard, le tutoiement universel de monsieur Béraud, etc. »

A quoi j'ai répondu depuis : « Monsieur Poirson soutient contre les auteurs une guerre terrible qu'on ne m'eût pas pardonné d'entreprendre ; les luttes de monsieur Truber et d'Arnal ont nui à l'un et même à l'autre, et le bon Dormeuil fait comme ses confrères de bonnes petites *boulettes* quand l'occasion s'en présente. »

C'est ainsi qu'après avoir cédé Levassor aux Variétés, il vient de reprendre, au bout de deux ans, ce même Levassor. La faute n'est pas de l'avoir repris, mais de l'avoir lâché.

Dans son petit local, tiède comme une chaufferette d'ouvreuse, mon ami Dormeuil n'avait à effacer que les traditions plus vineuses que théâtrales du café de la Paix ; dans ce petit théâtre ressuscité il y a douze ans, et que je compare à une vieille tabatière retrouvée dans la poche du Palais-Royal, il n'avait pas, comme moi, à faire oublier des Potier, des Tiercelin, des Brunet, des Vernet, des Odry, souvenirs burlesques et glorieux ! Tout est facile pour lui, tout plus difficile pour moi et pour mes acteurs, qui valent tous leurs contemporains, mais qui servent sous un drapeau trop illustre.

Or donc, dans l'impossibilité de fournir à toutes les commandes de *nouveau* qui m'arrivaient de toutes parts, je donnai souvent du vieux, réchauffé avec art, comme il s'en consomme partout, attendu que nous autres directeurs, nous avons tous la même cuisine (voir la carte de tous les théâtres). Mais on se dit alors : « Ça

**ne** peut pas se passer ainsi; Roqueplan est venu là pour nous donner toujours du *nouveau* ! Il faut lui montrer **qu'**il s'égare, il faut le ramener à lui-même; sifflons-lui **ses** pièces, sifflons-les bien ! » et mes plus intimes amis **me** sifflèrent des choses qu'ils tolèrent et qu'ils aiment **ailleurs**.

J'ai donné environ quarante pièces au milieu de ces **hourras** flatteurs pour mon amour-propre de prophète **du nouveau**. On en a sifflé bon nombre; mais au moins **on** a sifflé, ce qui est déjà un plaisir refusé ailleurs, où l'on ne fait que bâiller. Il m'est resté sain et sauf un assez bon répertoire auquel je viens d'ajouter votre pièce, que je proclame un des chefs-d'œuvre du genre.

Ah ! j'oubliais de dire qu'on m'a toujours reproché, et ce reproche me flatte, de n'avoir pas mis la main à certains ouvrages malheureux. Comme si j'eusse pu les sauver ! Alors je réponds invariablement : « Quand vos habits vous gênent sous les bras, retouchez vous vous-mêmes vos emmanchures ? » Ce qui veut dire : Vous êtes bien insupportable de vouloir me trouver de l'esprit et de me croire apte à tous les métiers qui en comportent. Le théâtre est un art à part, qui n'a aucune analogie avec les autres travaux de l'intelligence. Du feuilleton, du roman, on ne conclut pas au théâtre. Le vaudeville est difficile et trop dédaigné. Il n'y a plus de comédie, il n'y a plus guère que du vaudeville; c'est presque la seule littérature du théâtre. Le drame même est mort ;

il se fait insuffler du vaudeville, et le boulevard chante sur toute la ligne.

Voilà ce que je vous ai souvent dit, mon cher Théophile, et ce que j'écris avec votre plume et votre encre, sinon avec votre style ; et j'ai ajouté pour vous attirer : Sur mon honneur, il y a parmi les vaudevillistes des gens d'esprit dont j'ai recherché non-seulement le travail, mais aussi l'amitié : Dumanoir, Bayard, Duvert ont de l'esprit, quoiqu'ils fassent des choses où il y en a beaucoup.

Le vrai vaudeville est difficile et rare, et voici pourquoi : c'est que les incapables ne peuvent pas le faire bon, et que les gens d'esprit n'osent pas le faire trop bon.

Tout homme qui veut écrire pour le public doit résolûment lui servir une bonne dose de lieux communs nécessaires au succès : si vous traitez une scène, dangereuse uniquement à cause de sa nouveauté, il faut pour la sauver qu'un des personnages reçoive immédiatement un coup de pied quelque part, ou qu'une porte se ferme franchement sur le nez d'un autre. La salle entière se met régulièrement à rire aux éclats et la scène passe.

Un calembour — je ne dis pas un mot d'esprit — a besoin, pour être bien senti, de circuler longtemps dans les petits journaux et dans le monde.

Scribe, le titan du théâtre moderne, débite son esprit avec des procédés analogues à ceux des négociants en vins. De même que ceux-ci ne mettent leur liquide dans le commerce qu'en raison de la date de la récolte, de même Scribe ne met jamais un effet de théâtre en circulation avant qu'il ait suffisamment vieilli dans sa cave et que le moment précis soit arrivé de le livrer à la consommation. Un jour, je citai à Scribe un mot dont je l'engageais à profiter. Scribe l'écrivit sur un petit portefeuille et me remercia beaucoup en me disant : « Voilà un mot qui sera délicieux dans deux ans. » — Depuis, j'ai retrouvé le mot dans une de ses pièces. Le mot était à point. — Les journaux l'avaient gâché.

Et cela ne peut être autrement : quand vous voulez amuser le public, quand vous le frappez coup sur coup avec des mots, des situations, des effets de toutes sortes, il faut lui donner un plaisir facile et non une migraine ; il faut le promener dans des intrigues claires qu'il connaît ou qu'il devine, sous peine de l'entendre hurler qu'il ne voit pas et qu'il n'entend pas.

On a dit que le public était injuste et inintelligent ; ce n'est pas vrai. Il n'est qu'égoïste et un peu paresseux, et il a le droit d'être l'un et l'autre. Du reste, tous les publics se ressemblent. Public de théâtre, public d'élections, public d'assemblées politiques.

Personne ne sait mieux que monsieur Thiers ce qu'il faut sacrifier à ses auditeurs : lieux communs, mouve-

ments usés, effets bourgeois, rien ne lui coûte; il se noie à plaisir dans les plus fades infusions d'idées, dans les plus nauséabondes décoctions d'arguments, et cela de gaieté de cœur, pour couvrir quelque pensée hardie ou excuser quelque téméraire entreprise. Mais comme il se dédommage dans les entretiens familiers! monsieur Thiers causeur ne converserait pas avec monsieur Thiers orateur.

Je veux, un jour, me recevoir moi-même une pièce que je n'ai pas encore faite, pièce entièrement composée de coups de pied, de portes fermées sur le nez, et autres moyens. Tous les personnages s'enfermeront à leur tour dans des cabinets éclairés par des lucarnes; les scènes principales se débiteront du haut de ces lucarnes, ce qui est éternellement plaisant; il y aura une rencontre nocturne, et, naturellement, tout le monde allant à tâtons, on se prendra des mains qu'on ne cherchait pas, on se trompera de porte, — rire général, — les maris feront les galants avec leurs femmes, qu'ils ne reconnaîtront pas, — autre rire général; — surviendra un importun avec de la lumière, — rires furieux; — tous les personnages se sauveront au milieu d'une hilarité désolante; l'explication aura lieu; monsieur Alfred épousera mademoiselle Henriette, au grand regret de monsieur Dufournel, son oncle, que je forcerai bien à doter sa nièce, parce que je l'aurai compromis dans la scène nocturne, et je suis sûr d'une suite non interrompue de représenta-

*tions fructueuses.* — Je prends date. L'exploitation de ce sujet est formellement interdite.

Pour revenir à votre œuvre, vous souvenez-vous, mon cher Théophile, du jour où elle fut lue aux acteurs, et de la drôle de figure que vous fîtes ? La séance fut froide, et, en sortant, vous me disiez : « Je ne sais trop ce que c'est, mais je ne suis pas encore bien sûr d'avoir fait un vaudeville. »

Au bout de quelques répétitions, après ce premier travail, qui d'abord a dû vous étonner, travail qui consiste dans un ànonnement soporifique de rôles non appris, lorsque vous avez vu s'épanouir vos scènes, ressortir vos mots, jaillir vos effets, vous vous êtes écrié avec une expression que je ne traduirai jamais : « Ah mon Dieu ! je commence à croire que j'ai fait un vaudeville ! En vérité, je trouve cela charmant ! »

Avouez que ce travail de tous les jours, cette étude et ce minutieux arrangement des moindres combinaisons, cette recherche du comique, du tendre, du sérieux, de tous les contrastes, que cette succession ménagée d'entrées, de sorties, que cette variété d'intonations et de gestes, que tout cela constitue un art véritable, un art infini, un art de détail que le public ignore ; et dites-lui donc désormais, à ce public, que vous avez la mission d'instruire, et que je fais métier d'amuser ; répétez-lui bien que ces acteurs si dégagés, si à l'aise dans leurs rôles, et qui semblent improviser un tas de charmantes



bêtises, ont silencieusement médité sur l'effet d'un lazzi, travaillé longtemps le diapason d'une scène, et que le placement d'un calembour est une affaire.

Mais je ne m'attarde pas plus longtemps dans cette causerie. Ce n'est pas que vos lecteurs, devenus les miens, me semblent bien pressés d'écouter le récit de votre pièce; vous autres critiques, vous vous faites, en général, un jeu malin de donner à votre public précisément ce qu'il n'attend pas.

Vous vous montrez avec lui assez cavaliers, je dirai même familiers; c'est généralement de vous-mêmes que vous lui parlez quand il veut une analyse de nos pièces; ce en quoi je viens bien de vous imiter un peu. Vous lui racontez votre existence, vos appartements, vos amitiés, souvent vos amours; vous lui racontez, dans l'hiver, que vous avez trop froid pour écouter des vaudevilles; et, dans l'été, vous lui écrivez de la campagne que vous rêvez sous des arbres.

Il faut, enfin, que je vous dise mon opinion sur ce qui s'est passé, le jeudi 21 septembre, au théâtre des Variétés.

Votre premier acte est charmant. Désiré Reniflard est bien un de ces voyageurs nigauds, comme le sont beaucoup de Français ignorants dans l'art de voyager. Il est tout d'abord bien posé en amateur de couleur locale, en garçon curieux d'aventures, de coups de poignard et d'intrigues nocturnes.

Tout votre travail devait nécessairement tendre à la

destruction successive de ses illusions : il veut manger, — rien dans l'auberge ; il ambitionne des femmes : deux femmes arrivent, et chacune l'entraîne dans un imbroglio qui compromet son existence. Un frère jaloux, un amant jaloux, serrent les nœuds qui enlacent notre malheureux compatriote, arrêté, à la fin du premier acte, sur la plainte de l'aubergiste, qui l'accuse de bruit, d'amourettes et de manœuvres suspectes.

Le motif de cette arrestation a semblé un peu frivole le jour de la première représentation, et vous avez bien fait de remplacer ce moyen par un autre.

Maintenant, quand Reniflard est happé par les alguazils, et qu'il demande la raison de cette énormité, il lui est répondu : « Monsieur, quand on arrête quelqu'un en Espagne, c'est toujours sans motif ; » et Reniflard se paye de cette couleur locale.

Les gens les plus difficiles, même ceux qui ne voient dans le théâtre que la nécessité invariable du mariage de monsieur *Alfred* et de mademoiselle *Henriette*, ont trouvé dans votre premier acte une scène du premier ordre, et qui prendra désormais le nom de *scène des bottes*.

Désiré Reniflard cherche un domestique ; on lui amène un gaillard moustachu et fier comme un Bisciaïen qu'il est. Au premier mot de Désiré, qui veut tutoyer son valet de grande naissance, celui-ci l'arrête en disant : « Señor, je n'aime pas les familiarités. — Cirez-moi mes

bottes, » ajoute Désiré. Le valet n'en veut d'abord rien faire, et propose enfin une transaction. « Cirez la botte droite, dit-il, je cirerai la gauche; — ce qui a lieu, et ce qui est parfaitement comique.

J'aimais moins votre second acte. Je l'aime mieux depuis que vous l'avez réduit; mais il contient une beauté de premier ordre. — Je me sers volontiers de cette expression. — Cette beauté est la danse d'Hyacinthe.

Désiré est tombé entre les mains d'un chef de brigands, qui n'est autre que Benito, son domestique. Le drôle dépouille d'abord par état son ancien maître, et, par rancune de la scène des bottes, le force à danser, sous la menace de douze tromblons chargés à mitraille. Désiré danse, et c'est bien divertissant de le voir exécuter *las Sevillanas*, avec un sentiment exquis du grotesque.

Il y a, du reste, profusion de mots spirituels dans ce second acte. Un des voleurs de la bande pousse un gémissement bien comique : « Les affaires ne vont plus, dit ce brigand; les hommes politiques nous font du tort ! »

Ce mot est dit par un de mes camarades de collège, aujourd'hui artiste des Variétés, Renaud, avec qui j'ai appris le latin—et le billard, qui en découle, les jours où l'on *file*.

Un soir, je pris possession du théâtre, sans bruit, sans rien dire, sans assembler les habitants de mon royaume, sans monter sur *un pavois*. Au coin d'une coulisse, je

rencontre un monsieur. « Que viens-tu faire ici? — Je viens diriger cet établissement ; et toi? — Moi, je suis de la maison ; je vais jouer tout à l'heure le conseiller sourd dans *le Maître d'école*. » C'était Renaud.

Votre troisième acte, et que cette gradation est heureuse ! est le plus amusant des trois, sans excepter le premier.

Par une foule de complications, que j'épargne à votre public, habitué cependant à des analyses fidèles, Désiré Reniflard arrive, conduit par quatre brigands du second acte, dans une citadelle que garde un chef du parti carliste, don Ramon. Désiré reste enfermé dans un tout petit donjon, dont la porte est surmontée d'une lucarne, — une lucarne, source éternelle de rire !

Un roulement de tambour annonce un événement. C'est un autre chef de parti qui arrive à la tête de son armée véritable, armée espagnole, c'est-à-dire un tambour, deux généraux et deux soldats : l'un boite, l'autre dort en marchant. — Ce chef s'empare de cette citadelle sur un air triomphal.

Désiré paraît alors à sa lucarne, et sa première exclamation est celle-ci : — « Tiens ! voilà le gouvernement changé ! quatre hommes et pas de caporal, cela suffit pour prendre une citadelle. » Il était temps que cette exclamation arrivât, car on m'accusait déjà, mon cher Théophile, de vous avoir ménagé les figurants et, par

une lésinerie mal entendue, donné une armée invraisemblable.

On ne devinait pas que c'était, de votre part et de la mienne, une intention de coloris.

Désiré passe devant un conseil de guerre ; il s'y montre d'abord fort bravache, parce qu'il sait d'avance, par une modiste, que les fusils ne seront chargés qu'à poudre. Il avait eu quelque peine à croire à cette suppression de balles ; mais, sur l'assurance de la modiste, qui lui avait dit : « Fiez-vous à moi, les fusils ne seront pas chargés, et, d'ailleurs, vous le sentirez bien, » Désiré déploie un beau calme devant ses juges. « Je veux être fusillé ! s'écrie-t-il dans le délire de son courage. — Pendu lui dit-on ; pendu ! » Ici le cas est extrême, l'intérêt redouble et le dénoûment approche.

Une fanfare de trompette annonce encore un événement. Cette fois, c'est Benito ; le chef des brigands, qui vient à son tour s'emparer de la citadelle. Explication de ce procédé lui est demandée par les héroïques défenseurs de la place.

« Je passais tranquillement avec mes hommes sur la grande route, répond Benito, nous avons vu la porte du fort ouverte, et nous nous sommes dit : Tiens, si nous prenions la citadelle ! et nous la prenons. »

Ce qui fait dire à Désiré : « C'est insupportable ! Dans ce pays-ci, on ne peut pas causer cinq minutes sans voir le gouvernement changé. »

En définitive, tous les héroïques assiégeants et assiégés s'embrassent, ce qui est bien espartérien. Grâce à la venue de Benito, Désiré échappe à la corde. Benito pousse même la magnanimité jusqu'à lui offrir un portefeuille en dédommagement de ses habits volés dès le premier acte. Qu'y a-t-il dans ce portefeuille ? Des cortès, des rentes espagnoles ! « Je suis encore volé ! » s'écrie Désiré, qui propose au brigand de lui échanger ces valeurs contre un cahier de papier à cigarettes.

C'est donc un brigand qui dénoue l'action, ce en quoi je vous approuve, mon cher Théophile ; car, dans cette triste Espagne d'aujourd'hui, les faits ne se passent guère autrement.

Vous avez pris de très-haut la question espagnole, en la portant sur le théâtre, destiné à corriger les mœurs. La représentation de votre pièce serait d'un effet bien salulaire de l'autre côté des Pyrénées ; nos voisins riraient d'eux-mêmes, au lieu de s'égorger. Les plaisantes campagnes d'Espartero et autres sont le plus amusant vaudeville de notre temps, où il n'y a plus d'épopées.

Des esprits moroses vous ont peut-être déjà reproché d'avoir ainsi travesti les mœurs d'un peuple voisin.

Ceci est très-niais. Voisins ou pas voisins, tous les peuples d'Europe nous font sur leurs théâtres une guerre à outrance. En Allemagne, en Russie, en Angleterre, le personnage français est toujours un vaurien, un fanfaron sans courage, sans chemise et à peu près sans pantalon.

Les Espagnols, puisque Espagnols il y a, s'amuse à Madrid et partout, depuis le 10 mars 1842, d'une *sainete* de don Rodrigue Rubi, intitulée *las Vantas de Cardenas*.

Il y a dans cette *sainete* un Français nommé monsieur Pierrot, soumis à toutes les avanies imaginables. Ce monsieur Pierrot est lâche, gourmand, battu, et ses vices ressortent au milieu des pompeuses vertus de ses interlocuteurs.

La censure française se montrera spirituelle et même nationale en nous permettant ainsi quelquefois de prendre des revanches fines et délicates de toutes les ordures dont ont salit notre nom français sur les théâtres étrangers.

Ces moroses esprits ont manifesté quelque opposition à la fin de votre vaudeville. Ils n'étaient que deux ou trois, et cela m'étonne, car votre pièce n'est pas absolument faite dans le but de marier monsieur Alfred et mademoiselle Henriette, quoique à la fin vous ayez cédé à cette loi du théâtre en promettant Rosine à Désiré Reniflard.

Votre *Voyage en Espagne* est un espace dans lequel vous avez donné à danser à toutes les facultés de votre esprit; et, si les gens qui me demandent toujours du nouveau ne sont pas contents, je vous engage à les trouver difficiles, car toutes vos plaisanteries sont joyeuses, et l'on doit me savoir quelque gré de vous

avoir recruté au milieu de vos vers, de vos livres, de vos rêveries poétiques, pour vous enrégimenter vaudevilliste.

Personne n'y perdra rien : ni le public, ni vous, ni moi. Vous avez vu le feu ; pour un conscrit, vous l'avez bien supporté, et je remercie les trois ou quatre sifflets qui vous ont aguerri.

N'est-ce pas que c'est bien la sensation supposée de la fusillade et de la mitraille ? N'est-ce pas que cela comprime un peu le diaphragme ? Mais n'est-ce pas aussi que cela donne du cœur et de la témérité, et qu'on brave avec une certaine férocité ces coups anonymes qui partent d'un bataillon invisible ?

Prenez pitié désormais, mon cher Théophile, de vos nouveaux confrères qui s'exposent si souvent à ces exécutions publiques : je ne vous parle pas de nous autres directeurs, qui jouons dix fois par an notre fortune, mais des auteurs, qui jouent leur réputation et leur amour-propre.

La petite pièce de vers qui termine vos trois actes est un divertissement très-audacieux ; mais que n'osez-vous pas en vers comme en prose ?

Comptons les résultats : vous n'avez pas dérogé.

Je vous ai lié avec un collaborateur charmant, que j'appellerais publiquement le jeune Siraudin s'il avait plus de cheveux : mais à quoi bon des cheveux ? N'en avez-vous pas pour deux ? Siraudin est auteur de *la Ven-*



*detta*, une des perles de mon répertoire : c'est une intelligence qui vous est sympathique et dont le contact vous a bien servi.

Si vous me demandez à présent pourquoi je vous raconte-là une foule de choses que vous savez, pourquoi, par exemple, je vous ai rendu compte de votre propre pièce, je vous répondrai à peu près ce que vous faites répondre à Reniflard quand on l'arrête : « Dans le feuilleton, quand on écrit, c'est toujours sans motif. »

Sachez-moi gré, mon cher Théophile, de la manière dont votre ouvrage a été monté. On ne croira pas ce que je vais déclarer, si je ne vous prends à témoin. — N'est-ce pas que tous ces costumes sont réels et nous ont été envoyés par Espartero lui-même, qui se défait de ses nippes de guerre, comme un comédien, retiré du théâtre, vend sa garde-robe ? — N'est-ce pas que les sites ont été pris sur nature et que vous avez frémi vous-même dans le défilé caverneux du deuxième acte ? — Et le décor du troisième, comme ce sont bien les Atarazanas !

Dieu, le mauvais temps, et les réclames aidant, il est impossible que *le Voyage en Espagne* ne fasse pas beaucoup d'argent.

Je ne sais trop quels avantages et quels inconvénients vont me revenir de ce que je fais aujourd'hui en prenant votre place ; quant à vous, ne pas vous louer

vous-même, c'est un acte de bon goût et de bonne paresse.

Vous avez un confrère, doublement confrère, qui ne dédaigne pas les inconvenants profits d'une double position d'auteur et de critique, et qui déjà même, en cette dernière qualité, vous a taillé une ample croupière. Ce confrère est monsieur Varin.

Dans un journal aux allures vives et dégagées, où la platitude de ses feuilletons produit l'effet d'un trou, cet écrivain de programmes adule ses propres vaudevilles et médit, comme il peut, des vaudevilles d'autrui.

Martainville disait : « On ne peut à la fois tendre le dos et jouer des verges. »

J'abandonne cet amphibie à votre grandeur d'âme, et, si monsieur Varin m'apporte jamais quelque chose de bon, je vous le recommande.

Avant de commencer cette lettre, je me suis demandé si j'y étais autorisé par quoi que ce soit, si ce n'est par votre complaisance et votre amour des situations facétieuses.

Dans le fait, c'est un renversement assez nouveau de toutes les règles, une petite saturnale dramatique.

Mais, en vérité, le fait s'appuie sur un antécédent. Un de mes confrères, homme d'un esprit incontestable, qui a fait ses preuves en vers, en prose, en tragédie, en vaudeville, en administration, et qu'une docte assemblée a, depuis longtemps, appelé dans son sein, ne confie-t-il

pas à la publicité l'admiration qu'il éprouve pour lui-même, pour ses œuvres et pour la ventilation de sa salle de spectacle ?

Et que peut-on me reprocher, à moi qui par accident vous emprunte l'espace de votre feuilleton, quand mon confrère a fait cliquer cette rédaction si concise, si énergique par le contraste, cette rédaction que les colonnes de tous les journaux et les colonnes du boulevard se disputent depuis six mois :

ACADÉMIE FRANÇAISE, — *grande baisse de prix*, etc., etc.

Adieu, mon cher Théophile, chargez-vous lundi prochain de rendre à tous mes acteurs la justice qu'ils méritent. Je les ai trouvés excellents, et il est bien naturel que je vous charge de les remercier.

Votre dévoué, etc.

(*Presse*, septembre 1845.)

---

## THÉÂTRE DE L'OPÉRA.

**Le Juif errant**, opéra en cinq actes, musique de M. HALÉVY,  
paroles de MM. SCRIBE et DE SAINT-GEORGES.

AU RÉDACTEUR DU *CONSTITUTIONNEL*.

Monsieur,

Puisque le *Juif errant* a été privé jusqu'ici de la critique du *Constitutionnel*, critique que je prévoyais sérieuse et bienveillante, permettez-moi d'user au moins de sa publicité et de remplacer une analyse raisonnée, instructive et compétente, par cette lettre, qui ne peut avoir d'intérêt que par le nom ou plutôt par la situation de celui qui l'a signée.

Situation assez étrange, en effet, qui déplace le point de vue du spectacle qui vient de se produire sur la grande scène de l'Opéra. L'observatoire n'est plus dans la salle, il est dans la coulisse : le général raconte la bataille qu'il a livrée, comme s'il avait pu la contempler froidement de la nacelle d'un ballon ; c'est le justiciable qui parle et le ministère public qui se tait ; je me tends le dos et me le flagelle à coups de plume : ma main gauche attend le coup de férule que lui prépare ma main droite : je me gourmande et me donne des conseils

dont je ne profiterai pas plus que s'ils me venaient d'autrui.

Mais soyez rassuré sur mon compte, je n'arriverai pas à de pareils excès. Après la rude besogne que je viens d'accomplir, je n'éprouve pour moi-même que de très-bons sentiments; par le succès jé me suis attiré toute ma bienveillance et ne parlerai de l'opéra nouveau qu'en très-bons termes.

Depuis huit jours, la légende du *Juif errant* est commentée dans tous les feuilletons : pas un ne conteste que cette donnée soit dramatique et lyrique. Quand elle me fut proposée par les auteurs, j'appréciai les conditions de grandeur qui la relevaient, et la collaboration de monsieur Halévy me sembla une bonne fortune. Il ne m'appartient pas de caractériser la manière de monsieur Halévy, d'analyser un génie qui depuis vingt ans illustre nos scènes lyriques; je n'ai qu'à répéter ce qu'a dit de lui le premier initiateur de ce beau talent à notre première scène lyrique : *Il fait grand*.

*Faire grand*, pour reprendre cette locution familière et pratique, c'est la première qualité du musicien qui aborde les cinq actes. Dès le premier jour, il est jugé trop savant, mais on l'admire. S'il *fait léger*, on pénètre sa forme, on achève ses motifs commencés; on le fredonne, mais on ne le respecte pas.

Le libretto de messieurs Scribe et de Saint-Georges

parut à monsieur Halévy contenir une grande et mystérieuse figure, de belles situations.

C'était la première fois que j'entrais en relation d'affaires avec monsieur Halévy (notre amitié mutuelle est ancienne), et mon admiration pour son talent n'était pas égalée par ma confiance en son activité. Je ne lui dissimulai pas que je le croyais atteint au troisième degré de cette adorable paresse qui distingue tant d'artistes et de gens d'esprit, et qu'à ce double titre il m'était bien suspect. « Il y avait un Halévy paresseux, me dit-il ; mais je vous ai trouvé un nouvel Halévy qui travaille vite ; seulement, il faut qu'il se dérobe aux albums pour lesquels on lui demande des autographes, aux auteurs qui lui proposent de mettre Pharamond en musique, aux chanteurs qui veulent des auditions et une lettre pour le directeur de l'Opéra, aux gens du monde qui veulent des bêtes curieuses à leurs dîners ; il lui faut la solitude, la campagne. » Et le maestro partit un jour, par la rive droite, pour Saint-Germain, où il se mit à composer dès le 15 mai de l'an dernier.

Il n'y a donc pas tout à fait un an que la première note de cette œuvre immense est venue arrondir son point noir sur le papier réglé du musicien ; et, quand je pense aux tribulations, aux retards, aux découragements, à toutes les phases alternativement sombres et azurées qu'il a fallu traverser pour arriver à cet enfantement, je ne puis le croire accompli, et le succès même ne m'a pas

encore détendu les nerfs, tant ils ont éprouvé de crispations douloureuses.

Le Grand-Opéra passe assez généralement à Paris et en Europe pour une machine lourde et indolente, qui ne pourrait jamais, comme le Théâtre-Italien, confectionner des chefs-d'œuvre à la semaine ; chaque peuple entend les arts à sa manière ; notre goût se révolterait contre des productions hâtives et mal attachées, sans richesse, sans recherche de mise en scène, propres seulement à faire valoir une ou deux belles voix à côté de voix éteintes, au milieu de haillons et d'oripeaux : — le gros diamant monté à la turque, la belle femme mal attifée, le beau cheval mal attelé, le bel hôtel mal tenu, le grand dîner mal servi, n'ont aucun prix pour nous, et, en matière d'art, nous réussissons principalement par l'ensemble, qui n'est pas autre chose que le résumé de tout ce que fournissent l'esprit et le goût.

La partition de monsieur Halévy m'a été remise le 8 novembre. C'est donc à peu près six mois d'études qu'il faut compter. Or, six mois ne sont pas six mois à l'Opéra, mais seulement trois, attendu que, le jour de jeu, les artistes employés à la représentation ne peuvent se dépenser en répétitions, sous peine de compromettre la bonne exécution de l'ouvrage donné le soir ; de sorte qu'en réalité *le Juif errant* n'a eu que cent soixante-quatorze répétitions, y compris les études de rôles, les chœurs, les lectures au quatuor pour l'orchestre, les

coupures, les raccords, cinquante et une répétitions de mise en scène et huit répétitions générales. Tout ceci soit dit pour absoudre monsieur Halévy, dans le cas où quelqu'un l'oserait accuser de lenteur et d'incertitude.

L'ouvrage pouvait être prêt pour la fin de février dernier, si je n'avais payé à la grippe et au vent d'est un tribut qui doit m'acquitter envers tous deux pour plusieurs années. Mademoiselle Lagrua, la jeune et belle débutante, messieurs Roger, Massol, Obin, Depassio, ont été successivement pris d'enrouements formidables; madame Tedesco a été la plus rudement éprouvée : c'était chaque jour une répétition contremandée, un désarroi général, une démoralisation complète.

Enfin la grippe m'a fait grâce, et j'ai pu présenter au public, aussi impatient peut-être que moi, cet ouvrage, sur lequel je vous demande à exprimer mon opinion, à présent que celle du public est faite et acceptée par moi avec reconnaissance.

La nouvelle partition de monsieur Halévy porte un cachet de transformation dont ce maître a lui-même la parfaite conscience, car, à quelqu'un qui en paraissait frappé, il a répondu : « On ne doit plus rien faire, du jour où l'on ne peut plus rien apprendre. »

Il ne m'est pas permis d'énumérer un à un tous les morceaux du *Juif errant*, en y accrochant une épithète laudative : de quelque variété que j'use dans l'emploi



des adjectifs, je ne manquerai pas de déclarer que, sans exception, tous les morceaux sont excellents ; encore moins voudrais-je me hérissier de croches, agiter bruyamment les clefs musicales, faire l'enthousiaste en *la mineur*, ou le dégoûté en *mi bémol*. Heureusement pour les compositeurs, le directeur de l'Opéra n'est pas musicien ; mais il a pu observer que la partition du *Juif errant* est écrite avec éclat et simplicité ; que la pensée mélodique de l'auteur, exprimée avec franchise et soudaineté, ne s'égaré jamais dans les sinus d'une instrumentation irrésolue et tourmentée ; que néanmoins ses combinaisons symphoniques restent grandes quoique saisissables, intelligibles aux esprits vulgaires.

Les gens du monde, les amateurs ardents de premières représentations, qui se donnent, pour assister à ces piquantes solennités, une peine dont je suis à la fois reconnaissant et embarrassé, car les parois de la salle ne s'élargissent pas à ma voix, y portent avec eux des dispositions très-variées : les uns de l'enthousiasme (ce ne sont jamais mes amis), les autres de l'indépendance, ceux-ci de la mauvaise humeur toute préparée ou accidentelle, ceux-là la science infuse.

Il est des gens si bien doués, qui ont un cerveau si bien fait, les appareils oculaire et auditif si bien organisés, qu'ils peuvent, après les cinq heures d'une séance où leur esprit a été tenu en suspens, où tous leurs sens ont été vivement attaqués, se donner à eux-mêmes et

répandre une opinion nette sur ce qui s'est passé. Ils ont la précieuse faculté de se reconnaître dans les incidents de l'action, les développements de la musique, de se retrouver dans ces sites et ces atmosphères variés, places publiques, oratoires, palais, mer, paysages, nuit, jour, crépuscule ; ils ont cette force immense de pouvoir dire : « Il y a de belles choses, mais c'est long. »

Cette formule invariable, qui n'a ménagé ni *Robert le Diable*, ni *la Juive*, ni *les Huguenots*, ni *la Reine de Chypre*, ni *le Prophète*, ni *le Juif errant*, je dois en convenir, n'a jamais rien d'alarmant ; dès la cinquième représentation elle se modifie ainsi : « J'y suis retourné, cela m'a paru fort beau. » C'est qu'en effet ce concours de masses, cette réunion gigantesque d'arts et d'artistes divers, la puissance de ce grand orchestre, l'éclat formidable de ces chœurs, la succession de ces décors merveilleux, tout conspire pour forcer le connaisseur à mûrir son jugement par plusieurs auditions ; c'est, en un mot, que l'Opéra périrait s'il ne spéculait, comme les féeries du boulevard, que sur la curiosité et non sur la conscience du public.

Si j'arrive à parler de l'exécution du *Juif errant*, je voudrais bien éviter ici une scène de famille et ne pas dépenser ma sensibilité en attendrissements publics ; je ne puis cependant contenir mon effusion au point de refuser à tous les artistes le témoignage de ma reconnaissance pour le zèle, l'intelligence, et la bonne humeur

qu'ils ont montrés pendant le cours de ces travaux, quelquefois, hélas ! nocturnes ; plus d'une répétition a fini à l'aube, et dans les rues, sur le boulevard, l'on a dû prendre pour la débandade d'une noce ces groupes d'hommes, de femmes, d'enfants fatigués et rians, pâles et gais. Les soldats de l'armée d'Italie, dépourvus de souliers et de pain, n'ont pas trouvé de lazzi plus spirituels et plus consolants que ceux d'un musicien de l'orchestre, dont j'offenserais la modestie en les citant.

Une innovation musicale introduite dans la partition du *Juif* préoccupe beaucoup les hommes de l'art, après avoir fortement ému le public. Je veux parler de la grande fanfare des instruments de Sax. Il n'est sorti de critique, d'observations, de comparaisons, que la vue de ces cuivres géants ne suscite. J'attends les caricatures.

Monsieur Sax a voulu doter l'ouvrage de monsieur Halévy de ces nouveaux instruments, auxquels il a donné une forme antique, rappelant la *buccina* des Romains, le *kerem* des Hébreux, le *keras* des Grecs, et a disposé les instruments de telle manière, que, pour les basses, par exemple, la plus grande partie du tube, contournée d'après ses principes, pût se dissimuler sous le bras de l'exécutant, tandis que la portion qui termine, affectant la forme en question, se présente seule en avant, soit immédiatement pour les instruments du mé-

dium, soit après avoir passé derrière l'exécutant en remontant par-dessus l'épaule.

L'orchestre de cuivre du troisième acte, le seul apparent, est composé de quinze personnes, savoir :

- 1 sax tuba *si bémol* aigu.
- 1 — *mi bémol* soprano.
- 4 — *si bémol* contralto.
- 3 — *mi bémol* alto ténor.
- 2 — *si bémol* baryton.
- 2 — *si bémol* basse.
- 1 — *mi bémol* contre-basse.
- 1 — *si bémol* contre-basse.

Je ne parle que des instruments employés au troisième acte et visibles, parce que leur développement gigantesque, leur forme de boas enroulés, leurs pavillons béants comme des gueules de requin, et le costume étrangement riche des artistes qui les portent, n'ont pas moins que leur sonorité contribué à l'ébahissement de toute la salle.

Je conviens que le premier accord de ces cuivres, succédant à la musique mielleuse et piquante du *pas des abeilles*, a fait bondir sur leurs places quelques personnes occupées à chercher des yeux monsieur de Trois-Étoiles ou madame de X...; mais je ne me décourage pas et je crois que c'est une affaire d'habitude.

On a dit que ce bruit était trop fort ; je demande : Trop fort par rapport à quoi ?

Il y a environ vingt-cinq ou trente ans, les étalages de marchands de gravures contenaient une lithographie représentant un gros monsieur portant sur le ventre et battant une grosse caisse, agitant avec les mouvements de la tête plusieurs chapeaux chinois, et par le choc de ses genoux un appareil compliqué de cymbales et de timbres. Ce monsieur, c'était Rossini ; on disait de Rossini, parce qu'il avait usé plus largement des instruments éclatants, que sa musique faisait trop de bruit, comme on l'avait dit dans le dernier siècle de toutes les musiques qui avaient remplacé les dix-huit violons de la chambre du roi Louis XIV.

Il n'y a pas de règles fixes pour l'intensité des sons. Cela me paraît être une question de goût et de temps : il faut bien remarquer que, dans chaque époque, tous les détails de mœurs arrivent à s'équilibrer, à prendre un niveau commun.

Est-ce que l'éclairage de nos maisons et de nos lieux publics n'est pas vingt fois plus brillant qu'il y a soixante ans ? On a dû dire de la première lampe Carcel : « Cela éclaire trop ! » On a dû le dire du premier bec de gaz. On a dit certainement en Égypte, en voyant la première pyramide : « C'est trop haut ! »

L'agrandissement est une des formes du progrès. Nous avons vu s'allonger les journaux, s'élargir nos trottoirs,

le gaz égaler le soleil, les chemins de fer centupler la vitesse, les télégraphes lutter avec la parole ; nous avons des magasins plus grands que des casernes, nos armées sont nombreuses comme des peuples : c'est un paroxysme général qui aveuglerait, étourdirait, tuerait raide un ancien bourgeois qu'on ressusciterait pour le régaler des bienfaits de la civilisation moderne.

Qu'on en revienne au format du *Journal des Débats* en 1812, aux petites rues de la Cité, à la chandelle, aux pataches et aux coucous, aux boutiques des piliers des halles, que les armées soient réduites à l'effectif de la campagne du maréchal de Saxe, qu'on modère tous les paroxysmes, alors je conviendrais que les instruments de Sax font trop de bruit. En bonne logique, le paroxysme de la sonorité ne peut s'arrêter qu'à une limite : le saignement des oreilles, comme le paroxysme de la lumière à l'aveuglement immédiat, et le paroxysme de l'architecture à la tour de Babel.

Il est de mon devoir pourtant de rassurer le public. Monsieur Halévy a fait une concession à la seconde représentation. L'attaque a cessé d'être brusque et violente ; les premières notes sont hypocritement assez douces, se renflent peu à peu et finissent par pénétrer lâchement le tympan par le procédé de la vrille.

Je n'ai pas d'opinion personnelle sur la valeur musicale des instruments de Sax. Cette opinion est d'ailleurs indifférente, car je ne me prends que comme un inter-

médiaire entre les auteurs et le public; mais je pense qu'une innovation patronée par le nom d'un grand maître, et qui, par conséquent, ne peut être considérée comme une révolte contre l'art, doit être accueillie sur un théâtre qui, par sa dimension, sa richesse, et la légitime exigence du gouvernement et du public, est forcé de tenter ce qui est impossible ailleurs.

C'est ce sentiment de la mission que j'ai acceptée qui me conseille les magnificences dont j'entoure les ouvrages nouveaux, et me conduit à ce qu'on appelle le paroxysme de la mise en scène.

Je suis assurément, par devoir et par caractère, bien résigné, bien préparé à toutes les critiques, mais je ne m'attendais pas à celle-ci.

Quelques écrivains de talent viennent de me reprocher les splendeurs de la mise en scène du *Juif errant* : voulant que l'Opéra soit une espèce de bibliothèque, de cabinet musical, où l'art se livre discrètement à des rêveries intimes; oubliant que, par les lois de son origine et la volonté de son royal créateur, il a été destiné à jouer des *tragédies en musique ornées d'entrées de ballet, de machines et changements de théâtre*, ces nouveaux iconoclastes me disent avec une compassion qui ne m'a pas touché (j'en demande pardon) : « Malheureux! vous avez dépensé 150,000 francs! si vous n'aviez pas réussi, qu'auriez-vous fait? » — D'abord, on ne réussit à rien

quand on ne risque rien ; et puis, si je n'avais pas réussi, j'aurais établi le bilan mélancolique de mes pertes et tristement payé la différence de la dépense à la recette.

S'il faut enfin relever sérieusement ce reproche, que deviendraient l'art du décorateur, du costumier, du chorégraphe, que j'ai mission d'encourager et de faire vivre ? Que deviendrait cet immense personnel, dont on m'a confié l'existence et la réputation ? Que deviendrait cette renommée européenne qui porte dans toutes les capitales le nom et les productions de nos artistes, de nos décorateurs, de nos ouvriers ?

Dans les grands théâtres étrangers, ne voyez-vous pas des décors peints par messieurs Séchan, Despleschin, Cambon, Thierry, Nolo, Rubé ; des costumes, des souliers, des maillots, expédiés de Paris par le tailleur, le bonnetier et le cordonnier de l'Opéra ?

Est-ce donc un grand malheur que monsieur Grangé, l'habile ciseleur, ait couvert d'une armure éclatante d'or et d'acier cette garde des Immortels et cette garde varangienne dont j'ai trouvé l'équipement minutieusement décrit dans Walter Scott, le profond antiquaire ?

Est-ce donc bien regrettable que j'aie fait acheter chez un marchand d'estampes russes, établi sur le boulevard des Italiens, une précieuse collection de documents byzantins, et remuer une légion de bouquins à gravures sur bois, à l'aide desquels on a pu retrouver la coupe de ces vêtements de sénateurs, de grandes dames, de pages,



ces détails intérieurs de palais d'une époque dont les vestiges sont rares ?

Faut-il regretter cette vue d'Anvers du premier acte ; cette ville de Thessalonique dans laquelle monsieur Séchan a jeté les rayons du soleil d'Orient qu'il a rapportés de Constantinople ; ce riant palais des empereurs au troisième acte ; ce tableau des ruines du quatrième acte, magnifique traduction de l'immensité ; et ce tableau du jugement dernier du cinquième acte, dont les péripéties se déroulent avec une rapidité si éblouissante, une précision de mécanique si ingénieuse ?

On m'a objecté, quant à ce dernier tableau, que les diables étaient trop gais, et qu'ils besognaient sur les damnés avec un entrain qui excluait la terreur. Il faut établir que, représenté soit au théâtre, soit dans les tableaux, l'enfer n'effraye pas : l'art plastique est impuissant à donner cette sublime angoisse : la foi seule l'a déposée dans nos cœurs ; les grands maîtres de la peinture, sur leurs toiles ; les habiles sculpteurs du moyen âge, sur les porches des églises, ont mêlé des scènes grotesques aux épisodes terribles de la damnation éternelle. Michel-Ange est allé jusqu'à l'indécence, Callot jusqu'à la farce ; et je n'ai pas vu d'inconvénient à ce que des diables exprimassent par des cabrioles la joie qu'ils éprouvent en voyant venir la riche proie qui leur est promise depuis la chute du premier homme.

Je ne veux pas abuser de la permission que j'ai prise

de répondre à des critiques que je dois écouter avec l'humilité d'un homme placé à la tête d'un établissement national; mais je suis forcé de contracter l'engagement public de ne rien ménager pour lui conserver son éclat et sa renommée.

Veillez agréer, etc.

(Constitutionnel.)

---

A MONSIEUR JANIN

Monsieur,

Pourquoi m'avez-vous pris à partie dans votre feuilleton de lundi dernier, à propos d'une lettre que j'ai adressée il y a quinze jours au *Constitutionnel*? pourquoi êtes-vous intervenu là dedans? pourquoi vous jetez-vous à travers mes jambes? Il s'agissait, dans ce que j'ai écrit, du *Juif errant*, l'opéra en cinq actes de monsieur Halévy, dont vous êtes forcé de constater l'immense succès; je traitais de mon mieux certaines questions d'art et de progrès. Directeur responsable d'une grande entreprise, je donnais au public quelques explications sur un sujet que je connais; je parlais de musique, de peinture, de costumes, matières qui passent pour vous

être complètement étrangères ; tout cela était raisonnable et sérieux au fond, intéressant peut-être ; et voilà que vous êtes furieux, hors de vous, et que, dans un *paroxysme* de colère, vous me traitez avec une inconvenance et une grandeur dont ma dignité n'est pas moins blessée que ma modestie ; vous me donnez à moi vos dix colonnes, c'est tout autant que vous en avez donné à l'annonce de votre mariage, dix fois plus qu'on n'en accorde, dans les journaux respectés, à vos livres, *Gaietés de Toulouse*, *Religieuse champêtre*, ou autres petites coquinerie littéraires dont le souvenir a moins duré que le papier, et qui sont allées protester sous le pilon contre l'indifférence de vos contemporains.

Votre attaque me paraît inspirée par un sentiment qu'on m'applaudira d'avoir dévoilé : l'envie ! Tous les lundis, vous faites, par métier, un feuilleton dont la difficulté excuse sans doute la monotonie ; il n'en est pas moins vrai que la façon brillante dont vous rendez compte d'*Une Rivière dans le dos* ou d'*Un Monsieur qui prend la mouche* ne soulève pas Paris ; et, parce qu'un directeur de théâtre, votre ancien confrère (il s'en honore), votre ancien ami (vous l'oubliez de temps en temps), se permet de prendre son jour, son heure, son à-propos, pour dire certaines choses que vous ne savez pas, et qu'il sait par une expérience qui lui a coûté cher ; parce que cette confession de coulisses (pardonnez l'alliance de mots et d'idées) peut paraître piquante, non

par la forme, que je ne pratique plus, mais par le fond, que j'exploite, voilà que vous criez au vol, à l'incursion ; vous parlez de *domaine*, de violation de territoire ; je suis traité comme ces chiens de Constantinople qui ne peuvent pas changer de quartier, sous peine d'être dévorés par les chiens des autres circonscriptions.

Vous ne me faites pas peur, monsieur Janin, n'eussé-je pour m'encourager que l'exemple des écrivains qui vous ont déjà couché sur le carreau ; vous m'inspirez peut-être de la compassion, et j'exprime le plus humblement du monde ce bon sentiment, si naturel chez un homme qui a commencé sa carrière à côté de vous, et qui fait l'addition douloureuse des tours que vous avez accomplis sur vous-même, depuis vingt-trois ans, sans avancer d'un pas.

En bonne conscience, je ne puis pas discuter avec vous, qui ne me trouvez coupable que d'avoir osé faire un feuilleton, les questions que j'ai déjà traitées ; question musicale, question de couleur historique, question de sonorité ; j'ai appelé sur mes théories l'attention des gens compétents. Ad. Adam, plus musicien que moi, peut-être même que vous, a repris cette dernière question ; d'autres écrivains, dont c'est la mission, portent leur avis au milieu de ce débat sur la valeur des instruments de Sax, qui paraissent devoir concentrer toutes les forces argumentatives de la critique. Je ne m'occupe

pas du reste et fais comme la Fontaine, dans la préface de ses contes :

« J'abandonne le reste aux censeurs, aussi bien serait-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court ni ne manque de sujets à s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seraient ôtés, elle en aurait bientôt trouvé d'autres. »

. Je n'ai donc pas affaire à vous en tout ceci, puisque je soumetts à des gens dont j'implore les lumières un sujet auquel vous n'entendez rien. C'est une pure querelle que vous me cherchez, une querelle de concurrence, de métier, une querelle de compagnonnage ; on a touché aux outils de monsieur Janin ; on entre dans le domaine de monsieur Janin, ce grand terrien du feuilleton, ce vieux propriétaire de la critique ! Respect au domaine de monsieur Janin !

Eh bien, non, pas de respect au domaine de monsieur Janin, dont les titres sont si peu légitimes, que la prescription ne les couvre pas.

Si la critique est votre domaine, voyons un peu, monsieur Janin, comme vous l'avez administré.

La plume que vous tenez vous a été transmise par Étienne Béquet, qui l'avait reçue de Duvicquet, le successeur de Geoffroy.

Ces hommes instruits, lettrés, rarement passionnés, doués au plus haut degré du sens critique, ont rendu de

véritables services ; leur parole sûre, digne, sobre, conservait toujours l'autorité d'un jugement. Après les désordres littéraires de 93, Geoffroy restaura le culte des bonnes traditions et assainit le théâtre. Duvicquet continua honorablement cette tâche, achevée enfin par Étienne Béquet. Esprit droit, raison sûre, style fin et clair, écrivain châtié et décent, Béquet savait la valeur de tous les mots, ou leur en donnait une ; ses critiques sont restées comme des modèles de goût, de convenance et d'érudition.

Lorsque l'héritage de ces hommes forts vous échet, il y a vingt-trois ans, votre prise de possession obtint un succès de contraste. Ce contraste en attend un autre.

Outre que je ne vous dois pas grands ménagements, et qu'il faut employer utilement la place qui m'est concédée dans ce journal, je désire, une fois pour toutes, vous transmettre quelques opinions généralement accréditées sur votre compte : n'ayant ni le temps de nourrir des haines, ni le goût d'élever des harpies à domicile, *obscœnæ volucres*, je me hâte de vous adresser plusieurs observations qui seront comme les ébauches de votre portrait, si plus tard la postérité est curieuse de vous connaître.

Les premières éclaboussures de votre plume aveuglèrent les lecteurs du *Journal des Débats*, habitués à lire, sans cligner les yeux, la prose limpide d'Étienne Béquet : la pâture saine qui leur était apprêtée par cette

main honnête et consciencieuse fut remplacée par une nourriture sophistiquée, montée en poivre, relevée d'ingrédients fortuits, qui commença par leur titiller les papilles et les mettre en gaieté; mais l'indigestion fut prompte.

On accusa le préparateur, mais on fut indulgent : Il est jeune, disait-on ; c'est amusant comme les gentilleses d'un petit chat.

Le petit chat est devenu matou : la souplesse est partie, les griffes ont poussé.

Le métier de critique dramatique, que vous avez choisi, est assurément difficile ; mais, de tous ceux qui l'exercent, vous me semblez le moins propre à en accomplir les devoirs.

Il faut au critique, en dehors des qualités naturelles et spéciales de l'esprit qui conviennent à sa profession, de grandes qualités de caractère : l'amour du travail, la patience, la justice.

Le dédain facile et permanent, le cynisme de l'inattention, l'abus de l'autorité, le bonheur de faire du mal, constituent un journaliste redouté et non pas un critique.

Il n'est pas un auteur, pas un acteur, à qui vous ayez rendu service ou justice, pas un qui ait gagné, à vous lire, autre chose qu'une fatigue ou un chagrin inutiles. Quelle est la mauvaise scène que vous ayez refaite dans vos critiques ? quelle est l'intonation fautive que vous

avez signalée? Je vais plus loin : quelle est la pièce que vous avez réellement vue? quel est l'artiste que vous avez réellement entendu? Aussi quelle réputation avez-vous créée? quelle réputation avez-vous détruite?

Vous avez remplacé ces conditions sérieuses qui vous manquent, l'attention, la raison, le don de conclusion, par ce que vous appelez votre style, et dont il faut pourtant bien dire un mot franc et vrai, parce qu'il y a trop longtemps que cela dure.

Étant bien entendu que vous n'avez jamais été un critique, comme écrivain vous n'appartenez à aucune école, et vous n'en ferez pas une. Êtes-vous un écrivain robuste du dix-septième siècle? Non. Êtes-vous un écrivain énervé mais clair du dix-huitième? Non. Êtes-vous un coloriste moderne? Non. Êtes-vous un fantaisiste? Non.

Il n'est peut-être pas si difficile que vous l'espérez de dire ce que vous êtes. Vous êtes un écrivain irrésolu, impuissant, et surtout frivole. Vous êtes affublé de dentelles en imitation, vous secouez avec affectation les falbalas pompeux d'une robe fanée, dont le tissu aux couleurs fausses ne se rehausse jamais par un dessin pur et correct.

Votre phrase déchiquetée, frangée, élimée, s'en va par morceaux; ces incidences dont vous abusez, et dont les bons écrivains se servent pour reposer le lecteur, deviennent entre vos doigts des poteaux trompeurs pour l'égarer dans sa route; quelquefois, puni par vous-même



et enfermé dans cette phrase sans issue, vous bourdonnez à l'aventure pour en sortir, comme une guêpe contre une vitre : alors, vite les tirets, — vite une citation pour dégager monsieur Janin, qui se cogne le front contre les parois de son grand style.

Quelquefois, au début, vous promettez une arabesque qui va se complaire dans des contours capricieux ; tout de suite cette ligne devient le fil du dédale emmêlé, rompu, revenant sur lui-même et ne se dénouant jamais. Ce n'est pas de la fantaisie, c'est de l'imbroglie.

Votre attaque n'est jamais franche ; le trait, à force d'être barbelé comme une arme chinoise, ne pénètre pas : lutteur sans poignet, vous recourez au croc-en-jambe. — Bruit sans coup, tonnerre sans foudre, — feu d'artifice mouillé dont les soleils partent à l'aventure.

Votre plume crache, étoile le papier, et ne sait pas courir droit ; votre phrase est incertaine et insoumise ; marchant au hasard et sans votre ordre, elle semble soustraite à votre volonté comme les membres d'un homme malade de la moelle épinière. Les mots abondent : le mot ne vient jamais.

Aussi permettez-nous de la disséquer, votre phrase grassouillette, pouparde et vieillotte ; nous répondons que cette enveloppe ne recouvre pas un muscle, pas un ligament, peut-être pas une veine.

Ayant reconnu vous-même sans doute, d'abord que vous n'entendiez rien à la critique, ensuite que votre style

avait épuisé tous ses pétards, vous avez voulu devenir raisonnable, prendre du ventre, et faire le savant.

Cette entreprise fut difficile.

Dans ce temps-ci, où chacun est indulgent, excepté vous, on ne demande pas grand'chose, on ne demande pas assez, j'en conviens déjà pour moi, à ceux qui osent se faire imprimer.

On n'exige pas qu'un critique, occupé de suivre en ses développements le talent de mademoiselle Pauline du *Palais-Royal*, ou de mademoiselle Dubuisson des *Folies*, soit de force à écrire comme Scaliger, de *Causis linguæ latinæ*, comme Casaubon, Juste-Lipse, Turnèbe, des commentaires sur Théocrite, Tacite, Cicéron; mais on n'a pas oublié que vous avez enlevé la victoire de Denain au maréchal de Villars pour la donner à Catinat, que vous avez conduit Charlemagne et ses preux à la première croisade, que vous avez fortement blâmé Louis XI d'avoir persécuté Abailard, et que vous avez fait passer le Rhône à Marseille par ce motif ingénu que Marseille est le chef-lieu des Bouches-du-Rhône.

Madame Chevet rira toute sa vie de votre métaphore du homard. La métaphore n'est pas votre fait, parce qu'elle exige avec le sentiment de la couleur la patience des déductions; mais avoir dit du homard, *c'est le cardinal des mers*, c'est trop méconnaître l'action du court-bouillon sur la carapace de ce crustacé.

Monsieur Nisard, qui a si bien auguré de vous il y a

une vingtaine d'années, et qui vous a si rudement assis sur la sellette, ne vous a pas corrigé de ces allures de savantasse ; et, depuis quelque temps, nous sommes accablés de votre érudition.

Vous parlez sans cesse de l'antiquité, comme si vous la connaissiez ; vous ne connaissez que l'antiquité des *pions*. Cette science curieuse et patiente, si noblement professée par les savants du seizième et du dix-septième siècle, par Amyot, plus Grec que Plutarque, si heureusement enrichie par des esprits ingénieux de notre temps, qui ont demandé non plus seulement aux livres, mais aux monuments, aux bas-reliefs, aux vases, aux inscriptions, le secret de la vie intime des anciens ; cette science, vous l'ignorez ; cette antiquité, vous ne l'avez apprise que par les pensums, vous n'en exhalez pas le parfum, vous n'en avez conservé que la crasse.

On se demande pourquoi, n'y étant forcé par rien, ni par la nature de votre besogne, ni par la condition de vos lecteurs, vous consommez tant de Théocrite, d'Aristophane et d'Horace, à moins que vous ne nourrissiez encore l'illusion d'un fauteuil à l'Académie.

Or, comme vous vous savez percé à jour par l'œil sagace des vrais savants de l'endroit, qui voulez-vous attraper avec vos citations ? à qui prétendez-vous faire peur avec votre érudition descendue le dimanche matin des rayons de votre bibliothèque sur votre feuilleton du lundi ?

Est-ce à mademoiselle Alphonsine des Délassements-Comiques ? à monsieur Bourguignon des Folies-Dramatiques ? est-ce pour en faire accroire à Grassot que vous parlez si souvent latin ?

La belle affaire, en rendant compte de *Grassot embêté par Ravel*, vaudeville du Palais-Royal, que de poser cette question : *An Ravelus embétat magis Grassotum quam Grassotus embétat Ravelum?* Voilà donc ce que vous avez retiré de vos rapports avec Molière ! Le latin de ses cuistres !

Et comme messieurs Ravel et Grassot sont bien édifiés par cette utile critique, comme votre profession se relève, comme votre *domaine* s'enrichit quand vous dites : « *Invenio* (Ammianus Marcellinus), cet acteur *jocosum histrionem* (Velleius Paterculus), plus drôle, *droliozem*, comme dit Tacite en ses Annales, que son partenaire, son camarade, son rival, *æmulus*, selon l'expression belle et simple de Salluste. » Et mademoiselle Alphonsine, quels yeux elle ouvre quand elle lit ceci : « Averte jeune fille, folle de ses vingt ans, vive, espiègle, *paigniemon*, comme aurait dit Théocrite, s'il avait connu mademoiselle Alphonsine. » Vous seriez tout aussi intelligible pour ces braves gens si vous leur disiez, comme Hanno à Milphio, dans la comédie *Panulus*, de Plaute :

*Hanno muthumballe beehadreanoch.*

Quant au grec, vous n'en savez pas grand'chose, si je puis en juger.

Du reste, je m'en rapporte à mon neveu, enfant de treize ans et demi, élève de quatrième, deuxième division, professeur monsieur Brosselard, collège Saint-Louis; il vient de passer auprès de moi ses derniers jours de congé.

J'ai fait lire à cet enfant votre article. Triste lecture! triste congé! *Tristes ferias!* diriez-vous. Quoi qu'il en soit, il me paraît bon que cet enfant sache de bonne heure ce que sont les hommes et les choses de ce temps-ci: je ne veux pas qu'à l'âge de dix-huit ans il honore des renommées décrépitees, et si vous écrivez encore alors, il faut qu'il dise avec étonnement: « Est-ce que le vrai Janin écrit toujours? comme on dit à l'Hippodrome: Est-ce vraiment bien la vraie madame Saqui qui danse encore sur la corde? »

Donc, mon neveu s'est arrêté dans sa lecture: « Monsieur Janin ne sait pas le grec! s'est-il écrié: la bonne racine qu'il a *imaginée*; sur trois mots grecs, un barbarisme et un solécisme! *Bradugluttos*, barbarisme; *to arton*, le pain, on doit dire: *o artos*, solécisme.

Mon neveu a raison, et, dans son langage de collège, il vous appelle cancre.

Donc à genoux! l'élève Janin! à genoux au milieu de la classe avec un bonnet d'âne! cinq cents vers à l'élève Janin.

Quand je pense que j'ai grondé mon neveu pour n'avoir été que le seizième en grec à la dernière composition !

A pédant, pédant et demi. J'en suis honteux moi-même, mais il est moral que Grassot ne vous croie pas plus longtemps fort en grec et en latin.

Quant au préjudice que cela peut causer à votre considération littéraire, dois-je m'en soucier ? Osez donc vous plaindre, vous qui avez dépouillé le feuilleton du journal où vous écrivez de cette urbanité dont monsieur Cuvillier-Fleury a gardé seul la tradition et le dépôt ! Emportés l'un par l'autre, vous et votre complice musical, où menez-vous la dignité de votre profession ? Quelle langue parlez-vous aux honnêtes gens ?

Vous ne vous relèverez pas de votre discrédit commun, lui par ses calembours, vous par votre latin, que vous parlez si haut et si fort, comme les poltrons qui chantent dans l'obscurité de peur que les souris ne croient qu'ils manquent de courage. Vous ne manquez pas de latin, soit ; mais nous vous en donnerons, si votre provision s'épuise. J'en ai absorbé tout autant que vous ; mais je l'ai digéré ; vous avez mangé le vôtre comme les enfants mangent les confitures, en vous barbouillant.

Adieu, monsieur Janin, je vous attends au premier ouvrage nouveau que je ferai représenter. Je ne me

multiplie pas comme César, mais vous me trouverez à la réplique, et la clameur publique m'apportera toujours des échos que je vous renverrai.

. . . . . Si l'on était sage,  
 Ces avis mutuels seraient mis en usage;  
 On détruirait par là, traitant de bonne foi,  
 Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.  
 Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle  
 Nous ne continuions cet office fidèle,  
 Et ne prenions grand soin de nous dire, *entre nous*,  
 Ce que nous entendions, vous de moi, moi de vous.

(*Constitutionnel*, 1852)

## XXV

### LE VERRE D'EAU EN RUSSIE

#### PERSONNAGES :

Sa Majesté L'EMPEREUR DE RUSSIE.  
 Son Excellence LORD CLANRICARDE, ambassadeur de  
 Sa Majesté Britannique.  
 MADAME ALLAN, actrice.  
 MADEMOISELLE ÉLISA FORGEOT, ex-actrice.

Madame Allan jouait avec succès le vaudeville à Saint-Pétersbourg.

Elle songeait à la composition d'une représentation à

son bénéfice, lorsque lui arrive de Paris *le Verre d'eau*, fraîchement imprimé, et le bruit du succès qu'a obtenu cette comédie de monsieur Scribe. C'est une nouveauté, une bonne fortune, et madame Allan décide qu'elle fera jouer *le Verre d'eau*.

Il ne faut pas croire que les Français jouissent seuls d'une censure dramatique, il y a des censeurs dramatiques russés aussi sévères que les nôtres : porté à leur bureau, *le Verre d'eau* y fut lu et interdit, sous prétexte qu'il évoquait des souvenirs graveleux de la monarchie britannique.

Madame Allan s'afflige, mais ne désespère pas ; il y a un empereur en Russie.

Sa Majesté est très-abordable, très-affable pour les artistes, et madame Allan n'eut pas de peine à lui parler, à lui exposer son désappointement, à obtenir enfin que l'interdiction de sa pièce de salut fût levée.

Tout s'apprêtait pour la représentation, les rôles distribués s'apprenaient ; lord Clanricarde apprend ces deux faits, l'interdiction prononcée d'abord, la permission accordée ensuite.

A l'instant même, il court se présenter chez l'empereur.

— Sire, je viens exprimer à Votre Majesté le regret que j'éprouve de ce qui se passe aujourd'hui.

La police impériale avait trouvé dans l'ouvrage français intitulé *le Verre d'eau* des passages blessants pour le



vieil honneur de la cour d'Angleterre ; soigneuse et intelligente des bons rapports qui existent entre les deux pays, elle avait jugé inopportune la représentation de cette comédie, et j'apprends que Votre Majesté vient de l'autoriser ; j'ose vous faire remarquer que ce procédé touche notre susceptibilité nationale ; et, quant à ma susceptibilité personnelle, elle n'est pas moins compromise ; ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès de Votre Majesté, je n'aurai pas eu ici autant de crédit que mon honorable collègue lord Granville en a su trouver à Paris dans une circonstance analogue : un ouvrage dramatique qui offrait les mêmes inconvénients a été énergiquement interdit pour lui complaire...

— O mon Dieu ! milord, reprend l'empereur, vous me faites une querelle que je ne croyais pas mériter. Vous savez comme je suis facile pour ces petites choses-là ; j'ai rencontré cette dame Allan, je l'ai vue fort affligée, j'ai levé l'interdit qui la ruinait, dit-elle, je lui ai donné ma parole, vous me savez esclave de ma parole, et, quoiqu'il ne s'agisse que de comédie, je suis très-embarrassé pour y manquer ; au surplus, avez-vous lu ce fameux *Verre d'eau* ?

— Non, sire.

— Eh bien ! soyez assez bon pour le lire, voyez, vous serez peut-être moins timoré que mes censeurs ; en vérité, si vous êtes indulgent, vous me tirerez d'un fort mauvais pas.

A l'instant même, par ordre de l'empereur, la pièce fut portée chez l'ambassadeur d'Angleterre.

Un peu ému de cet incident, tout léger qu'il fût,  
Lord Clanricarde rentra chez lui d'assez mauvaise humeur.

Qui s'en aperçut tout de suite?

Mademoiselle Élixa Forgeot.

Qu'est-ce que vient faire dans ce proverbe mademoiselle Élixa Forgeot ?

Absolument ce que fait Abigaïl dans la comédie de monsieur Scribe, être la petite *cause* d'un grand *effet*, amener le dénoûment d'une difficulté diplomatique.

Mademoiselle Élixa Forgeot a joué pendant quelque temps la comédie au théâtre de Saint-Pétersbourg, elle s'en est retirée ; sa qualité de Française, les agréments de sa conversation, lui ont valu les assiduités et l'intimité de plusieurs grands personnages. Lord Clanricarde est le plus empressé de ses amis.

Elle était chez lui quand il sortait de son entrevue avec le souverain.

— Eh ! qu'avez-vous donc, milord ? je ne vous ai jamais vu si maussade, si Anglais qu'aujourd'hui.

— Je suis contrarié ; une de vos camarades, une actrice française, en est cause ; une singulière difficulté vient de s'élever entre l'empereur et moi, à propos de quoi ? à propos de théâtre.

— De théâtre ! contez donc, cela me regarde.

Lord Clanricarde expose tout l'incident à mademoiselle Forgeot comme à un juge compétent, et finit en lui disant :

— Le voilà ce *Verre d'eau*; au lieu de passer la soirée à causer avec vous, ne faut-il pas à présent que je le lise... et avec attention encore!... que je me fasse censeur!

Pendant cette dernière boutade, plusieurs pensées avaient traversé l'esprit et le cœur de mademoiselle Forgeot. Elle se rappela d'abord qu'elle était Française, ensuite que madame Allan était son amie, puis que monsieur Scribe, lors de ses débuts, avait écrit pour elle plusieurs rôles charmants; la nationalité, la reconnaissance, l'inspirèrent, et d'un air négligent :

— Mais, milord, dit-elle, n'y a-t-il pas moyen de vous rendre votre tâche tolérable? je ne veux pas vous voir, dans un coin, enrager sur cette comédie... si je vous en faisais la lecture?

— Ah! vous me rendriez grand service...

Si je m'endors, vous ne m'en voudrez pas, cela m'arrivera pour la première fois en vous écoutant; au surplus, je vous prie de m'éveiller, c'est par devoir que je veux entendre, et je vous associe à mes devoirs.

Je m'assieds et vous attends.

Mademoiselle Forgeot commença la lecture.

Le premier, le second acte, se succèdent; le lord ne dort pas, il est attaché, captivé; la jeune lectrice dé-

pense toutes ses ressources d'intonations, d'inflexions de voix, toutes les coquetteries du débit dramatique, les temps d'arrêt, les entrainements, les précipitations, les nuances, elle y joint le geste, le regard... le diplomate est à Paris, à une brillante soirée du Théâtre-Français.

Prévenue des écueils diplomatiques que contenait l'ouvrage, mademoiselle Forgeot les tourne avec facilité, glissant sur les mots précis (les supprimant peut-être), adoucissant les apostrophes de la duchesse, minaudant les demi-aveux de la reine, et finit par débiter toute la scène du dénoûment avec des suspensions si heureuses, que l'Anglais, curieux et piqué, s'écrie :

— La malheureuse reine ! et cet homme sur la fenêtre ! comment va-t-il en sortir ?

— Marié ! dit mademoiselle Forgeot, et vous allez voir. Laissez-moi finir.

Lord Clanricarde n'était plus un censeur, c'était un spectateur ravi, un homme réveillé de la torpeur septentrionale par un écho venu de Paris ; il demandait à mademoiselle Forgeot une seconde lecture pour le lendemain, ou plutôt, disait-il, une seconde représentation.

— Non, milord ; à présent vous ne verrez plus le *Verre d'eau* que sur le théâtre.

— Je ne demande pas mieux ; je cours dire à l'empereur que sa police a la berlue.

Heureuse d'avoir accompli cette œuvre d'intelligence, de dévouement et de coquetterie, mademoiselle Forgeot

se hâta de prévenir madame Allan qu'elle avait fait avaler à l'ambassadeur...

*Le Verre d'eau.*

## XXVI

### UN JUBILÉ PROTESTANT EN 1835

On peut se rendre à Genève par Lyon. Que dire de Lyon en 1835, si ce n'est que toute la jeunesse de la ville se croyait très-fashionable en portant des chapeaux de paille blanche bordés d'une ganse noire?

Que faire à Lyon, quand on s'est promené deux fois sur le quai de Retz et qu'on a admiré le Rhône, si large, si furibond? Partons pour Genève! par Meximieux, Cerdon, Nantua et Fort-l'Écluse; cette route est superbe.

Les petites montagnes du Jura, parodie en miniature des grandes Alpes, préambule coquet des majestueuses scènes de la Suisse, laissent une impression vive dans une imagination qui n'est pas blasée sur les montagnes.

Ce qui nuit le plus à l'effet des sites de la Suisse, c'est leur richesse intarissable, c'est la succession continue de

leurs beautés ; rien n'est fatigant, à la longue, comme les montagnes et les lacs, les lacs et les montagnes.

Les premières montagnes ont raison.

Aussi le souvenir le plus extraordinaire que j'aie gardé de toutes ces bosses dont la nature a orné la surface de notre terre me vient de la nuit passée pendant ce trajet de quarante lieues.

La voiture était remorquée par des chevaux, des ânes, et des femmes sauvages qui participaient de l'une et de l'autre espèce.

C'était une montée rapide et bordée de précipices ; de l'autre côté, des châteaux forts crénelés, des roches dentelées et barbues, des pins hérissés, menaçants comme les baïonnettes d'un régiment de ligne, des bruits étranges, des visions, des rochers qui semblaient des nuages, des nuages qui se promenaient sous notre nez, à hauteur d'homme, escortant notre voiture, *rore madens*, et la poussant par derrière comme un char mythologique ; la respiration pénible des chevaux, les patois tout en *io* des conductrices quadrumanes, la stupidité du conducteur, qui comptait des gros sous dans sa bourse de cuir, les éclairs qui dessinaient des losanges fulgurants sur la robe noire du ciel, toute cette fascination de la nuit et des montagnes m'avait si bien magnétisé et jeté hors des voies du positif, que je n'eus pas la volonté de demander où j'étais ; aujourd'hui même, je serais désolé de

pouvoir lire sur une carte le nom de l'endroit où j'ai trouvé ces sensations.

Je dois dire seulement que le lendemain matin nous avions à notre droite un petit lac triste, mélancolique, qu'on appelle le lac de Nantua.

Jean-Jacques Rousseau se disait avec orgueil citoyen de Genève; sa ville natale n'est pas moins fière d'avoir produit l'auteur d'*Émile*. Des hauteurs du Fort-l'Écluse, à peine a-t-on vu reluire les toits en fer-blanc de Saint-Pierre, qu'on se sent tout de suite pris à la gorge par une vapeur philosophique.

La ville se présente calme, réfléchie, pensive, comme ces villes du seizième siècle, gravées à l'eau-forte sur la première page d'un Elzévir, méthodique et régulière comme une habitation de quakers.

Ce n'est pas une de ces folles villes de France, à la surface desquelles on voit pirouetter des dômes, sauter des tours, verdier des arbres; dans le flanc desquelles courent des rues, des promenades joyeuses; arrosées par une rivière qui les étreint comme une ceinture d'argent.

On ne voit pas flotter à son front ces vapeurs indéfinissables et, pour ainsi dire, bruyantes, cette atmosphère de plaisirs, de travail, de misères, de grandeurs, de prostitution, qui se balancent au-dessus d'une capitale; on n'entend pas bourdonner les travailleurs, gémir les malades, rire les heureux. Genève, quand elle

apparaît de loin avec sa petite forme, sa régularité, son silence, ses petites proportions ramassées sur elles-mêmes, offre l'aspect d'une montre dont on vient d'ouvrir la boîte : il faut approcher l'oreille pour entendre le bruit du mouvement. Pour peu que l'esprit se prête à cette métaphore un peu désordonnée, mais pardonnable à propos d'une ville d'horlogers, on peut la compléter en comparant la réverbération de ses toits en fer-blanc à celle du double fond d'une montre d'argent.

Revenons à Rousseau. Il est immortalisé à Genève sous toutes les formes ; on y garde précieusement ses moindres reliques, de vieux chapeaux, des paires de souliers, des loques informes, qu'on vénère comme des principes.

En son honneur, on a bâti sur pilotis une île qui porte son nom.

Une statue du philosophe a été coulée par monsieur Pradier, Gênois, devenu artiste français, et décore cette île, qui se baigne fraîchement dans le lac.

Les Gênois, qui, comme les Belges, ne se croient pas Français, ont toujours l'air de nous dire :

« Ce n'est pas votre pays qui enfanterait de si grands philosophes et de si bons caissiers ! »

Comme si la nation, ce n'était pas la langue : un homme qui ne parle que français est Français.

A Genève, Rousseau partage cette déification par les



monuments avec Calvin, dont la Bible est pour la Suisse un symbole de rébellion religieuse, comme la pomme de Guillaume Tell est un souvenir d'insurrection nationale.

On vend partout le portrait lithographié du réformateur ; sa face anguleuse et refrignée orne des tables à thé, des pipes et des tabatières.

Il faut avoir vu à Genève le jubilé de la réformation pour comprendre l'esprit froid, mathématique et quadrangulaire de ce petit peuple.

Le programme de cette fête avait été dressé et imprimé à l'avance. Trois journées consacrées à la célébration : chacune de ces journées prenait une égale somme d'heures, avait un emploi de temps égal, mathématiquement réglé sur la meilleure montre de Genève.

Un nombre égal de pages et de lignes était attribué dans le programme aux détails des trois solennités, ainsi divisées :

*Première journée, 22 août, veille du Jubilé, deux pages, trente-cinq lignes à la page, quarante-huit lettres à la ligne.*

*Deuxième journée, 23 août, jour du Jubilé, nombre de pages, idem ; nombre de lettres, idem.*

*Troisième journée, 24 août, lendemain du Jubilé, nombre de pages et de lignes, idem.*

Les termes de cette grande annonce avaient été rédigés dans ce jargon de la réforme inanimé, morne et ma-

tériel, par une compagnie de pasteurs qui s'appelait modestement *vénérable*; elle s'était adjoint un comité du jubilé.

En Suisse, on adore l'usage des commissions et des comités; pour remplacer un pavé dans la rue, on nomme un comité.

Je m'étonne que, dans les auberges, le maître ne dise pas aux voyageurs :

« Messieurs, le dîner sera prêt dans une heure; le comité de cuisine vient de le décider. »

Donc la *vénérable* compagnie des pasteurs et le *comité* du jubilé s'étaient réunis pour arrêter le détail des fêtes religieuses et *patriotiques*.

Ce mot *patriotique*, appliqué à une solennité religieuse, doit inspirer quelques doutes sur l'esprit de tolérance de l'Église réformée.

En effet, il y a bien aussi quelques catholiques en Suisse, et même aux portes de Genève, qui, dans cette circonstance, s'est montrée si calvinofâtre. Les paroisses catholiques s'émurent de tout ce bruit protestant, et, dans quelques villages des environs, on alluma plusieurs pipes avec l'image du réformateur.

Les épiciers qui vendaient la sainte lithographie furent forcés, pour être fournis de cet article, d'en redemander à Genève, en disant que Baal l'arrachait de leurs étalages.

Baal arrachait toujours, l'épicier remplaçait ; de là, une grande consommation.

On s'attendait généralement à une collision.

Une guerre de religion allait ensanglanter le **sol genevois** ; on préparait ses arbalètes, on dérouillait **des carabines** ; on s'exaltait le soir par des lectures de **psaumes**, le matin on s'exerçait à la cible. La garnison de **Genève**, forte de trente colonels, de huit soldats, de six **fusils** et de trois sabres, était sous les armes.

Le martyre était imminent.

Quelques étrangers, amateurs de tapage, des **Français** surtout, aguerris contre les hurlements de l'émeute, **espéraient** jouir de ces petits troubles, de cette guerre de religion en miniature, de cette représentation du **seizième** siècle à regarder par la fenêtre.

Le fanatisme est chose si rare, que cela valait bien le voyage.

Le syndic de la guerre, le syndic de l'intérieur, le syndic de l'extérieur, le syndic des finances, devaient monter à cheval ; et cette cavalcade syndicale n'était pas d'un mince intérêt dans un pays où le nom de **Franconi** est inconnu.

Les premières paroles de monsieur **Rufenacht**, propriétaire de l'hôtel de **Bergues**, aux voyageurs qui descendent chez lui, sont ordinairement celles-ci :

« Voulez-vous dîner dans le grand salon ? vous aurez, à droite, la vue de la statue de **Rousseau** ; à gauche, il n'y

laçait ; a rien de plus imposant que l'aspect du mont Blanc, que  
n. vous apercevez d'ici en buvant tranquillement votre bou-  
le sol : teille de vin du Rhin ; prix, quinze francs. »

le sol : Monsieur Rufenacht avait changé sa formule :

it des « Ah ! monsieur, restez ici ; ah ! monsieur, vous irez  
psam dans huit jours à Chamouni, vous verrez plus tard les  
e Gen bords du lac ; restez, nous aurons ici du bruit, du tapage,  
: fusé une guerre civile : vous ne dépenserez en plus que le  
prix de votre séjour et de vos dîners ; je ne compterai  
pas la guerre civile sur la carte. »

ranç Tout le monde resta : il n'y eut pas de guerre de reli-  
le, e gion. Revenons au programme.

re e Le premier jour, les *respectables* anciens des *véné-*  
liem rables consistoires, les *honorables* du comité, se réunirent  
pour former une assemblée *mémorable* et s'entretenir des  
grands intérêts de la religion et se donner des indiges-  
tions d'éloquence.

Puis venait *la fête de la jeunesse*, offerte aux enfants  
des deux sexes de Genève, de Plaimpalais, de Carouge,  
de Sacconnex, des Eaux-Vives ; tous ces petits hugue-  
nots étaient invités à venir chanter à Saint-Pierre et à  
Saint-Gervais des hymnes *très-simples, étudiées à l'a-*  
*vance, soutenus par quelques personnes habiles.*

Les ministres catéchistes devaient remettre aux caté-  
chumènes une médaille du jubilé et une *Histoire de la*  
*réformation.*

Pour être admis à la fête de la jeunesse, il fallait être

âgé de sept ans au moins et de quinze ans au plus. Les parents étaient instamment priés de respecter cette limite d'âge.

Des commissions devaient mettre à la porte du temple les enfants au-dessus de quinze ans et les enfants au-dessous de sept ans, cette classe intéressante qui, en France, ne paye que demi-place dans les omnibus.

La mesure fut impitoyablement exécutée sur deux petites filles, l'une de six ans et demi, l'autre de quinze ans trois jours ; et comme elles ne se trouvaient classées dans aucune catégorie de fidèles, il s'ensuivit qu'elles ne purent participer au jubilé séculaire ni comme enfants ni comme grandes personnes. Leurs mères se désolaient de voir leurs progénitures exclues d'une fête qu'elles ne pourraient plus célébrer, à moins de devenir centenaires.

Le lendemain, second jour, dès l'aurore, toutes les cloches des temples de la ville saluèrent l'arrivée du jubilé en sonnant pendant un quart d'heure, toujours montre en main. Les Gênois ont un si grand respect pour l'horloge, qu'ils ne disent pas : « Telle chose s'est passée il y a un mois ; » mais : « Il y a sept cent vingt heures trente minutes cinq secondes. »

Le reste du temps se passa en sermons débités dans un français déplorable, un français d'ancien pays conquis, un français de frontière.

On chanta des psaumes et des hymnes spéciaux, c'est-à-dire faits pour la circonstance, rimés comme la com-

plainte de Fualdès, par les beaux esprits d'une ville où l'on ne reconnaît que la poésie du grand ressort.

Le lendemain, 24 août, troisième journée, l'assemblée générale des vénérables, des respectables, se réunit de nouveau pour reprendre les discussions commencées le 22; et, après cette nouvelle intempérance de paroles, elle dîna et se promena sur le lac.

*La musique sacrée est l'âme de toute fête religieuse*, dirent les ordonnateurs du jubilé; aussi s'était-il formé une *commission* de musique (toujours des commissions) pour préparer un programme musical.

Des répétitions avaient lieu dans les temples; des maîtres à chanter, montés sur des chaises, conduisaient des chœurs de femmes auxquelles ils apprenaient des paroles inouïes et une musique diabolique, n'en déplaise au Cherubini inconnu qui l'avait composée.

Des femmes de toutes classes se rangeaient en parallélogramme autour du professeur, qui donnait le ton d'une voix nasillarde.

Les chœurs partent.

« Ce n'est pas cela ! »

Cela ne pouvait être autre chose. Je ne veux pas blesser le sentiment religieux de la population de Genève en général et les dames genevoises en particulier; mais elles me pardonneront de dire que, le jour où je les entendis, elles chantaient merveilleusement faux; et je suis bien excusable d'avoir dans le moment comparé cette sainte

cacophonie à ce concert bouffon dans lequel J.-J. Rousseau joua un si singulier rôle.

Toutes les montres de ces dames étaient sans doute à l'heure, mais pas une de leurs voix n'était dans le ton.

Ici finit l'historique de cette grande fête dont l'Europe s'est bien moins occupée que Genève ne l'espérait; les catholiques ne troublèrent pas une manifestation sur laquelle le prosélytisme protestant comptait sans doute.

En fait de célébrations religieuses, le catholicisme a des pompes d'autant plus imposantes qu'elles ne semblent pas réglées par l'esprit de l'homme, mais poétisées par la mystérieuse inspiration de Dieu.

On peut, sans être taxé de mauvaise foi, supposer dans la consécration du jubilé de Genève une petite arrière-pensée de provocation et d'intolérance: les protestants suisses ménagent rarement dans la plus petite occasion leurs compatriotes de l'Église romaine. Dans une voiture publique, dont les ressorts étaient fort durs, un voyageur, qui s'éveillait à la suite d'un violent cahot, s'écria:

« Quelle mauvaise route! nous sommes dans un canton catholique. »

FIN.

## TABLE

	Pages
I. — Les vieilles femmes.....	5
II. — Les pigeons.....	10
III. — Les dindous.....	17
IV. — Les lorettes.....	22
V. — Les femmes déchues.....	37
VI. — Les hommes aimés.....	44
VII. — Les amours à distance.....	51
VIII. — Les petits ménages.....	51
IX. — Les lorettes du monde.....	62
X. — Les coulisses de l'Opéra.....	67
XI. — Les choses qui n'existent plus.....	111
XII. — Du point d'honneur.....	116



	Pages
XIII. — Les comiques.....	121
XIV. — Les larmoyeurs.....	128
XV. — Les faux Anglais.....	135
XVI. — Les Mascarilles.....	158
XVII. — Les feu.....	145
XVIII. — La bohème de Paris.....	150
XIX. — La littérature des articles de mode.....	157
XX. — Le bric-à-brac.....	160
XXI. — Les crédits supplémentaires.....	177
XXII. — Un coin de l'Espagne.....	199
XXIII. — Les spectacles d'été.....	232
XXIV. — Les spectacles d'hiver.....	245
XXV. — <i>Le Verre d'eau</i> en Russie.....	300
XXVI. — Un jubilé protestant en 1835.....	306

---

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

---

---

UN FRANC LE VOLUME

---

## MÉMOIRES

DE MONSIEUR

# JOSEPH PRUDHOMME

PAR HENRY MONNIER

2 VOLUMES GRAND IN-18, COLLECTION DE LA BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

**Prix : 2 francs.**

---

Le vent est aux Mémoires!

Pourquoi Joseph Prudhomme ne raconterait-il pas à la postérité ses faits et gestes?

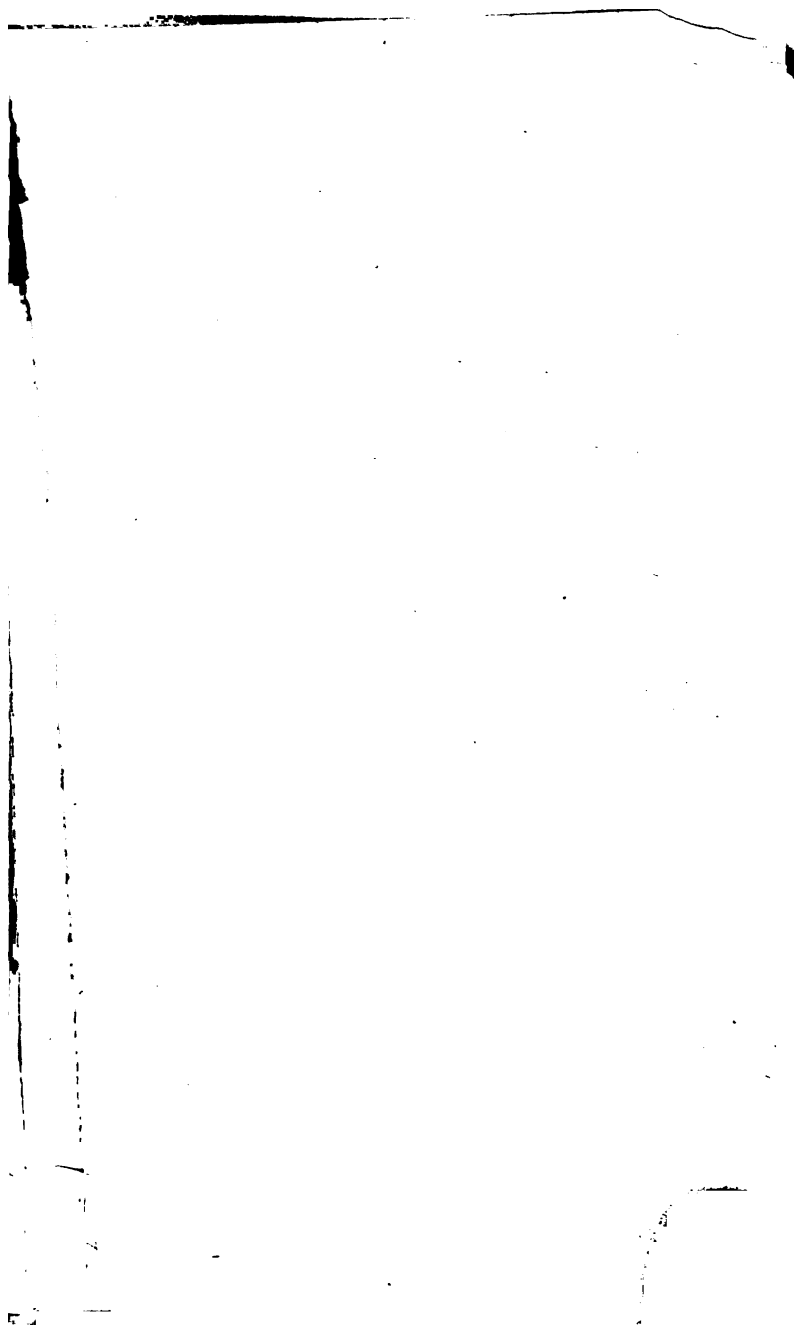
Robert Macaire et Joseph Prudhomme resteront comme les seuls types que nous aura légués le règne de Louis-Philippe, et ces types vivront aussi longtemps que le Turcaret et le Figaro du dix-huitième siècle. Peut-être en ce moment Robert Macaire écrit-il secrètement ses Mémoires sous un faux nom, dans un coin. Joseph Prudhomme, qui ne craint pas le jour, aborde directement ses concitoyens, et se montre sans voile.

L'honneur d'introduire dans le monde des lettres cet estimable vieillard revenait de droit à HENRY MONNIER, qui lui est uni par tant de liens d'amitié. Ils se connaissent de longue date, et il y a long-

temps qu'ils n'ont plus de secrets l'un pour l'autre. Lorsque K  
Prudhomme lira de ses yeux cette OEuvre réjouissante qu'il a  
sa joie sera grande et il pourra légitimement s'écrier, la m  
le cœur :

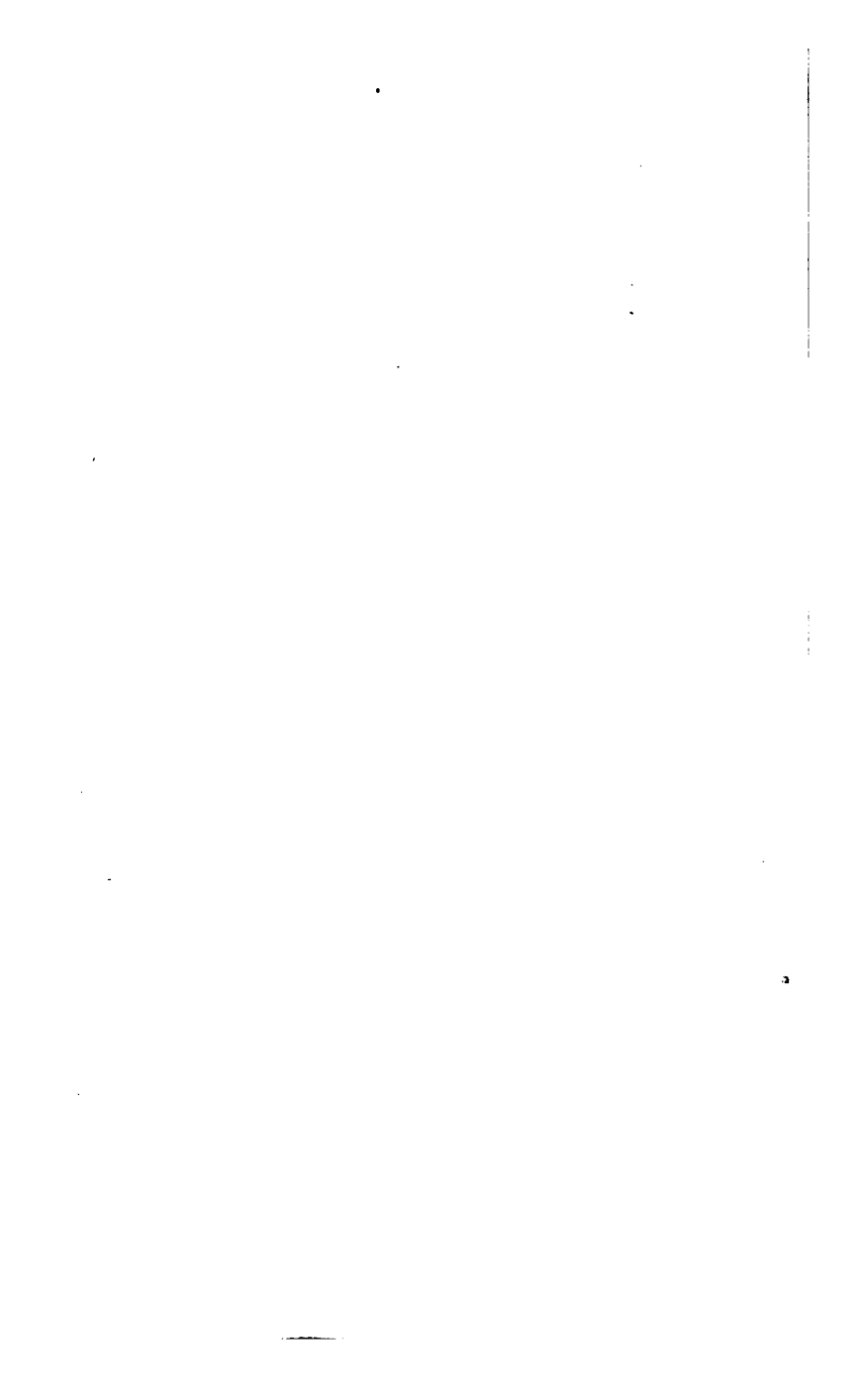


Ce livre est le plus beau jour de ma vie!



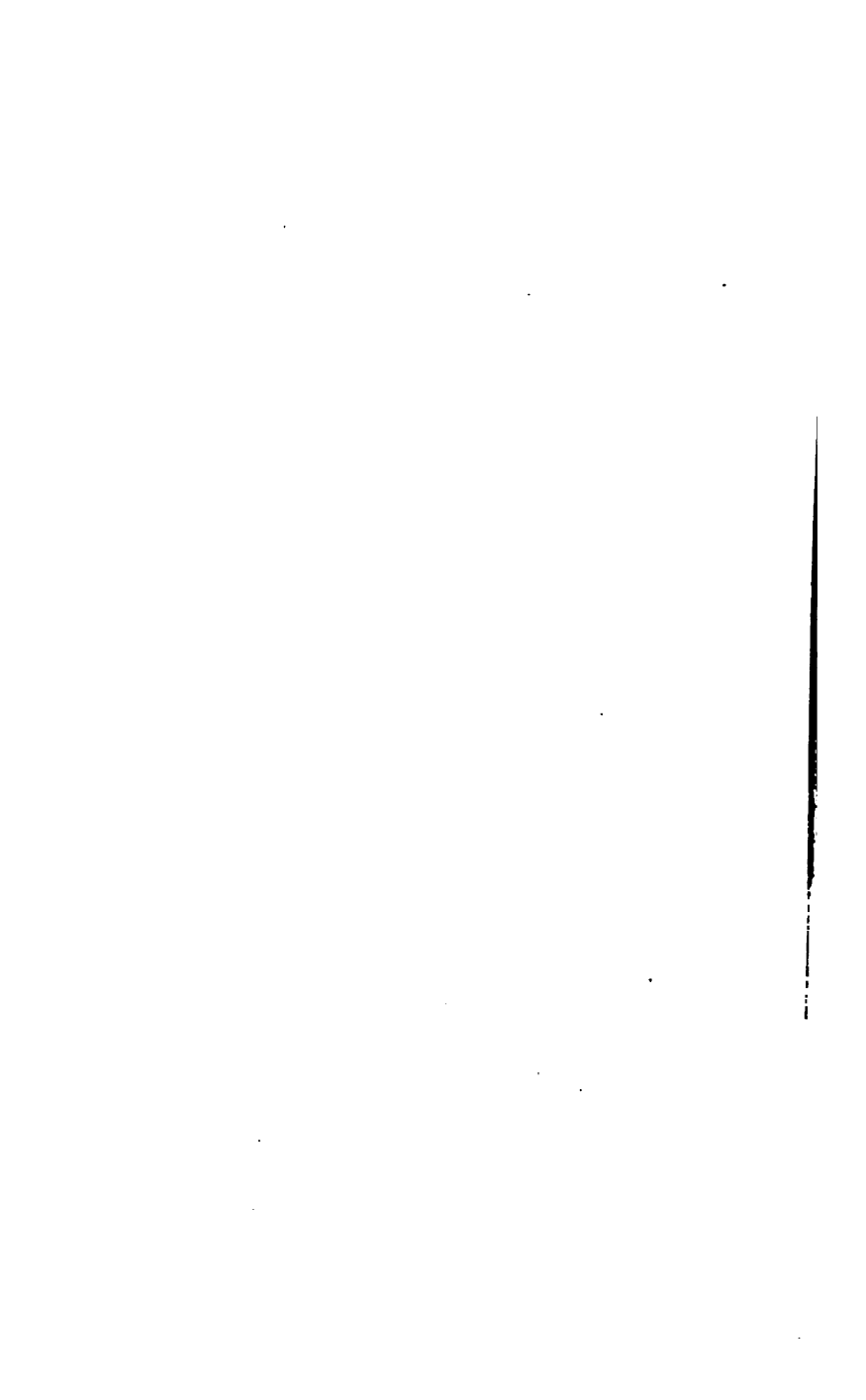


---









JUL 24 1950

